



SOUVENIRS D'ENFANCE



Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution : <https://www.le-jardin-aphrodite.fr>

Collectif

Souvenirs d'enfance



© Le jardin d'Aphrodite - Décembre 2020

Derrière les mots...

Quelques auteurs pour vous offrir leurs souvenirs. Aussi divers que variés, ces voyages remontés du bout de l'enfance pour vous dire que derrière les mots se cachent encore de grands enfants, des gosses qui ont rêvé et qui rêvent encore.

Chantres de ces moments perdus, chacun couche ici un détail qui a marqué son parcours, et tous choisissent ces petits moments d'intimité qu'ils veulent partager avec vous, amis lecteurs.

Alors oui... un voyage dans l'univers de chacun, avec ce que ça peut avoir de doux, de feutré. Une tendresse destinée au plus grand nombre ; quelques graines de fleurs vivaces pour ensemençer le Jardin et voir les auteurs sous un jour nouveau.

Un chaleureux voyage dans les souvenirs...

Les récits :

Préface	3
Comme une pierre que l'on jette... (Charline88)	5
La rue pentue (Doc77)	11
Premières vacances (Pierheim)	19
Atchoum (Yann)	31
MéMôme (Inanna)	39
Amabilis dolor (Inanna)	69
Délivrance (Lioubov)	71
La fontaine des souvenirs (Charline88)	143
Les déboires de Jean (Pierheim)	153
Le trou noir (Pierheim)	167

Comme une pierre que l'on jette... (Charline88)

Face à moi, le confiturier en merisier verni. Machinalement, j'ouvre les deux portes du bas de ce bahut, puis mes doigts glissent sur les étagères vides. Ils en ressortent maculés d'une poussière, celle de l'oubli prolongé depuis le départ de maman...

Je ferme les yeux une fraction de seconde, et de derrière les stores il me remonte...

Ça sent la confiture et la brioche. Elle est penchée en avant. Dans sa main, une longue cuillère de bois qui tourne, tourne sans fin. Ses longs cheveux noués par un foulard, elle s'active dans la chaleur de cet après-midi naissant. Quand elle abandonne la bassine de cuivre rouge sous la flamme, c'est seulement pour passer à l'eau les pots alignés sur l'évier. Elle vient de s'apercevoir de ma présence.

— Qu'est-ce que tu fais là, Marie ? Je suis occupée, va voir ton père ! Allez, file ! Je n'aime pas te savoir dans mes pattes lorsque je cuisine.

— Mais...

— File, je te dis. Je t'appellerai pour goûter la « jume »¹ ! Va voir vers ton père.

— Oui maman !

1. Écume, en patois de « chez nous ».

Je reflue vers la salle où j'entends la musique. Papa est là. Henri, c'est son prénom, comme le mien c'est Marie-Charline. Il est assis et ses doigts courent sur les touches blanches et noires d'où coule une musique douce. Sagement, je reste dans son dos à regarder, à écouter. Il sait que je suis là, mais il a les yeux fermés et ses mains dansent. C'est drôle... je les vois, les notes qui volettent tout autour de moi. Elles sont dans ma tête, dans mon corps, elles me font rire, sourire et puis... pleurer aussi.

— Ah, ma petite Marie... Maman t'a chassée de sa cuisine ? Tu sais, c'est important pour elle, le calme et les confitures... Viens. Viens t'asseoir là. Viens, je vais te montrer. Tu aimes bien ma musique ?

— Oh oui, papa. C'est la plus belle de toutes !

— Mais non... Je vais même te dire un secret : la plus belle musique du monde, c'est celle de ta maman lorsqu'elle chante.

— Elle chante, maman. Quand elle est contente.

— Oui. Le bonheur la rend gaie, alors nous devons tout faire pour qu'elle soit heureuse. Un jour tu comprendras tout ce que je te dis aujourd'hui. Tu auras un mari, et peut-être que tu chanteras également.

— Un mari ? C'est quoi, ça, papa ?

— C'est vrai... un mari, c'est un homme avec qui tu te sentiras heureuse.

— Comme toi avec maman ?

— Exactement ! Tu es une grande fille. Tu veux jouer ? Je te montre et tu fais comme moi.

— Je vais faire de la musique ?

— Oui, ma chérie. On y va ? Mets ton petit doigt ici. Tu presses comme ceci. « Do ». Là, c'est... « Ré »

— Elles ne font pas le même bruit...

— Non. Ouvre bien grandes tes oreilles ! Mi... Fa... Sol... La... Si... Tu sens la différence ?

— Oui. Je peux essayer toute seule ?

— Bien sûr...

Il me tient la main. Nous restons assis sagement, lui sur le tabouret, moi sur ses genoux, et mes menottes de gosse frappent les touches au gré de cette patte qui les guide.

— Dis, papa... comment c'est, « À la claire fontaine » ?

— Tu veux que nous jouions cet air-là ? Attends, alors, Marie... Nous allons reprendre depuis le début.

Sur le pupitre, il pose une feuille blanche pleine de signes. Il me la montre en riant.

Ballade

À la clai-re fon-tai-ne M'en al-lant pro-me-ner, J'ai trou-vé l'eau si bel-le

Que je m'y suis bai-gnée. Il y a long-temps que je t'ai-me, Ja-mais je ne t'ou-blie-rai!

The image shows a musical score for a piece titled 'Ballade'. It is in 2/4 time and has a key signature of one flat (B-flat). The score consists of a vocal line and a piano accompaniment. The vocal line starts with the lyrics 'À la clai-re fon-tai-ne M'en al-lant pro-me-ner, J'ai trou-vé l'eau si bel-le' and continues with 'Que je m'y suis bai-gnée. Il y a long-temps que je t'ai-me, Ja-mais je ne t'ou-blie-rai!'. The piano accompaniment features a simple harmonic structure with chords and single notes. The score is divided into two systems, with a measure rest (7) at the beginning of the second system.

— Tu vois, ma chérie, ce sont les notes que nous allons jouer. Celle de ta chanson. C'est aussi une des préférées de maman. Quand elle est heureuse, elle la chante, et je la joue pour elle... On essaie ?

— Oh oui !

Les notes entrent dans ma petite tête brune. Je sens ma main minuscule emportée par le tourbillon imprimé par papa. Les sons accrochent mes oreilles et je ris. Il va vite sur les touches, je n'arrive pas à suivre. Fatalement, une fausse note perturbe la bonne harmonie du jeu auquel nous nous livrons. Combien de temps dure cet intermède dont je suis l'héroïne ? Le temps n'a guère d'importance ; seul compte l'instant présent.

La porte s'est ouverte discrètement. Je vois juste les bras de maman qui nous entourent. Elle nous serre fort et je me retrouve collée à la poitrine de papa.

— Alors on joue de la musique, et moi je bosse en silence ? Et puis... c'est ma chanson que vous me volez tous les deux ?

Elle rit, et j'entends seulement le bruit d'un bisou sur la joue de papa. Ça claque dans ma mémoire, ça claque dans mon cœur. Nous tous les trois, c'est fort, c'est bien !

— J'ai fini, et la « jume » refroidit encore un peu. On ne peut pas la manger tout de suite.

— La brioche aussi, maman ?

— Oui. Elle vient de sortir du four. Encore un peu de patience, jeune demoiselle, et nous irons tous les trois déguster les bonnes choses qui nous attendent, hein !

— Je pourrai avoir un verre de lait ?

— Évidemment... c'est bon pour ta croissance. Mais j'aimerais que papa me fasse plaisir à moi aussi... Rejouez-moi donc ce petit morceau dont j'ai ouï les notes depuis mes fourneaux.

Papa se penche en avant et serre de nouveau mes petites pinces. Il les promène sur le clavier, et je me raidis moins. Les sons sont forts et clairs. Et là, dans notre dos, la voix de maman... cristalline, superbe, fine, douce et tendre. Ça monte vers le ciel en me traversant les tympans ; on dirait un rêve. Les anges doivent se régaler ! Papa ne s'occupe plus de mes pattes ; il continue à frapper les touches, et l'ensemble réuni m'interpelle par sa beauté.

Dans mon dos je sens du vent. Je cherche à savoir d'où arrive ce courant d'air. Je glisse des genoux de papa. Maman Marine danse. Elle se perd dans des pas qui m'affolent. Lorsque ses yeux se retrouvent soudain face aux miens, c'est bien parce qu'au passage ces bras nus viennent de me happer comme une fleur coupée. Elle tourne, et je suis dans cette course folle. Elle me presse contre son cœur ; il bat. Presque autant que celui qui s'agite dans ma poitrine alors que moi, je ris aux éclats.

La folie des notes, celle de la voix, le tournis que me collent les pas de maman, pourtant exécutés avec justesse dans une farandole qui me ravit... tout est prétexte au bonheur en cet instant.

Puis la musique change. Le rythme n'est plus pareil. La voix de maman devient plus grave ; je ne comprends pas tout de suite. Papa, entraîné dans sa joie, reprend un autre passage qui me montre maman, tout aussi joyeuse. La danse est plus souple, plus lente aussi. Une valse ; ma première valse...

— *Eh bien, ma chérie, tu rêves ? On dirait que tu as vu un fantôme...*

— *Ah, Michel, c'est toi ? Tu es déjà là ?*

— *Mais... Marie, il est presque dix-neuf heures ! Ça fait plus d'une heure que je t'attends à la maison.*

— *Je t'avais laissé un petit mot sur la crédence.*

— *Oui, et je pensais bien que je te trouverais ici. Mais tu n'as guère avancé dans ton débarras.*

— ...

Je repasse la main sur une des étagères désormais si vide... La poussote qui se colle au bout de mes doigts, je la tends vers ton grand nez.

— *Tu sens quoi, là, Michel ?*

— *... ? La poussière. Tu veux donc me faire éternuer ?*

— *Ben, tu vois, c'est toute mon enfance, là. C'est la confiture de brimbelles, c'est ma première leçon de piano, c'est la voix de maman, les doigts de papa, c'est toute ma vie... mes jeunes années...*

— *Tout ça dans de la poussière ?*

— *Bien plus encore. Un jour, j'ai posé la question à mon père : « Un mari... c'est quoi, papa ? » Et tu sais ce qu'il a répondu ?*

— *... ? Comment le pourrais-je ?*

— *Il t'a décrit, toi...*

— *Comment ça, moi ?*

— *Oui. Voici sa réponse : « Un mari, c'est un homme avec qui tu te sentiras heureuse... »*

Nous nous embrassons ; tout est dit.

La rue pentue (Doc77)

Mes plus vieux souvenirs d'enfance remontent à mes trois ans. Ce sont des temps heureux, ce pourquoi sans doute ma mémoire les a gardés.

Je fréquentais une école maternelle tout près de chez moi. C'était une école privée, catholique, l'école du Sacré-Cœur (les années suivantes je suis allé à l'école publique, l'école Pasteur, au nom bien républicain...); je ne sais pas vraiment pourquoi non plus. Il se trouve que mes parents connaissaient l'institutrice (qu'à cette époque on appelait « la maîtresse »; ça n'avait bien entendu aucune connotation sexuelle, même si à l'âge adulte dire « sa maîtresse » évoque tout autre chose, du vaudeville au graveleux sadomasochiste... mais je le découvrirais bien plus tard). Même le mot « institutrice » fait maintenant vieux schnock, puisqu'on doit dire « enseignante » ou « professeure des écoles » (symbole de l'évolution de statut de cette catégorie professionnelle).

À la « petite école », mon enseignante, Mlle Lili, était surnommée affectueusement par mes parents « la petite maîtresse ». Je pense que c'est parce qu'elle était plutôt petite et d'allure un peu chétive. C'était en tout cas quelqu'un de très gai, d'enjoué, et de très maternel.

Cette entrée à l'école s'était donc passée pour moi sans heurt.

Je me souviens un peu de ma classe : Mlle Lili commençait le cours par un signe de croix (en fait, je me rappelle surtout du signe de croix, que les enfants faisaient tous par imitation, comme des

petits singes : c'était un rituel comme celui de dire « bonjour », « merci », « s'il te plaît », mais je n'avais qu'une mince idée de sa signification) et il y avait, me semble-t-il, le *Notre Père* récité par la maîtresse, et peut-être ânonné par certains gosses qui le connaissaient déjà.

L'église située à une centaine de mètres en contrebas s'appelait pompeusement « basilique du Sacré-Cœur » et avait été édifiée vingt ans après celle de Montmartre. Elle avait dû également représenter une résistance au gouvernement de cette Troisième République de laïciser la société et de faire main basse sur l'enseignement, dernier pouvoir de l'Église.

Pour moi, le Sacré-Cœur c'était là, et c'était mon école, ma première école. J'ignorais même qu'il existait un autre Sacré-Cœur plus illustre. Savais-je même qu'il y avait d'autres villes ?

L'année suivante, je fus un peu étonné dans ma classe supérieure, dans mon autre école, de ne pas voir de crucifix sur le mur. Il n'y avait qu'une pendule. J'étais trop petit pour comprendre la différence entre école privée et école laïque, et n'avais aucune idée des luttes acharnées qui avaient déchiré la société française au début de ce siècle.

Ce quartier – entre ma rue et le port – avait été imprégné de cette époque, de cette fin du XIX^e siècle, et le nom des rues (rue de Constantine, rue d'Alger, rue de Tunis) témoignait de son histoire : elles avaient été creusées au temps de la colonisation par cette glorieuse république qui avait rendu l'école obligatoire, la république des Jules.

J'étais tellement à l'aise avec cette école et cette maîtresse que je ne vis pas vraiment la différence entre la maison et l'école. Il faut dire que je n'avais pas l'impression de travailler. Je ne me souviens pas de ce que j'y faisais. Je me rappelle vaguement le goûter, pris dehors, que ma mère mettait dans mon sac d'écolier, mais ce sont des images vagues.

En tout cas à cette époque, semble-t-il, j'étais déjà le clown de service, un rôle que j'avais adopté naturellement et qui me convenait parfaitement. C'était pour moi – je ne le compris bien entendu que plus tard – un moyen de séduire, de plaire, d'attirer l'attention sur moi : j'avais compris qu'en obtenant ne serait-ce qu'un sourire on pouvait remporter beaucoup.

« C'est gagné ! » disait mon professeur de clown lors de mon stage l'été dernier quand nous obtenions un rire. À trois ans, je l'avais déjà intégré.

J'ai entendu bien plus tard un adage qui dit « Femme qui rit, femme à moitié dans ton lit. » J'ai pu vérifier que ce n'était qu'à moitié vrai : pour moi, tout au long de ma vie, l'autre moitié de la femme se fit souvent attendre.

Toujours est-il que j'étais facétieux et joueur. Je venais à l'école pour jouer. Et ce fut le cas tout au long de ma scolarité, ce qui me la rendit supportable et agréable. En primaire je venais pour jouer avec mes camarades à la récré ; jusqu'au collège, les exercices et les devoirs étaient du domaine du jeu (un défi à relever, un petit effort à fournir, une récompense, ne serait-ce que la satisfaction de réussir). Puis au collège et au lycée, si les jeux entre copains avaient disparu, il restait le jeu qui consistait à trouver une amoureuse : plaire, séduire, réussir ce challenge ; du moins se faire aimer comme dans les récits romanesques et romantiques.

Je reconnais que j'ai eu de la chance d'avoir des facilités en classe – au moins jusqu'en seconde – et je comprends que des enfants viennent à l'école à reculons quand ils sont en échec perpétuel dans toutes les matières. Par contre, pour ce qui est de nouer une relation amoureuse, ce fut bien compliqué : je mettais la barre trop haut, j'étais submergé par mes émotions, et quand c'était gagné j'avais peur de la suite... je fuyais. Mais ça c'est une autre histoire.

Ainsi, je n'acceptais probablement pas d'être noyé au milieu de ces vingt ou trente marmots dans ma classe, et je voulais sans aucun doute capter l'attention de Mlle Lili. Aussi je trouvai un

moyen infaillible : au sortir d'une récréation, au lieu de rentrer en classe comme les autres, je me suis caché dans le couloir. Enfin, « cacher » est un bien grand mot : je me suis dissimulé derrière un manteau d'enfant accroché à la patère. Quand Melle Lili s'aperçut que je manquais elle sortit immédiatement, sans doute un peu angoissée, mais n'eut pas de mal à voir mes jambes qui dépassaient du manteau. On m'a raconté le reste, car je me souviens juste de m'être caché. Mais je sais, par mes parents, qu'elle avait pris ça avec le sourire : mon moyen de me cacher était tellement dérisoire (en accord avec mon jeune esprit) que je prêtais plus à rire qu'à la mettre en colère. En tout cas j'avais gagné.

L'apothéose fut le spectacle de fin d'année que, comme dans toutes les écoles, les enfants préparent et jouent devant leurs parents. Le scénario était simple, adapté à notre jeune âge : c'était en gros une scène de *Blanche Neige* au cours de laquelle nous, les petits, devions jouer les nains. Les sept nains qui s'affairent dans la maison en attendant le retour de Blanche Neige.

Le jour de la représentation (je me le rappelle parfaitement, j'avais un peu plus de quatre ans) tous les gosses jouaient leur rôle à merveille, balayant la scène au son de la chanson qui passait (*Les petits nains de la montagne*), et moi je me demandais pourquoi ils étaient si sérieux, pourquoi ils s'appliquaient à faire ce qu'on leur avait demandé tandis que moi je courais de long en large sur l'estrade en faisant la voiture « VROUM-VROUM... » – mon jeu préféré – devant les parents hilares, sous les rires aux éclats du public, devant ce petit clown qui n'en faisait qu'à sa tête.

Aujourd'hui encore je ne me souviens pas si j'avais oublié la consigne ou si j'avais décidé de prendre des libertés (une liberté totale) et d'improviser en faisant ce que j'avais envie de faire.

Je me souviendrai toujours de l'air coincé de mes petits camarades bien obéissants et aux regards en biais sur moi, regards que je qualifierais de réprobateurs, affairés à passer le balai ; moi je trouvais ce rôle un peu court et un peu limité : ils balayaient ; et

après ? D'autant que j'étais conforté dans la justesse de ma décision par le fait que celui qui remportait le succès et l'approbation du public, c'était moi, le pitre.

Personne ne me gronda, et ma popularité augmenta au sein de ma famille ; j'entrai dans la légende.

Mais on ne gagne pas à tous les coups. Dur de faire rire tout le temps, tous les grands comiques vous le diront. Et parfois c'est le bide. Il faut dire qu'on ne peut pas avoir de l'inspiration tous les jours. Comme au cours de cet épisode survenu un peu plus tôt dans l'année scolaire, et que je vais vous raconter.

Cette école était située dans une rue pentue. J'ai toujours fréquenté des écoles dont la rue était en pente. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être que ces écoles avaient été construites alors que l'espace manquait. J'en ai, par la suite, fréquenté de charmantes, où la cour de récréation était en contrebas, à laquelle on accédait par un escalier ; ces écoles étaient constituées de terrasses en espaliers. J'ai gardé une certaine nostalgie pour le charme des terrains ainsi faits.

Dans ces vieux quartiers on avait heureusement préservé des jardins. D'ailleurs, certaines maisons commençant à être un peu perdues à côté d'immeubles qui les surplombaient avaient encore des spacieux et beaux jardins, dont certains ressemblaient à des serres. Ma mère, en nous ramenant de l'école, s'arrêtait parfois chez une petite vieille (qui me semblait en tout cas très âgée à l'époque) qui cultivait des fleurs dans son jardin qu'elle vendait aux particuliers. C'était un commerce non déclaré, je pense, mais bien innocent. Elle devait égayer la vie de quelques personnes tout en gagnant trois sous.

Je ne garde de ce souvenir qu'une vague image : une vieille maison, résistant au temps (en cette fin des années 60 elle avait dû traverser le siècle et connaître la Belle Époque, et même sans doute l'occupation prussienne) et un havre de paix verdoyant et fleuri, plein de muguet, de tulipes, de lilas odorant, un endroit semblant

pour moi d'un autre âge et d'un autre monde, comme le Jardin des Plantes situé sur la rive gauche, aux confins de la ville.

Certaines écoles, heureusement, avaient aussi conservé des jardins. Les plus anciennes du moins. Ça n'était pas le cas de l'école Pasteur qui avait dû être construite peu d'années avant et où la brique et le béton dominaient (les écoles édifiées à cette époque se ressemblent toutes, j'en ai visité plusieurs ces dernières années) dont la cour n'est faite que de ciment puis de revêtements anti-chocs (par une facétie du destin, le dernier de mes enfants a fréquenté cette école plus de trente ans après...). Mais l'école du Sacré-Cœur avait gardé son joyau, ceint de murs en briques rouges d'un autre siècle : son jardin. Triste à dire, mais je n'en garde aucun souvenir.

Mais quoi de mieux qu'un jardin pour apprendre aux enfants ce qu'est la nature, ses mystères, le miracle de la vie (végétale avant d'être animale), et qu'elle est fragile ? Quoi de mieux que ces tapis d'herbe fraîche au lieu de ces étendues planes de ciment et de bitume, surchauffées l'été, ruisselantes en automne qui, au collège, me donnaient envie de m'évader, me faisaient regarder dehors durant le cours et perdre mon regard sur les collines et les bois du Vexin, suivre les sillons des champs et, hélas, des lignes à haute tension cheminant jusqu'à l'horizon ?

Toujours est-il qu'il me reste un souvenir : nous allions au jardin. Nous étions sortis et devions marcher sur la chaussée (le trottoir devant être trop étroit) en rangs par deux et en silence, car les terrains de l'école n'étant pas communicants nous devions longer par l'extérieur l'école primaire des garçons puis des filles avant d'atteindre le jardin.

J'avais bien compris la consigne : faire silence. Probablement pour ne pas perturber les cours des classes des grands, ou bien les riverains. Ou pour nous apprendre à obéir. Je ne sais pas.

Alors moi je me suis mis à chantonner, joyeusement, en marchant et me dandinant. La maîtresse me regarda, ne dit rien, mais je remarquai son sourire différent. Je ne l'avais pas amusée, je

l'avais compris. J'avais désobéi sciemment et testé les limites, mais je n'avais pas gagné. Il ne m'était pas tout permis.

Je compris que j'étais puni quand au lieu d'accompagner les autres au jardin on me fit entrer dans une classe. Bon sang, c'était une classe de filles ! De grandes filles. Des « grandes ». Quel âge pouvaient-elles avoir ? Elles me semblaient si grandes, plus grandes que mon frère qui avait quatre ans de plus que moi... elles devaient bien avoir neuf ou dix ans ! J'aurais pu me sentir humilié, j'aurais pu être moqué. Au lieu de ça ces grandes filles eurent toutes sur moi un regard attendri, comme mues par un instinct maternel de « petites femmes », qui devaient toutes jouer à la poupée.

Je ne me souviens pas exactement des termes qu'elles laissèrent échapper, seulement de la vague teneur de leurs expressions. C'était à peu près : « Oh, comme il est mignon... » Je me souviens seulement de mon entrée surprenante et inattendue tant pour moi que pour elles, de cette image qu'elles m'ont laissée, mais pas vraiment du temps que j'ai dû passer avec elles en devant rester debout, sans doute au coin. Je n'oublierai jamais leur empathie, leurs regards bienveillants et attendris.

Ce jour-là, j'ai peut-être compris où je trouverais à l'avenir la tendresse, l'affection, et l'amour.

Mes années suivantes en maternelle furent beaucoup occupées à nouer des relations avec les filles (les classes étaient mixtes) et à imaginer « avec qui je me marierais plus tard », qui voudrait bien de moi ; d'ailleurs les discussions des filles étaient pleines de ces mêmes sujets : elles parlaient entre elles de qui elles choisiraient. Je comprends maintenant que ma mémoire a imprimé sélectivement ce qui m'était important (ce qui est souvent du registre émotionnel) alors que la plupart des petits garçons n'ont sans doute rien gardé dans leurs souvenirs de ces sujets futiles.

J'ai mis des dizaines d'années pour comprendre qu'y attacher une telle importance devait avoir une signification bien particulière pour moi, et sans doute uniquement pour moi.

Plus de trente ans après l'épisode du jardin de l'école je suis sorti meurtri d'un mariage qui avait duré treize ans. Ayant eu la sensation d'avoir été trahi par cette première épouse, j'ai gardé une défiance, une aversion que je qualifiais sarcastiquement « d'allergie aux femmes trentenaires », c'est à dire de ma génération, de ma classe d'âge. La notion de classe d'âge – comme la classe d'école – a toujours gardé en moi une dimension symbolique et une importance hors du commun. Et c'est non sans une logique des sentiments, une logique irrationnelle et inconsciente, que mon cœur se tourna vers une femme de dix ans mon aînée. J'avais franchi la barrière symbolique du tabou de cette « classe d'âge », et je partageai avec elle plus de dix ans de ma vie. Quand mes sentiments changèrent et que je tombai amoureux d'une autre femme, ce fut encore quelqu'un de huit ans mon aînée.

J'ai repensé récemment au regard bienveillant de ces « grandes sœurs » de l'école primaire catholique de filles, quand j'étais un petit bout de chou qui avait été puni à juste titre.

Ma dernière compagne et moi-même avons vécu les mêmes événements, avons écouté et aimé la même musique, juste avec quelques années de décalage. Nous avons tant en commun que je sais, que nous savons, que nous sommes des âmes jumelles. Je sais qu'elle a beaucoup de traits de personnalité de mon grand frère, disparu il y a dix-sept ans, et qui me manque souvent. Elle a eu sur moi le même regard tendre que ces filles de son âge, notamment quand elle m'a vu pleurer la perte d'une amie quand je l'ai rencontrée.

L'enfance laisse souvent des traces.

Ce n'est jamais pour rien.

Premières vacances (Pierheim)

Le voyage en train

Les grandes vacances venaient de commencer ; j'avais terminé la « petite école » (le terme « école maternelle » n'est venu que plus tard), et à la prochaine rentrée j'irais à la « grande école » (l'école primaire). C'est donc tôt le matin de cette première journée du mois de juillet que nous marchions en direction de la gare du village.

Chacun portait un bagage. Ma mère une grosse valise d'un côté et un sac aussi gros dans l'autre main. Mes deux grandes sœurs avaient leurs valises, et en les regardant on aurait pu croire qu'elle repartaient au pensionnat avec leurs jupes plissées bleu marine. Mes deux autres sœurs, plus jeunes, portaient des sacs plus petits, plus légers, tandis que moi je n'avais qu'un sac à dos, mais c'était important puisque je transportais les sandwichs que nous allions manger pendant le voyage.

Mon père, chauffeur routier, viendrait nous rejoindre et passer quelques jours avec nous un peu plus tard. Quant à ma sœur aînée, elle ne serait pas du voyage car elle travaillait depuis peu à la perception ; et puis il fallait bien quelqu'un pour s'occuper des chats, des poules et des lapins.

Après avoir pris les billets, nous attendions sur le quai l'arrivée de la « micheline »², qui ne mit guère de temps à arriver ; comme

2. Autorail léger équipé de pneus spéciaux, mis au point par la société Michelin ; d'autres ont ensuite été désignés – à tort – par le mot « micheline ».

il n'y avait pas grand monde, ce fut facile de trouver des places assises et de caser tous nos bagages.

L'autorail s'arrêtait dans chaque gare, et le contrôleur, ouvrant la porte de son local, annonçait à la cantonade le nom des bourgs ou des villes. Après une bonne vingtaine d'arrêts, il dit enfin : « Rennes. Terminus. Tout le monde descend ! »

La gare de Rennes me paraissait immense avec ses nombreux quais, ses trains à vapeur et tout ce bruit. Il y avait également beaucoup de monde ; l'agitation était permanente. Dès qu'un train s'arrêtait en gare avec de stridents grincements de freins, dans le vacarme des machines à vapeur les passagers montaient ou descendaient du train, des employés poussaient des chariots chargés de bagages et de sacs postaux tandis que des jeunes femmes avançaient lentement le long des wagons avec des chariots, l'une annonçant « Bières, sandwiches, vin blanc, vin rouge ! » et l'autre « Demandez les journaux de Paris... »

Parfois, des trains de marchandises passaient lentement sans s'arrêter. Je pus ainsi voir défiler le long du quai un train qui transportait une vingtaine de chars d'assaut. Dans ses wagons fermés, il y avait certainement des munitions. Un important groupe de soldats patientait en ordre avec ses bagages sur un quai qui leur semblait réservé ; il faut dire que l'époque était particulière : la situation en Algérie nécessitait – selon nos dirigeants – l'envoi de nombreux militaires, simples appelés du contingent qui n'avaient pas demandé à aller là-bas.

Nous devons donc patienter dans la salle d'attente car le train que nous devons prendre ne partirait que trois heures plus tard. Nous avons passé ce long moment à imaginer ce que l'on allait faire pendant notre séjour. Mes sœurs n'arrêtaient pas de parler ; les grandes étaient déjà allées en colonie de vacances à la mer. La mer, j'en avais juste un vague souvenir d'une excursion passée à Saint-Lunaire, avec une promenade jusqu'à la Pointe du Décollé un jour de mauvais temps.

La pause sandwichs de midi nous a occupés un instant, mais je m'ennuyais dans cet espace clos ; j'aurais mille fois préféré être sur le quai à regarder de près ces locomotives à vapeur.

Après un temps qui me parut interminable, le haut-parleur ronflant et crachotant annonça enfin que notre train était en place au quai numéro trois, où nous nous rendîmes. J'étais content de quitter la salle d'attente : j'allais enfin monter dans un vrai train, comme ceux qui me faisaient rêver. Il faut dire que souvent, dans le village, lorsqu'on voyait un train arriver au loin, on courait s'installer sur le pont qui enjambe la voie ferrée pour le regarder passer dans un mélange d'odeurs de charbon et de vapeur. Parfois le conducteur de la locomotive nous voyait et donnait quelques petits coups de sifflet.

Nous ne mîmes que guère de temps pour rejoindre ce train et nous installer. Pour moi, c'était une découverte, ce long couloir et ces compartiments aux portes coulissantes qui permettaient de s'isoler dans un espace plus calme. Je me suis assis auprès de la fenêtre. « *È pericoloso sporgersi* » ? Aucun risque : ma mère a refusé que l'on baisse la vitre. Je vis d'autres trains partir à côté du nôtre ; cela nous donnait l'impression de démarrer mais, déception, nous restions immobiles. Finalement, après un coup de sifflet, le convoi s'ébranla lentement, et il fallut attendre plusieurs minutes pour qu'il atteigne sa vitesse de croisière.

Je restai collé à la vitre pour voir défiler le paysage ; nous avançons beaucoup plus vite qu'avec l'autorail, ne nous arrêtant pas dans les petites gares. J'entendais la sonnerie caractéristique des passages à niveau aux barrières baissées manuellement par les gardes-barrière.

Mes sœurs m'avaient prévenu que nous traverserions deux tunnels ; je me demandais ce que ça pouvait être, mais je n'ai pas eu à attendre bien longtemps pour avoir la réponse : d'un coup, le compartiment s'est retrouvé dans le noir total avant que le plafonnier ne s'allume. Je pus voir à travers la vitre des petites

étincelles rougeoyantes, sans doute des escarbilles de charbon qui s'échappaient par la cheminée de la locomotive. La traversée du tunnel dura quelques minutes, puis je retrouvai la lumière du jour avec les champs et les rivières qui défilaient sous mes yeux. Le second tunnel était un peu plus court, et ce fut identique à ce que j'avais pu voir en traversant le premier.

Le train est arrivé en gare de Vannes, un arrêt un peu plus long car il fallait sans doute remettre du charbon et de l'eau pour alimenter la machine. On y retrouvait la même agitation, mais de manière moins dense qu'à Rennes. Puis nous sommes repartis pour Auray.

À partir de là, le train devenait omnibus, s'arrêtant à toutes les gares qui longeaient la côte, passant l'isthme de Penthièvre pour arriver enfin à Quiberon, terminus de ce périple en train. Il nous fallait maintenant reprendre nos bagages pour rejoindre le port et attendre le bateau qui nous amènerait à Belle-Île-en-Mer, où nous allions passer tout le mois de juillet.

Le Guédel

Une fois sortis de la gare, nous avons tranquillement rejoint le port, comme de nombreux passagers descendus du train. Un peu de marche à pied nous dégourdissait les jambes. Parfois nous nous arrêtions pour regarder les vitrines des boutiques de souvenirs, mais ma mère nous faisait hâter le pas.

Arrivés au port largement en avance, nous nous sommes installés sur la jetée, près de l'embarcadère, regardant vers le large pour deviner l'arrivée du bateau. J'étais tellement occupé à scruter l'horizon – je ne regardais sans doute pas dans la bonne direction – que je n'attachais pas trop d'importance à l'activité de ce petit port. Nous avons profité de cette attente pour manger un peu car

ma mère nous a dit qu'il valait mieux avoir le ventre plein pour naviguer : ainsi, nous serions moins sujets au mal de mer.

Tout à coup, une de mes sœurs me désigna un point blanc sur la mer et m'informa que c'était le bateau qui faisait la traversée. J'étais tellement pressé d'embarquer que j'avalai mon sandwich en quelques bouchées.

Je regardais le bateau approcher ; c'était si long que je me demandais s'il avançait ou reculait ! Finalement, après avoir émis un puissant coup de corne de brume, il franchit les jetées du port, et après plusieurs manœuvres d'accostage il vint s'amarrer le long du quai. C'était le *Guédel*. Je n'avais jamais vu en vrai un aussi gros navire ; cela évoquait pour moi un réel parfum d'aventures, car jusqu'à ce jour-là mes connaissances se limitaient à ce que j'avais pu voir au cinéma de mon village, ou lire dans quelques livres.

Avant de monter à bord, il fallut attendre le débarquement des passagers et des marchandises. Plusieurs voitures qui se trouvaient dans la cale furent déchargées à l'aide de mâts de charge et d'un treuil à vapeur. Ce n'est qu'après une interminable attente que nous avons pu embarquer. Mes sœurs ont eut le droit de s'installer sur le pont passagers tandis que moi je dus rester avec ma mère dans la cabine, pouvant tout juste apercevoir la mer à travers un hublot.

Il y eut quelques coups de corne de brume ; les moteurs se mirent en marche, et petit à petit je sentis que l'on quittait le port. Au fur et à mesure que l'on s'éloignait de la côte, le bateau bougeait de plus en plus, et comme dans cette atmosphère confinée je commençais à avoir le mal de mer, il fallut quitter d'urgence la cabine pour prendre l'air à l'arrière du bateau et offrir aux poissons, dans une mer sombre et écumante, mon sandwich à peine mâché !

Après une bonne heure de traversée, le *Guédel* entra dans le port du Palais. Comme je me trouvais du mauvais côté, je me demandais comment on allait sortir du bateau car je ne voyais que les hauts remparts de la citadelle qui surplombait le port.

Une fois débarqués, ma mère trouva la personne qui s'occupait de la location, et c'est en taxi – une Citroën Traction Avant – que nous avons rejoint notre hébergement pour les vacances. J'ai dû m'endormir en route après cette longue journée car je n'ai aucun souvenir de notre arrivée.



Le *Guedel* sortant du port de Quiberon

Mon quotidien bellilois

Autant j'arrive à bien visualiser l'environnement autour de notre lieu de vacances, autant je ne parviens pas à me souvenir de la maison qui avait été louée pour le mois. Nous étions installés dans un hameau situé à environ deux kilomètres du Palais. Jouxant notre maison, il y avait une ferme avec deux chevaux de trait et des

poules qui picoraient au milieu de la cour. Dans le chemin derrière, quelques maisons en ruine, inhabitées, mais tellement pratiques pour nos parties de cache-cache...

Comme il n'y avait pas l'eau courante, nous allions chercher une eau toujours fraîche et potable à une petite fontaine qui se trouvait au bord du sentier. Lors de nos remplissages de seaux on s'arrêtait inmanquablement à la fermette qui se trouvait juste à côté. Je vois encore l'homme s'occuper de ses quelques vaches au retour des champs, sa femme tournant une petite baratte pour faire un excellent beurre. Je crois bien que c'est elle qui m'a fait connaître et aimer le far et les gâteaux bretons qu'elle réussissait si bien.

J'adorais ces gens simples, vivant chichement, mais qui avaient le cœur sur la main. Quand on est petit, les grandes personnes vous paraissent très vieilles ; ils étaient vite devenus un papy et une mamie, et, comme mes jeunes sœurs, je passais souvent du temps avec eux. Ils n'avaient quitté qu'une seule fois Belle-Île-en-Mer pour se rendre au grand pardon de Sainte-Anne-d'Auray³.

Nos journées étaient bien remplies. Parfois, le matin nous allions à pied au Palais pour faire les courses, et il fallait faire un petit détour par les quais du port pour voir débarquer les premiers passagers du matin. Lorsque la mer était agitée, j'aimais discerner dans la foule les visages pâles et les mines déconfites de ceux qui avaient été malades pendant la traversée.

C'est vrai que le port était pour moi un spectacle où il se passait toujours quelque chose. Le déchargement des quelques voitures se balançant au bout du mât de charge du *Guédel* et l'arrivée – parfois un peu brutale – du véhicule sur le quai me fascinaient. L'autre navire assurant la liaison avec le continent, le *Belle-Île*, disposait d'une rampe latérale pour décharger ses véhicules. C'était moins spectaculaire, mais le débarquement d'une voiture avec une

3. J'ai obtenu cette information bien des années plus tard, car à chaque fois que je suis revenu y passer des vacances, j'allais leur rendre une petite visite.

caravane nécessitait parfois de nombreuses manœuvres. J'aurais pu rester des heures à regarder ça ; ma mère, comme mes sœurs, avaient bien du mal à m'en décoller.

Comme nous étions au bord de la mer, il fallait aller à la plage. Pour s'y rendre, nous empruntions une petite route qui passait devant la maison d'une célèbre actrice. Il nous est arrivé de l'apercevoir quelquefois dans son jardin ; mes grandes sœurs répétaient souvent la réplique qui l'avait rendue célèbre dans *Hôtel du Nord*. Ensuite nous suivions de petits sentiers serpentant au milieu des landes d'ajoncs, dérangeant parfois quelques lézards qui musardaient au soleil.

La plage ne me passionnait guère ; je m'y ennuyais très vite car après avoir un peu barboté dans l'eau, il fallait s'allonger sur une serviette de bain. Je trouvais cela idiot, et bien souvent je me sauvais pour escalader les rochers découverts par la marée, à la recherche de petits trous d'eau où je pouvais voir des crevettes et des petits crabes.

C'était moi qui hâtais le mouvement pour quitter la plage, ce qui faisait hurler mes sœurs. Au retour, il fallait évidemment repasser par le port, car dans le courant de l'après-midi les sardiniers, qui étaient partis durant la nuit, rentraient avec leur pêche.

Le Palais était un port de pêche actif : la flottille de pêche comprenait une majorité de sardiniers, quelques thoniers et des caseyeurs, et au moins quatre conserveries de sardines étaient en activité à cette époque. Alors c'est assis sur le quai de granit et les jambes pendantes que j'assistais au débarquement des caisses de sardines qui passaient de mains en mains, formant ainsi une chaîne jusqu'aux petits camions de l'usine. J'avais vite compris que plus il y avait de mouettes près d'un bateau, meilleure était la pêche ; alors je regardais fréquemment vers le large à la recherche d'un sardinier entouré d'une nuée de mouettes, signe de bonne pêche et d'une quantité de caisses de sardines à décharger.

C'est sous le soleil, au milieu de ces odeurs mêlées de poisson, de goudron chaud, d'algues et de sel que je dévorais des casse-croûte de pain beurré saupoudré de cacao.

J'aimais également regarder les étals des poissonniers, et comme je savais déjà lire, c'est grâce aux étiquettes que je parvins rapidement à identifier et reconnaître les diverses variétés de poissons, de crustacés et de coquillages, tous issus de la pêche locale car naturellement il n'y avait aucun produit congelé à cette époque. Je savais distinguer un merlu d'un lieu, un tourteau d'une étrille ; j'y ai vu également des homards ainsi que des araignées de mer dont j'ignorais jusque là l'existence et le goût. Ma mère aimait nous préparer ces produits frais pour que nous puissions nous régaler.

Lorsque mon père vint nous rejoindre pour passer quelques jours avec nous, nous en avons profité pour aller visiter la citadelle ainsi que les fortifications de Vauban, le petit port de Sauzon, le grand phare de Goulphar avec ses marches qui n'en finissaient pas de monter en tournant. Mais de là-haut, quel point de vue ! On ne regrettait pas d'être montés.

Nous sommes également allés visiter plusieurs lieux de la côte sauvage, où la mer bouillonnait même par temps calme. Évidemment, on me tenait par la main car il ne fallait pas que je m'approche trop au bord des falaises.

Dans le courant du mois, nous avons eu droit à une petite tempête. Ce jour-là, pas de plage. C'est donc sur les hauteurs de la pointe de Taillefer que nous scrutions vers le large pour voir venir le *Guédel* ballotté par les flots, plongeant dans les vagues écumantes. Il fallut, bien sûr, se rendre très vite au port pour assister au débarquement des passagers dont la tête ne laissait aucun doute sur leurs impressions de traversée !

Le soir avant de nous endormir, mes sœurs me racontaient souvent des histoires, comme la légende des menhirs Jean et Jeanne, ou encore l'histoire du phare de Kerdonis. Bien souvent, après ces

journées passées au grand air, je m'endormais avant d'en avoir entendu la fin.

Messali

À environ mi-distance entre notre lieu de résidence et la ville du Palais, il y avait au bord de la route une grande villa, avec une petite guérite comme on peut en voir devant les casernes ; elle m'intriguait. Comme nous passions régulièrement devant, je vis que des CRS montaient la garde (c'est ce que l'on m'expliqua). Évidemment, je posai beaucoup de questions ; on finit par me dire qu'il s'agissait d'un homme politique algérien qui avait été placé en résidence surveillée. En tout cas, les CRS qui le gardaient paraissaient plutôt détendus ; parfois, on s'arrêtait pour leur parler.

Le matin, nous allions bien souvent au Palais pour faire les commissions, et très souvent nous arrivions au moment où monsieur Messali Hadj sortait pour aller, lui aussi, faire ses courses. C'était à chaque fois le même cérémonial. Il avançait à pied sur la route, vêtu d'une grande cape, d'une longue robe et d'un petit chapeau rouge comme on pouvait en voir sur les boîtes d'une marque de chocolat en poudre. À une dizaine de mètres derrière lui, deux CRS armés de mitraillettes ; et pour terminer cette escorte, une 4CV Renault avec d'autres CRS fermait ce cortège.

Mes grandes sœurs m'apprirent que ce petit chapeau rouge s'appelait un fez ; quant à ses autres vêtements, elles n'étaient pas d'accord : j'entendais parler de djellaba, de gandoura, de burnous, si bien que je ne sus jamais ce que c'était.

Messali me paraissait très grand. Avec sa longue barbe et ses vêtements étranges, il me faisait penser à ces personnages bibliques, à une sorte de roi mage ou de patriarche comme j'avais pu en voir sur des tableaux ou dans des livres. Je croyais que « Hadj » était son nom de famille ; mes sœurs m'expliquèrent que cette

terminaison signifiait tout simplement qu'il avait fait son pèlerinage à La Mecque. C'est sans doute le fait de savoir qu'il avait voyagé très loin de par le monde qui me fascinait le plus. Je l'imaginai roi dans un pays lointain.

Plusieurs fois je me suis retrouvé à côté de lui, que ce soit dans la boulangerie ou à l'épicerie. Il me semble qu'il portait une bague avec une grosse pierre violette. Les commerçants du Palais semblaient l'apprécier et lui donnaient du « Monsieur Messali » à tout bout de champ. J'étais étonné par sa manière courtoise de parler, d'une voix calme, presque douce. M'a-t-il adressé quelques mots, offert une friandise ou embrassé ? Je ne saurais le dire, mais il est resté très présent dans ma mémoire, et j'avais bien du mal à comprendre qu'il puisse être placé en résidence surveillée.

Bien des années plus tard, à l'occasion d'un voyage en Algérie, j'ai vaguement évoqué son nom ; j'ai eu l'impression que beaucoup de gens ne savaient pas qui c'était. Cela me parut étonnant car ce fut un des premiers qui, vers 1920, avait commencé à parler d'indépendance, et c'est sa compagne qui avait assemblé les couleurs du drapeau algérien. Une sorte de silence ou d'oubli volontaire de l'Histoire de cette jeune nation ? Quoi qu'il en soit, je conserve cette image de mon enfance où je le voyais franchir les portes Bangor et Vauban en arrivant au Palais avec son bâton-canne qu'il n'utilisait pas pour s'y appuyer, mais pour rythmer un pas bien alerte.

Épilogue

Ce mois de juillet bien rempli s'était vite passé. Que de découvertes sur un monde que j'ignorais ! Mon horizon s'élargissait. J'aurais certainement beaucoup de choses à raconter dans mon village situé en pleine campagne avec des champs et des prés tout autour. Je me demandais même si beaucoup savaient ce qu'était la mer.

Je serais bien volontiers resté à Belle-Île sans avoir besoin d'aller à l'école ; j'étais très bien à regarder les mouvements des bateaux et le déchargement des sardines, mais pour ma mère et mes sœurs la conception de la vie était certainement différente. Il fallut donc faire les valises et les sacs. Il y avait beaucoup plus de choses à ramener qu'à l'aller, et c'est chargés comme des mulets qu'un taxi nous ramena au port pour embarquer sur le *Guédel*.

Je suivis avec attention le largage des amarres puis les manœuvres d'appareillage : en *arrière lente* pour s'éloigner du quai et de la cale, provoquant de gros remous dans le bassin du port, puis en *avant lente* jusqu'au franchissement des jetées, et enfin en *avant toute*.

À l'arrière du *Guédel*, je voyais Belle-Île s'éloigner peu à peu, regardant le sillage de l'eau brassée par l'hélice, appréciant le roulis et le tangage du navire. Je savais déjà que la mer et les bateaux allaient beaucoup me manquer.

Perdu dans mes pensées, je m'imaginai dans le futur :

*J'ignorais ce que je ferais sur un bateau ;
Serais-je capitaine ou simple matelot ?
Mais déjà, j'en étais certain,
Un jour je serais marin.*

Atchoum ! (Yann)

« Atchoum ! » Enfin, cela ne devait certainement pas être aussi net (ça ne l'est d'ailleurs jamais), mais voilà bien ce que j'ai produit en premier en sortant du ventre de ma chère mère. Cela devait être un signe, il faut croire. Je n'ai donc pas poussé le fameux premier cri du bébé... mais je me suis bien rattrapé ensuite : j'ai passé les quelques jours (et années) suivants à la maternité à hurler et à pleurer, au grand désespoir des infirmières et sages-femmes qui, selon ma mère, m'avaient surnommé « Bozo le clown ».

Vous l'aurez compris, mes premiers souvenirs d'enfance ne sont pas vraiment les miens mais ceux des membres de ma famille qui les radotent (voire les transforment en légendes). C'est pourquoi je connais cette anecdote ainsi que quelques autres.

J'étais malade ; voilà pourquoi je criais. Mes parents ont passé des nuits entières à me promener à pied ou en voiture. J'enchaînais les problèmes de santé ; ils furent ma toute première collection. Cela a commencé par des otites à répétition augurant mes futurs problèmes à ce niveau-là, puis l'eczéma vint s'y ajouter, me provoquant des plaques et faisant tomber mes cheveux. Peu de temps après on me diagnostiqua une tache sur le poumon (à surveiller), qui pouvait s'apparenter à celui d'un fumeur ; mais je jure bien que je n'ai jamais fumé dans le ventre de la mère, ni même dans les toilettes de la maternité !

Et puis j'ai dû aussi porter ce qu'on appelait à l'époque « une culotte de fer » à cause de mes hanches et/ou mon bassin malformés :

il fallait donc redresser tout cela. Aujourd'hui cela se fait avec des harnais, ce qui n'est pas très esthétique non plus, mais qui n'a rien à voir avec le matériel métallique de l'époque qui me maintenait les jambes écartées, tel un enfant cow-boy sur le cheval invisible d'un carrousel virtuel.

Toutes ces affections et leurs implications, ajoutées les unes aux autres, firent déprimer mes parents (au sens propre en ce qui concerne ma mère), d'autant plus que mon frère aîné avait été un bébé ultra calme et paisible. Cela a dû être quand même quelque chose de grave pour eux car trente-neuf ans après ils en parlent encore.

À ce stade – et avant de passer aux souvenirs dont je me souviens personnellement cette fois – je dois préciser que, globalement, je sais que j'ai eu une enfance heureuse ; à aucun moment je n'ai eu à subir de mauvais traitements (autres que ceux dictés par la Nature) de mes parents ou autres. La plupart de mes souvenirs les plus précis liés à ma petite enfance sont en rapport avec des problèmes de santé ou des bobos divers. Et comme vous avez pu le constater, ça vaut également pour la période où j'étais encore bébé. J'ajoute que ces « problèmes » n'ont pas fait de moi un enfant spécialement prudent ni réservé : j'étais fougueux, énergique, probablement hyperactif (mais à l'époque on appelait ça « chiant »), inconscient des risques, casse-cou, grande gueule, etc.

★

J'avais cinq ou six ans quand je me suis fait opérer des amygdales et des végétations. Je me rappelle de peu de choses, juste quelques bribes : les trois points rouges (pour « tripodes ») sur la porte coulissante de l'hôpital Pellegrin à Bordeaux, les conséquences de l'opération, et la mitrailleuse futuriste blanche au bout rouge et qui faisait du bruit que j'ai demandée à avoir (ainsi qu'une pour mon frère) dans la boutique de l'hôpital.

Les conséquences, j'en rêve encore ; et pendant mon enfance ces cauchemars post-opératoires me terrifiaient. Dans la chambre d'hôpital peu éclairée, ma mère tenait un haricot en inox, ma tête penchée au-dessus. Je vomissais du sang. Je me souviens avoir été effrayé par la vision de ce liquide rougeâtre et chaud (que je savais déjà vital) que je voyais expulsé de ma bouche pour aller remplir l'inox froid et grisâtre du récipient. J'en ai gardé peu de souvenirs précis, mais une vraie frayeur et cette image sûrement déformée par ma peur et mon incompréhension du moment. Je n'ai peut-être vomi qu'une seule fois, mais cela m'a marqué à vie.

Pourtant, c'est sans broncher que j'ai fait mon deuxième séjour à l'hôpital quelques mois plus tard, pour la pose de diabolos dans mes oreilles (je dois le salut de mes tympons à l'efficacité d'une excellente O.R.L., sinon j'aurais dû dire « Tchao Tympons »). Opération bénigne mais qui nécessitait tout de même une anesthésie générale. Là aussi, peu de souvenirs très précis : je sais que j'avais décidé de ne pas m'endormir quand on m'a appliqué le masque sur le visage. Je voulais résister ; je me disais qu'ils seraient bien embêtés si je ne dormais pas. Et figurez-vous que j'ai... échoué, évidemment : je me suis endormi très rapidement. Je me souviens très nettement de mon réveil embué et d'avoir aperçu mes parents alors que j'étais encore dans les vapes. Je leur ai demandé « C'est quand que je vais me faire opérer ? » Je n'avais même pas l'impression d'être parti au bloc.

Pour rebondir sur ce que j'expliquais précédemment, je sautais déjà partout à cet âge-là ; je montais sur tout, tout le temps. Mes parents devaient me surveiller comme l'huile sur le feu. À l'école, j'étais très bon élève, ayant profité d'avoir un grand frère pour m'appuyer sur ce que j'entendais des leçons qu'il apprenait avec ma mère et des exercices sur lesquels elle l'aidait. À côté de ça, pendant les récréés et à la maison, je me dépensais sans jamais m'épuiser, faisant montre d'une énergie assez exceptionnelle.

Petit intermède dentaire : mes deux dents centrales de devant et du haut, aussi connues sous le nom d'incisives supérieures, étaient à part. Que ce soit mes dents de lait, dont la moitié supérieure était marron clair ou mes dents permanentes, très très avancées ! Mais j'étais franchement pas beau à voir. Là aussi la médecine et le temps ont (un peu) amélioré les choses.

★

De petites maladies en maladies plus ou moins graves, j'en suis arrivé deux années après – vers l'âge de huit ou neuf ans – à me découvrir une nouvelle affliction : après avoir subi un certain nombre de bronchites plutôt graves, j'ai été diagnostiqué asthmatique. Là aussi, l'épreuve fut rude. On ne se rend pas compte de ce qu'est l'asthme sans l'avoir connu ou vécu. C'est déjà relativement contraignant pour un adulte, mais dans un corps et une tête d'enfant, c'est affreux. Ne pas arriver à respirer, tousser, s'étouffer, avoir l'impression que la mort vous attend à tout moment... La grande blague, c'est de dire à un enfant qui s'étouffe qu'il doit garder son calme ; c'est juste impossible. Enfin, passons. La Ventoline devint alors ma meilleure amie, celle qui me permettait de retrouver mon souffle pendant les crises, celle dont je ne pouvais me séparer. J'ai aussi vu un kiné qui m'a enseigné des exercices de respiration.

C'est aussi en partie grâce aux nuits d'insomnie dues à ces crises que j'ai développé mes passions pour le cinéma et la lecture. La position couchée étant pire que la position assise pour les crises, je me levais la nuit pour regarder des films en VHS sur le magnéscope ou pour lire tel ou tel livre.

La détection de mon asthme a aussi été l'occasion de me faire tester par un allergologue, et là aussi le résultat fut assez parlant ; j'étais allergique à toutes sortes de trucs : acariens, poils d'animaux, pollen, etc. Mais encore une fois, je restais un enfant vif et agité (sauf en cas de crise, bien sûr), et c'est à cette époque que je me suis mis à l'escalade dans un club de ma ville : il fallait bien exploiter

cette aptitude à monter partout. Je me suis trouvé également un vrai plaisir, en été, pour les plongeurs et sauts dans les rivières de l'Hérault. Je nageais assez mal puisque les problèmes d'oreilles m'avaient empêché d'aller en piscine avec l'école ; et même pour me baigner à cet âge-là, je devais porter des bouchons dans les oreilles, et même certaines années un bonnet de bain. Mais quel bonheur de plonger et de sauter depuis des rochers plus ou moins hauts !

★

C'est l'année suivante qu'il m'est arrivé un incident à la fois drôle (enfin, pas sur le coup) et douloureux. J'avais pris pour habitude de ne pas porter de slip – je ne sais plus pourquoi – mais ça m'amusait beaucoup en tout cas. En ce jour de printemps (il me semble) j'étais en bermuda et en tee-shirt. J'étais aux toilettes en train de faire pipi quand ma mère a crié « À table ! » Je suis sorti des toilettes tout en répondant à ma mère que je devais aller me laver les mains et en remontant ma braguette.

C'est entre les toilettes et la salle de bains que je me suis arrêté net, pris d'une vive douleur ; et quand je dis « vive », je veux dire « atroce » ! La fermeture Éclair portait bien son nom... J'ai ressenti une puissante décharge quand mon zizi s'est retrouvé coincé dans la braguette de mon bermuda. Bien entendu, je n'avais pas pu remonter la fermeture jusqu'en haut. J'ai poussé un hurlement terrible qui fit accourir mes parents et mon frère. Mon père essaya de décoincer le mécanisme, mais il était fermement accroché à ma peau, et chaque tentative ne faisait qu'augmenter la douleur. Après une rapide concertation, mes parents décidèrent de me conduire aux urgences, mais ils prirent je temps de découper soigneusement le bermuda pour ne laisser que la fermeture suspendue à mon jeune sexe, puis ils m'enfilèrent un slip par-dessus pour cacher le tout.

Arrivés à l'hôpital, nous nous sommes dirigés vers l'accueil. J'étais en pleurs, moi, entre la douleur et l'angoisse qu'ils me « le »

coupent carrément ! Cela peut vous sembler irrationnel, mais j'avais peur de cela à ce moment-là, et je craignais même d'en mourir. Quand on expliqua le problème à l'infirmière de l'accueil, elle sourit et crut à une blague. Puis elle vit ma tête et, mon père abaissant mon slip, le reste... Elle décida de prendre l'affaire un peu plus au sérieux et partit chercher un médecin. Un moment après il arriva, tout sourire lui aussi. Il essaya vite fait de retirer la braguette, mais c'était peine perdue, et ça faisait quand même un moment que je souffrais. Décision fut rapidement prise de m'emmenner au bloc.

Deux médecins et deux infirmières s'affairèrent alors autour du « problème », et après une anesthésie locale, en quelques minutes ils décoincèrent enfin la braguette. Je fus tout de suite beaucoup mieux, vous pensez bien... Voilà une belle anecdote, non ? Je vous imagine sourire, mais croyez-moi : gros bobo !

Voilà un petit aperçu de mon enfance ; je ne peux pas tout raconter par manque de temps et parce que l'essentiel a été dit, je pense, et l'idée générale comprise.

Ayant passé une grande partie de mon enfance chez divers médecins ou dans des hôpitaux, je suis désolé pour le trou de la sécu. Plus sérieusement – et je pense que mes parents et grands-parents qui me gardaient n'y sont pas pour rien – je ne me suis jamais considéré comme une victime quand j'étais enfant. C'était très pragmatique : quand il y avait un problème de santé, on faisait ce qu'il fallait pour le régler, tout simplement. Mon caractère « naturel » a aussi joué dans cette façon d'aborder les choses, je pense. Comme déjà dit, j'étais un garçon foufou, aventureux, inconscient sûrement aussi, et curieux de tout. Je finirai donc ce petit résumé de mon enfance par une des (nombreuses) anecdotes qui montrent ce côté-là de ma personnalité d'enfant (et d'adulte encore un peu aussi) ; une trentaine d'années plus tard, ma mère la raconte toujours avec une certaine émotion.

Comme chaque année, nous étions en vacances dans l'Hérault. Je devais avoir 10 ou 11 ans. Mon père avait dû être hospitalisé pendant notre séjour, pas de bol. Ma mère devait lui rendre visite ce jour-là tandis que mon frère et moi demeurions avec le reste de la famille (grands-parents, oncles et tantes). Nous étions au bord de la rivière ; enfin, du fleuve (l'Orb) pour passer une après-midi tranquille.

Je m'éclipsai discrètement et remontai sur le pont par lequel nous étions arrivés en voiture. Il devait être situé à une cinquantaine de mètres de la plage où la famille était posée. Sous le pont, quatre ou cinq mètres plus bas, le torrent – fort à cet endroit-là – et des rochers. J'étais sur ce pont, avec très peu de passage de voitures ou de piétons car c'était un coin assez reculé. Je décidai alors de monter sur le parapet en acier d'un peu plus d'un mètre de haut et pas très large (15-20 centimètres, je dirais, mais ça fait longtemps). Je voulais jouer les funambules. Alors, debout, je commençai ma traversée du pont en équilibre sur la margelle métallique. Concentré sur ma tâche, je n'aperçus pas les grands gestes des membres de ma famille qui m'apercevaient de loin ; et puis le bruit du torrent m'empêchait d'entendre leurs cris.

C'est le moment que choisit ma mère pour rentrer de la clinique. En passant sur le pont au volant de la voiture familiale, elle n'osa pas klaxonner ni crier, par crainte me faire peur et de me faire déraiper par la même occasion. Le temps qu'elle se gare, j'arrivai à l'extrémité du parapet. Je descendis, tout fier, et m'approchai de ma maman pour prendre des nouvelles de mon père ; je la trouvai très en colère et tremblante, apeurée par mon inconscience. J'ai eu droit à de nombreuses remontrances, aussi bien de ma mère que de tous les membres de ma famille. J'ai trouvé profondément injuste que l'on s'en prenne à moi alors que j'allais très bien et que j'avais parfaitement réussi mon coup.

Même aujourd'hui (et probablement bêtement), je reste content et un peu fier du risque que j'ai pris. Je ne m'en suis voulu – et ne

m'en veux encore – que pour l'inquiétude suscitée chez mes proches parents. Des histoires comme ça, j'en ai à la pelle : escalade, prise de risques, folies passagères, etc.

Toute une enfance rock'n'roll, rythmée par des problèmes de santé omniprésents, mes aventures inconscientes et mes découvertes culturelles. En vieillissant, j'ai eu beaucoup moins de problèmes de santé (par exemple, je viens de découvrir, cet été, que je n'ai pas vu mon généraliste depuis quatre ans et trois mois), et dans le même temps je me suis assagi : j'aime toujours prendre des risques et jouer avec les limites, mais de façon beaucoup plus sécurisée.

Ah, au fait, je porte dorénavant des sous-vêtements sous mes pantalons !

Seuls sont restés intacts mon goût pour la culture en général et ma curiosité, ce qui me vaut ma présence parmi vous aujourd'hui.

MéMôme (Inanna)

L'amnésie infantile nous prive de nos « souvenirs d'enfance » avant l'âge de 3 à 5 ans ; certaines personnes admettent ne pas en avoir gardé la moindre trace d'avant leurs 10 ans. Il est reconnu que ces souvenirs sont plus ou moins des reconstructions. Les souvenirs « purs » n'existent pas : ils se transforment, s'altèrent en fonction de nos expériences ultérieures. Cependant, vécues sur l'instant comme des « traumatismes », certaines situations peuvent se figer dans notre mémoire. Elles sont souvent anodines pour les adultes, mais marquantes pour un cerveau encore en construction.

Ce sont ces quelques bribes que je vais raconter, au plus près de cette mémoire reconstruite et forcément romancées pour la mise en forme d'un récit. Le mieux est de laisser l'enfant – puis la pré-adolescente – que j'étais alors en parler, même si ce n'est pas toujours avec ses mots...

Du peu que je me rappelle, c'était un bel après-midi ; c'était *forcément* une belle journée. Je jouais seule dans la courette placée à l'avant de notre maison. Seule, *forcément* : ma venue au monde ayant été trop désirée, trop compliquée, avait d'emblée mis un frein aux aspirations familiales de créer une fratrie.

Tout cela ne m'était pas encore dévoilé. Pour l'heure, je m'attachais surtout à dompter une étrange machine qui permettait de se déplacer en étant assise sur un siège ; il me suffisait ensuite d'actionner un couple de manivelles avec les pieds pour que le miracle

opère. Ce n'était pas très utile, je me trimbalais plus vite sans cet engin, mais c'était autrement plus plaisant. Le concepteur de ce tricycle – puisque tel est le nom de cet hétéroclite appareillage – avait assimilé qu'une base triangulaire était la plus stable. Cette particularité était à elle seule bien insuffisante pour me donner une entière maîtrise de ce trois-roues, nombre qui était aussi celui de mes années.

Après quelques vaines tentatives pour escalader ces ersatz de marchepieds qui semblaient uniquement placés pour constituer une gêne supplémentaire, je parvins à me placer sur l'assise, pas forcément dans le bon sens dès les premiers essais ! Le souvenir n'étant pas détaillé, il est possible que l'aide de mon géniteur ait facilité mon apprentissage.

La cour étant légèrement en pente, quelques manquements aux lois de l'équilibre ajoutés aux erreurs de trajectoire me firent connaître la rudesse d'un sol bitumé ; mais ce n'était pas quelques écorchures qui auraient pu avoir raison de la pugnacité d'une apprentie cycliste ! Du reste, pas encore pleinement sortie des langes, ma partie la plus dodue était toujours bien rembourrée. Sans compter les encouragements d'un papa très attentif aux progrès de sa progéniture et devant lequel il n'était pas question de montrer un semblant de faiblesse.

Je pris assez vite un peu d'assurance. Cependant, comme les tours de piste effrénés autour de la table de la cuisine ne rassuraient pas ma mère, c'est uniquement à l'extérieur que j'ai dû démontrer ma maîtrise du pilotage. Il me faut reconnaître que plusieurs contacts avec ses chevilles et autres éraflures avaient plus que modéré sa confiance.

L'aire de jeu n'était pas réservée à mon usage exclusif : il me fallait parfois la partager avec mon père. Lui – privilège des grandes personnes – ne se contentait pas d'un simple assemblage de tubes et roulettes. Une fois ouvert le portail de sa remise, il en sortait une grosse carriole qui, étrangement, ne se déplaçait jamais sans

bruit. Ce n'était visiblement pas son seul désagrément puisque ma mère nous tenait, mon tricycle et moi, systématiquement à l'écart lors du moindre de ses déplacements. La barrière donnant sur la rue s'ouvrait à chacune de ces sorties, ce qui permettait à mon père d'aller jouer à l'extérieur. Je le sais car parfois il emmenait maman et moi, mais je m'endormais presque toujours avec Nounoun, mon doudou.

Un jour, alors que la carriole reculait, mon tricycle se mit à rouler seul sur la pente de la cour. Par instinct, je voulus éviter le désastre que je pressentais. Retenue par une poigne ferme, je ne pus qu'assister avec effroi à l'écrasement de ma pauvre monture.

Les pleurs qui suivirent, mêlés à une tentative de représailles dont seul le tibia de ma mère a gardé le souvenir, furent difficiles à calmer ; un véritable drame que mes parents ne semblaient pas évaluer à sa juste mesure. Quelques jours plus tard, encore pleine d'amertume, je pus retrouver mon tricycle dans son état d'origine. Enfin, presque : le guidon avait été redressé ; seule la selle avait nécessité un remplacement. Et c'est avec un bonheur redoublé que je me suis adonnée à la pratique du pédalage.



L'image de cet instant reste bien gravée dans ma mémoire ; à l'inverse, je ne conserve qu'un souvenir très incomplet de l'anecdote suivante qui m'a été plusieurs fois rapportée.

Nounoun fait partie de mon « bagage natal » : peluche d'un ourson blanc devenu dépositaire de mes secrets. Cet inséparable compagnon, marqué au fil des mois par les affres indélébiles dues à mes maladroites d'enfant, avait perdu cette blancheur virginale que les lavages successifs ne parvenaient plus à rendre. Peu m'importait : sa présence m'était indispensable, son odeur rassurante... et ses oreilles ont connu les tourments de mes premières dents.



À la sortie d'une grande surface, une pluie soudaine avait obligé mes parents à rejoindre leur voiture au pas de course. J'étais assise sur la banquette déployable d'un chariot dont seules les personnes de très petite taille au popotin bien matelassé peuvent supporter le « confort », et c'est sous une avalanche d'eau qu'il fallut m'installer avec empressement sur mon siège-rehausseur et mettre les achats dans le coffre. Au moment de quitter le parking, l'absence de Nounoun jeta un froid dans le véhicule.

Toujours sous une pluie battante, mon père fit au moins deux fois le trajet séparant notre emplacement de parking à l'entrée du

magasin, lieu plus que probable de la perte de mon ourson. Il fallut se rendre à l'évidence : il avait déjà changé de propriétaire.

Cette perte aurait dû me marquer de manière plus intense que la rencontre de mon tricycle avec le pare-chocs arrière de la voiture parentale ; il n'en est rien : ma mémoire n'en a conservé qu'une sorte de « sensation fragmentée ».

Nounoun fit rapidement un retour inespéré dans ma vie. Ra-jeuni, blanc – bien trop blanc – et surtout privé de cette odeur indéfinissable qui le caractérisait. Ma crédulité d'enfant me fit accepter le remplacement, et ce Nounoun de substitution vit encore, précautionneusement posé sur une étagère dans la « chambre de jeune fille » qui est la mienne lorsque je rejoins le domicile familial. M'en séparer équivaldrait à me couper un bras !



Je venais d'avoir cinq ans. Il m'était devenu possible de m'en faire une idée : on m'avait expliqué que c'était comme les doigts sur une main, c'est-à-dire beaucoup.

C'est une chose que la lassitude à l'aube de ses cinq ans... Mes parents soupçonnaient cet état dans lequel je me retrouvais de plus en plus. Je ne parlais pas, ou rarement quelques mots quand certaines conditions m'y obligeaient. Je comprenais le sens de leurs phrases, mais je ne jugeais pas utile d'y répondre autrement que par des mouvements de tête. Souvent, je ne faisais rien du tout : ma réponse était dans ma tête ; c'était suffisant. Et puis j'aimais être seule, et les questions des grandes personnes étaient souvent étranges.

On m'emmenait aussi chez des gens qui s'appelaient tous « docteur » et qui me posaient encore des questions auxquelles je ne répondais pas toujours, surtout quand je les trouvais trop nulles. Certains me faisaient jouer avec des cubes ou des morceaux de bois qui ressemblaient un peu à un puzzle.

Je ne m'ennuyais pas toujours. Les beaux jours, j'aimais contempler les oiseaux. Leurs chants, je pouvais les conserver « en musique » dans ma tête. Les étourneaux – ma mère m'avait vite donné leur nom – m'amusaient : un vrai spectacle de les regarder en bande chercher leur nourriture sur notre pelouse. Plus rarement, une bergeronnette me donnait l'impression de danser ; si je ne bougeais pas, elle s'approchait assez près.

Le soir, mon père jouait souvent de la guitare dans une pièce où se trouvait aussi le piano de ma mère ; j'avais le droit d'y rester si je me tenais sage. J'étais toujours sage ; maman disait même que je l'étais trop. J'aimais bien écouter la guitare ; moins certaines qui avaient un gros fil : leur bruit me faisait parfois un peu peur. Je me suis vite habituée, et ce n'était plus trop un bruit ; juste une musique différente de celle que maman écoutait dans la journée. Un peu comme sur les disques de papa, mais plus fort. Je préférais les disques de papa : ils donnaient plus envie de bouger.

Lorsque la pluie faisait son apparition ou que je ne voulais pas jouer dehors, ma mère me prenait sur ses genoux. Elle tenait un livre et me racontait ce qu'il y avait sur les lignes grises entre les images. J'aimais beaucoup les histoires des livres de maman, mais je ne la croyais pas trop lorsqu'elle me disait qu'elle avait été petite comme moi.

Un jour, alors qu'elle avait envie de m'en raconter une nouvelle, j'ai montré du doigt le premier signe – il faut dire « lettre », mais je ne le savais pas encore – qui se trouvait en plus gros tout en haut de la page.

— Tu veux apprendre à lire ?

Comme à mon habitude, j'acquiesçai par un vif mouvement de tête.

— C'est un « èle ».

J'enregistrai ce drôle de nom pour ce qui ressemblait à une jambe avec un pied. Mon doigt se posa sur le signe suivant : un

petit rond avec un crochet comme sur la barre qui sert à accrocher mon manteau.

— Ça, c'est un « a », m'apprit-elle.

Je retins que la jambe et son pied avec un rond et son crochet se disait « La ». Elle m'apprit d'autres signes, certains avec des noms vraiment bizarres et plus difficiles à retenir, surtout que je n'avais pas toujours une « image dans la tête » pour m'aider à les mémoriser. Les signes prenaient parfois une autre forme : c'était de la faute d'un point qu'il y avait devant ; ça compliquait encore un peu. Malgré tout, au bout de plusieurs semaines, dans un vocabulaire certes très restreint, je parvenais enfin à déchiffrer une bonne partie des mots au milieu de ces lignes devenues moins grises... et notamment à les prononcer à voix haute, ce qui n'était pas le moins miraculeux !

Le drame avec les enfants, c'est qu'ils se croient adultes très tôt. De même pour cette autonomie nouvelle, je voulais lire et relire encore – mais seule – ces histoires de chenilles, d'éléphant qui parle et autres lapins farceurs. Je me souviens d'être assise sur le perron qui donnait sur le jardin à décortiquer de plus en plus finement ces juxtapositions de lettres, syllabes, devenues mots enchanteurs. Si un écueil se présentait, je courais aussitôt montrer à ma mère le point sur lequel ma connaissance achoppait ; avec gentillesse elle expliquait ma difficulté.

★

Les conversations d'adultes, même si elles restent globalement dénuées de sens, sont partiellement intelligibles pour un jeune enfant. Tout au moins, les quelques bribes qui étaient accessibles à ma compréhension me laissaient à penser que mon apprentissage de la lecture se devait d'être amélioré. Puis, lors d'un repas, une question fusa :

— Tu veux aller à l'école ?

Il n'y eut comme réaction que des pleurs ; la signification d'« école » m'étant inconnue, seule l'éventualité d'être emmenée dans un autre endroit que celui que je connaissais était effroyable. Il fallut adoucir cette angoissante perspective en m'expliquant qu'il y aurait d'autres enfants, que j'allais apprendre à mieux lire, à compter, et plein d'autres activités dont je ne pouvais même pas imaginer la teneur. Et surtout, que je resterais avec papa et maman la plupart du temps.

Ce dernier aspect eut le don d'adoucir mon appréhension, et l'idée de mieux lire et d'apprendre... d'autres choses – à défaut de mieux les définir – était attirante.



Par prudence (?), mon entrée à l'école se fit en fin d'année scolaire : le but était visiblement de voir si j'allais m'y adapter.

Du premier jour, je ne retiens qu'un long couloir où mon père discutait avec un monsieur en blouse grise. Il était grand avec des cheveux blancs posés comme une brosse sur la tête. Puis voilà que la porte de la classe s'ouvre et que l'on veut m'y faire entrer. Stupéfaction ! La pièce est pleine d'autres enfants, tous aussi petits que moi et qui me regardent. Tous me regardent, et je n'aime pas qu'on me regarde. Crise, pleurs, impossible de me pousser au-delà du seuil... Ma véritable rentrée des classes ne se fit que le lendemain, après les explications nécessaires à ma compréhension de ce nouvel environnement.

Ces premiers jours d'école durent bien se passer, mais très vite le sentiment de m'être fait berner se fit jour. Le maître ne nous donnait que des devoirs que je trouvais idiots : s'acharner à vouloir coller des gommettes qui ne collent que sur les doigts, et colorier des cases n'était pas une activité particulièrement réjouissante. Elle eut très vite le don de me lasser.

Heureusement, ma mère m'avait acheté un cahier et une belle trousse dans laquelle j'avais mes crayons, de vrais crayons qui

écrivait même sans appuyer dessus à en percer le papier. Je laissai donc mes camarades à leurs « amuseries » et me mis à dessiner sur MON cahier. Enfin, dessiner est un bien grand mot. Je laissais les traces d'encres s'enchevêtrer au gré de leur désir, leur trajectoire parfois déviée par un coup de coude malencontreux du voisin de table absorbé par son devoir de gommettes. Puis, ma maîtrise du stylo s'améliorant, les lignes devinrent moins embrouillées, plus disciplinées. Très vite, mon plaisir consista à remplir une feuille – jusqu'au plus près du bord – de petits carrés juxtaposés, bien alignés. Cette doctorale tâche dura un ou deux jours... jusqu'au moment où le maître me surprit.

D'autorité, il prit mon cahier pour le présenter à l'ensemble des élèves.

— Regardez à quoi s'amuse votre camarade !

La salle se remplit de rires et de ricanements, surtout du côté de la « grande section ».

Cette humiliation mit un frein à ma pratique du quadrillage, et je refusai de participer à ces exercices imposés que je jugeais stupides. Le maître s'agaça plusieurs fois de ces refus, puis finalement les accepta sous la condition que je ne perturbe pas la classe.

Notre « petite section » était composée de deux tables rondes placées sur l'un des côtés de la pièce et autour desquelles nous étions disposés par cinq ou six. Ma place était tout au fond, près de l'encoignure de la salle. Depuis cet emplacement, j'avais une vue directe sur l'inévitable tableau mural noir situé derrière le bureau du maître. Un autre, plus petit, et vert celui-là, se trouvait accroché à une sorte de portique permettant une rotation sur ses deux faces ; il ne servait que pour le groupe des « grands ». Positionné de biais à l'angle opposé, il se présentait pratiquement face à ma position.

Dès lors, c'est les bras croisés et le menton quasiment à même la table que je m'intéressai uniquement à ce qu'il se passait sur cette autre partie de la classe. Les activités y étaient bien plus intéressantes !

Les élèves de cette autre section étaient disposés sur des pupitres doubles ; ils étaient plus disciplinés que mon voisinage de table ronde. Les « grands » se faisaient moins sermonner par le maître. Parfois je retrouvais au tableau mes « èle », « a » et les autres signes que ma mère m'avait déjà appris à reconnaître. C'était surtout de nouveaux mots que j'apprenais. Il y avait des moments où l'un des élèves devait lire une histoire dans un livre. Je m'ennuyais un peu ; il faut reconnaître que maman racontait mieux les histoires.



Ils avaient appris d'autres signes ; je ne les connaissais pas du tout, ceux-là. Ils servaient à faire ce que le maître appelait du « calcul », mais je n'y arrivais pas. Je notai leur forme avec leur nom sur mon cahier ; j'ai vite su les reconnaître, il n'y en avait pas beaucoup.

Parfois un élève devait lire un mot sur le tableau ; certains savaient le faire, d'autres pas vraiment. Moi, j'y arrivais toujours et je disais le mot dans ma tête. Peut-être trop fort : le maître m'a plusieurs fois un peu grondée pour ça.

Il y avait les récréations, que je n'aimais pas du tout. Refusant tout contact avec les autres élèves, je me réfugiais dans un coin du préau pour me remémorer les nouveaux mots appris. C'était presque

comme sur le tableau, sauf que l'image était comme imprimée dans ma tête. Un jour, le maître m'a retenue à l'heure d'une récréation. J'avais peur, car il me regardait avec des yeux beaucoup plus grands que d'habitude. Pourtant, je n'aimais pas regarder les yeux : je croyais qu'ils permettaient de voir dans la tête des gens.

Il s'est assis derrière son bureau et m'a dit de m'approcher. Je me suis approchée... un peu. Il a fait semblant de tousser et m'a interrogée :

— Tu sais lire ?

Je me suis demandé comment il le savait. Les grandes personnes savent tout, alors j'ai fait un « oui » avec ma tête. Il a ouvert un des livres qui était sur son bureau et, comme il ne devait peut-être pas me croire, il m'a montré une page du doigt. J'ai compris que je devais lire ; j'ai lu, mais j'avais aussi envie de pleurer. Je pleure souvent ; un des docteurs avait dit à mes parents que c'est parce que j'avais trop d'émotions à gérer. Papa et maman avaient l'air d'aimer la réponse ; moi, je trouve que le docteur ne m'a pas aidée : je pleure toujours pareil.

Après cette récréation, le maître m'a laissée tranquille, mais je trouvais qu'il me regardait souvent. Il a encore voulu voir mon cahier, mais il ne m'a pas fait de remontrances pour mes nouveaux signes et tout ce que j'écrivais dessus.

Après l'école, c'est toujours ma maman qui venait me chercher. Ce jour-là, le maître lui a demandé :

— Je peux vous parler une minute ?

Il m'a gentiment incitée à aller jouer dans la cour et il est rentré dans la classe avec ma mère. Pas trop longtemps, heureusement, parce que c'était bête de retourner dans la cour alors que tous les autres enfants étaient déjà partis. J'avais peur qu'il dise que je voulais plus faire les coloriages et que j'écrivais des mots sur mon cahier.

Le maître souriait lorsque la porte de la classe s'est ouverte. Maman aussi ; pourtant, elle ne m'a pas parlé lors du retour à la

maison. D'habitude elle me parlait toujours : elle voulait surtout savoir comment s'était passée ma journée ; elle rouspétait aussi parce que je me faisais toute seule des croche-pattes. Elle disait que je n'arrêtais pas de me prendre les pieds dans le tapis ; j'ai pourtant fait attention, et j'ai bien vu qu'il n'y avait pas de tapis. Le soir, quand papa est rentré, je sais qu'elle a parlé de moi. Je n'ai pas bien entendu parce que je jouais dans ma chambre.



Et puis l'école s'est arrêtée. Pas grave, maman avait promis de me donner de nouveaux livres. Papa aussi m'a demandé si je voulais apprendre à jouer de la guitare. Il m'a même emmenée dans un magasin pour en chercher une qui soit à ma taille. Tout de suite, j'ai voulu avoir ma première leçon. Il me faisait juste faire des notes en plaçant bien mes doigts ; c'était pas toujours bon. Au début, c'était même complètement nul. Je ne savais pas bien placer mes doigts et je commençais à avoir un peu mal là où il faut appuyer sur la corde.

La grosse corde s'appelait « Mi » ; la petite aussi. Puis j'ai appris les autres, et aussi qu'on pouvait faire « Mi » sur d'autres cases du manche. Je me suis un peu embrouillée au début, mais j'aimais bien apprendre à faire « des jolies notes ».

Le plus embêtant, c'est que j'ai encore dû aller chez un autre docteur ; maintenant je savais que c'était pas son nom, on doit appeler ça un métier. Au début, il m'a fait peur : il n'avait pas un cheveu sur sa tête. C'était encore des tests ! Je devais juste dire le nom d'un animal ou d'un objet sur une image. Pour l'animal, il fallait aussi que je dise simplement s'il marchait, nageait ou volait. Parfois, j'étais un peu embêtée parce qu'un chien ou un cheval ça marche, mais ils savent aussi nager. J'ai dit les deux ; pour le canard, j'ai dit les trois. Il a fait une drôle de tête ! Peut-être qu'il ne le savait pas ? Pourtant il avait des livres dans son bureau.

Puis il m'a fallu inventer ce que je voyais dans des taches. Celui-là, j'ai un peu aimé : il a fait marcher mon imagination. Pour les autres, c'était presque aussi nul que les exercices de gommettes. Il a voulu savoir pourquoi je ne parlais pas aux autres enfants et pourquoi je ne jouais jamais avec eux. Pourquoi, et encore pourquoi ? C'est juste que je voulais être seule, et que je n'aimais pas leurs jeux. Je ne savais pas comment le dire, alors j'ai rien dit. Heureusement que je n'ai pas eu à y retourner... j'aime vraiment pas les tests !

★

Papa a eu des vacances, alors on est partis chez mon autre mamie en Bretagne ; c'était loin. Oui, j'ai deux mamies. L'autre habite presque à côté de notre maison avec un papi ; ceux-là, je les vois souvent. J'aimais bien aller chez ma deuxième mamie, même si elle était très vieille, encore plus que mes parents. Elle habitait tout près de la mer, sauf que sa plage était toute petite. Elle avait un chien ; il était vieux aussi, on me l'a dit parce que pour un chien je trouve que ça ne se voit pas.

Je jouais avec lui, mais pas beaucoup. Là on voyait qu'il était vieux : il ne savait plus courir. Peut-être aussi parce que ses pattes étaient courtes. Son vrai nom, c'était Tatanne ; papa l'appelait Rasebitume. Je lui racontais les histoires de mes nouveaux livres ; il m'écoutait en inclinant sa tête. Des fois il s'en fichait, il dormait. Un jour, alors que je lisais, il m'a volé Nounoun pour l'emmener dans son panier. C'est mamie qui me l'a redonné ; maman avait essayé de le reprendre, mais comme il grognait elle n'a pas trop osé. Pourtant il avait aussi son doudou ; il paraît que c'était une souris. Bof ! Je ne trouve pas que ça ressemblait à une souris ; plutôt à une balle toute cabossée.

Domage, on ne restait pas trop longtemps chez ma deuxième mamie. Je lui avais déjà demandé pourquoi chez elle il n'y avait pas un papi. Je crois qu'elle était devenue triste. Elle m'avait montré

une photo où elle disait que c'était lui ; il avait des poils noirs qui faisaient tout le tour de sa bouche. Il avait eu un accident avec sa moto et il était parti au ciel. Elle était très gentille, ma deuxième mamie ; elle aussi me racontait des histoires, mais sans les livres. Elle parlait bizarre avec les gens qui passaient devant la maison. Je ne comprenais rien, mais je trouvais ça drôle. Maman m'a dit que c'était du breton.

★

Sur le chemin du retour, j'ai demandé à ma mère pourquoi mamie parlait avec du breton pour les autres personnes. Elle m'a dit que c'était sa langue naturelle et que les plus jeunes ne la parlaient presque plus. Je n'ai pas bien compris. J'ai quand même touché ma langue avec mes doigts pour savoir si elle était naturelle, parce que c'était peut-être pour ça que je ne parlais pas beaucoup. Maman m'a vue et elle a rigolé.

— Non, la langue naturelle, ça veut dire qu'elle habite en Bretagne et qu'elle parle la langue de sa région. Comme ton papi qui parle aussi en espagnol, parce qu'il a gardé sa langue d'origine.

C'était encore plus compliqué. J'ai plus voulu poser de questions, mais j'étais drôlement contente de savoir qu'on n'avait pas changé sa langue à mon papi.

Je n'avais pas emmené ma guitare chez ma deuxième mamie, mon père non plus : il n'y avait pas assez de place dans la voiture ; de toute façon, maman ne l'aurait pas voulu. J'étais vraiment contente de la retrouver. Je n'avais pas oublié mes notes, sauf que mes doigts ne faisaient plus toujours comme je voulais. Alors j'ai voulu m'entraîner plus qu'avant parce que ça m'agaçait, surtout que je commençais à jouer avec un médiateur.

Il fallait aussi que j'apprenne à lire les notes sur les feuilles, comme celles que maman mettait sur son piano. Au début, j'ai juste su lire que le « Sol », c'était un petit rond noir avec un trait sur la ligne qui était presque en bas. J'étais déjà habituée à en

voir sur les feuilles de maman, mais je croyais que c'était que pour le piano. Papa en avait aussi, mais il n'en avait plus besoin parce qu'il jouait toujours les mêmes choses.

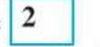


Et puis il m'a fallu retourner à l'école. J'ai quand même demandé si j'allais encore faire les mêmes devoirs. Lorsque maman m'a appris que je serai en grande section, j'étais contente. Le jour de la rentrée on n'a pas beaucoup travaillé, je me rappelle juste que le maître m'a fait changer de place ; il a voulu que je sois au premier rang.

Le lendemain, il a annoncé qu'on allait débiter l'apprentissage de la lecture. Ça m'a drôlement étonnée, puisqu'on savait lire. Mais j'ai vite compris que les autres ne savaient pas, mais alors pas du tout. Ça commençait mal, parce que je me suis beaucoup ennuyée à faire les « a », « bé » qui font « ba » avec les autres. Il a aussi fallu apprendre les signes qui servaient au calcul, mais je connaissais déjà leur nom. J'ai quand même dû savoir les mettre dans l'ordre, le maître avait dit que c'était important ; pour les lettres je savais presque.

On a commencé à faire des exercices de numération avec. C'était un peu bizarre au début, pas du tout comme pour les histoires et j'ai compris pourquoi il fallait savoir les ranger. Il y avait des pommes, parfois des cerises pour nous aider ; alors c'est vite devenu aussi facile que pour les vrais mots. C'est même devenu beaucoup trop facile, puisque c'était toujours pareil. Il fallait aussi mettre dans des cases combien il y avait de citrons, de poires, de carottes sur un dessin. On a fini par apprendre à compter les fraises qui restaient dans un petit panier ; il fallait imaginer qu'on en mangeait quelques-unes : ça, je m'y suis tout de suite habituée.

Compte les objets et écris le chiffre qui correspond

 +  =

 =

 =

 =

 =

 =

 =

 =

 =

 =

 =

 =

Faire semblant de manger des fraises et d'apprendre les mots que je connaissais déjà, c'était vite devenu ennuyeux, alors je n'arrivais plus à écouter. En récréation aussi je m'ennuyais ; je faisais continuellement exprès de rater les jeux auxquels on me forçait à participer. Je pleurais encore plus souvent ; les autres se moquaient de moi, certains me frappaient en me disant que j'étais bête... et je pleurais encore plus.

Je commençais à ne plus aimer aller à l'école. Surtout que le maître me grondait parce qu'il trouvait que je n'étais plus attentive. Ça faisait rigoler les autres, pas moi. Des fois, il m'obligeait à venir au tableau où il me mettait des additions et des soustractions, mais

sans les cerises ou les fraises. Je savais les faire, alors il me disait de retourner à ma place.

Heureusement, on a aussi appris à lire l'heure avec des aiguilles sur un cadran, un peu comme la grosse montre accrochée sur l'église. Papa n'a jamais d'aiguilles sur sa montre, c'est plus facile. Puis les nombres jusqu'à 20, mais maman m'avait déjà enseigné jusqu'à 50. Après c'étaient des exercices pour compter en ajoutant toujours « 2 » ou « 3 », dire si « 18 » était plus petit ou plus grand que « 12 » ; ça recommençait à devenir nul. J'étais de plus en plus distraite et je balançais beaucoup mes jambes. Le maître me disait souvent d'arrêter parce que j'embêtais mon voisin de pupitre.

Il nous faisait aussi lire des passages d'une histoire à tour de rôle, comme les autres grands qui étaient partis dans la classe de l'autre côté du couloir. Dommage, on ne lisait jamais l'histoire jusqu'au bout. Alors je restais à la récréation pour continuer à la lire toute seule, mais le maître ne voulait jamais me laisser finir. Il m'obligeait toujours à aller dehors pour « prendre un bol d'air » ; il aurait pu trouver mieux comme excuse : je savais bien que c'était pas possible de faire ça !

Pourtant, une fois il m'a empêchée d'aller à une récréation. Puis il m'a demandé si j'étais d'accord pour apprendre un nouveau calcul. J'ai dit oui, forcément.

— Regarde bien ! Je vais te montrer comment écrire un calcul avec une retenue ; les autres le feront plus tard.

Il m'a montré comment additionner deux fois des chiffres ; je n'y avais pas pensé. C'était pourtant facile à deviner ; ils avaient peut-être raison, les autres, de dire que j'étais bête. Heureusement, j'ai compris tout de suite. Puis il m'a expliqué que parfois il y avait la retenue puisque le premier résultat c'était plus que 9, c'était toujours un 1 qu'il fallait mettre au-dessus du chiffre qui est du côté de ma main qui n'écrit pas, et on refaisait deux autres calculs avec.

Quand les autres sont revenus, je me suis amusée à en faire toute seule pendant qu'ils continuaient les exercices d'avant. Le maître a encore voulu voir ce que j'écrivais sur mon cahier. Il a mis un gros « V » en rouge à côté de mes résultats, et je crois qu'il a eu envie de jouer avec moi aux additions à ajouter deux fois les chiffres avec la retenue, puisqu'il en a écrit sur mon cahier.

Mais là, je ne comprenais pas. Les nombres qu'il avait mis « débordaient » et je ne savais pas comment mettre mon résultat. J'ai regardé le maître ; peut-être qu'il s'était trompé. On aurait dit qu'il faisait une bouche comme maman quand elle arrive pour me chercher à l'école. Je n'ai pas osé dire qu'il s'était trompé, alors j'ai quand même essayé. J'ai bien fait, ça marchait pareil. Peut-être que ça marche encore quand on déborde en mettant plus de trois chiffres.

À un moment, le maître a voulu savoir si j'avais trouvé les résultats. Je ne savais pas trop si c'était vraiment bon ; j'ai haussé les épaules. Il est venu voir mon cahier, et il a juste fait : « Hum, hum ! ». Il nous a dit à tous d'être sages, puis il est parti frapper à la porte de la classe d'en face. Les deux maîtres ont parlé dans le couloir, pas trop fort, mais l'autre il me regardait presque tout le temps. J'ai vérifié sur mon cahier ; peut-être que je m'étais trompée dans mes nouvelles additions avec les trois chiffres et qu'ils allaient se moquer de moi. Non, le maître est revenu dans la classe, et il ne m'a rien dit ; j'étais tellement soulagée que j'ai failli pleurer.

Le soir, il a encore demandé à ma mère de rester un peu parce qu'il avait besoin de lui parler. J'étais certaine qu'il allait lui dire que je n'écoutais plus en classe. Cette fois, je n'ai pas été obligée d'aller dans la cour puisque j'ai eu le droit de les accompagner, mais dans la salle d'en face où il y avait déjà l'autre maître.

C'est seulement le mien qui a parlé :

— Voilà, Madame A., j'ai vraiment un problème avec votre fille...

J'avais bien deviné : il allait dire à ma mère que j'étais de plus en plus distraite.

— Nous avons déjà évoqué cette situation avant les vacances, mais c'est une évidence : votre fille n'a plus rien à faire dans ma classe. Mon collègue est également de mon avis.

J'ai entouré la jambe de ma maman avec mes bras et j'ai caché mon visage contre elle ; j'espérais qu'elle allait me pardonner. Elle m'a gentiment caressé les cheveux ; elle le faisait souvent, surtout quand elle cherchait à me consoler. Là aussi, elle a voulu me défendre :

— Comme je vous l'avais déjà expliqué, les divers spécialistes que nous avons consultés nous ont mis en garde ; c'est une enfant très vulnérable : elle ne supportera pas un changement trop brutal, et nous allons devoir déménager très prochainement.

— Pour moi, ce qu'elle ne supportera pas, c'est de continuellement s'ennuyer en classe. Croyez-moi, dans ma carrière – qui est déjà longue – j'ai connu quelques enfants plus précoces, mais ce qu'ils ne supportent pas c'est de voir leur progression contrariée. Ils apprennent plus vite ? La belle affaire... Laissons-les évoluer à leur rythme. Il en va vraiment de leur intérêt... tout comme du vôtre. Monsieur C. est tout à fait disposé à la recevoir dans sa classe, et si jamais votre fille ne s'adapte pas, il sera toujours possible de la réintégrer.

— Il faudra que j'en parle avec mon mari ; je ne tiens pas à prendre cette décision seule.

— Bien, mais ne tardez pas trop, Madame A. Surtout, n'hésitez pas à venir nous voir avec votre mari si ce choix vous paraît difficile. Je pense qu'ensemble nous arriverons plus facilement à prendre position.

Nous sommes reparties à la maison. Maman ne disait rien. Moi, j'avais envie de lui poser des questions, parce que je n'avais pas tout compris ; c'est qu'il y avait des mots que je connaissais pas

dans leurs phrases. Alors j'ai surtout fait attention à ne pas me faire encore des croche-pattes toute seule.



Mon passage dans la nouvelle classe se fit sans pleurs après les vacances de la Toussaint. Mes parents, certainement conseillés par l'un des nombreux spécialistes de « l'enfance difficile », surent préparer cette seconde rentrée en m'expliquant que j'allais enfin échapper à ma principale activité scolaire : l'ennui.

Je me souviens seulement d'avoir été très intimidée lors des premiers contacts avec mes nouveaux camarades de classe. Contacts qui ne se firent d'ailleurs pas ! La place qui me revenait était cette fois au dernier rang, seule à ma table, ce qui me convenait parfaitement. Je me rappelle surtout d'avoir reçu plusieurs manuels et quelques cahiers. Ces derniers, tous soigneusement recouverts d'un « protège-cahier » d'une couleur différente, ne devaient être utilisés que pour l'une des disciplines : rouge pour le français, bleu pour le calcul... Cette dernière matière s'appelait désormais « Mathématiques » en devenant l'apprentissage de la multiplication et de la division ainsi que la découverte de la géométrie.

J'adorais apprendre. La lecture des ouvrages simples m'étant enfin devenue accessible, les quelques livres disponibles à l'emprunt furent vite avalés. Mais ce sont surtout les mathématiques qui me procuraient un vrai enthousiasme. L'abordage des fractions et des nombres décimaux fut une véritable révélation ; en géométrie, être capable de connaître la surface d'un rectangle ou le volume d'un parallélépipède par la simple manipulation de quelques nombres s'apparentait à de la divination. Ne pouvant me satisfaire des connaissances acquises en classe, je connus l'essentiel du contenu du manuel bien avant d'aborder le dernier trimestre.

La géographie était une matière inédite ; je lui portais peu d'attention. Ce désintérêt se réduisit lorsque j'appris que notre planète était « vivante » avec l'existence de volcans, tremblements

de terre, du changement de forme de ses continents... Quelques notions d'astronomie sur le Système solaire y étaient abordées. La compréhension de l'Histoire m'était plus difficile : je peinais à imaginer la vie de ces personnes qui avaient vécu à cette époque que l'on devait appeler Moyen-Âge. Elle me fit surtout prendre conscience que ma propre vie ferait un jour partie du passé et entrevoir une certaine absurdité de ce destin.

S'il me fut aisé d'acquérir ces nouveaux concepts, il n'en fut pas de même pour d'autres. Apprendre un texte n'était pas une difficulté, mais le réciter en classe était un obstacle quasi insurmontable. Mon mutisme se transformait en dysphasie impossible à maîtriser : l'exercice de la récitation était donc un supplice et une source d'humiliation.

La pire des épreuves restait cependant l'éducation physique : véritable défouloir pour l'ensemble des élèves, elle ne m'apportait qu'appréhension, ecchymoses, sans compter les blessures morales qui accompagnaient mes nombreuses maladroites. Mes « soixante-mètres » n'allaient guère au-delà des dix premiers, le temps nécessaire à mes jambes de me tricoter un joli « plat-ventre ». Le grimper de corde était la meilleure manière de me ridiculiser devant mes équipières : je ne réussissais jamais mieux qu'un petit saut de cabri suivi d'un glissé de paturons croisés, la technique dite du « crochet » me restant totalement inaccessible.

Les récréations m'étaient toujours aussi désagréables : je ne supportais pas cette agitation. Manier un ballon – dégonflé de surcroît – ou se courir après dans des jeux aux règles confuses restaient d'énigmatiques divertissements. Les maîtres me forçaient parfois à participer à certains de ces amusements. Comme je m'en désintéressais totalement, ils ne m'attiraient que la rage des perdants et les moqueries des gagnants. Je finis donc très vite par me retrouver – enfin – seule dans mon coin, à m'enfoncer dans une solitude de plus en plus obstinée.

Mes résultats scolaires se portaient au mieux, j'étais abonnée aux « A » et « A+ », excepté en histoire-géographie où seules les quelques notions – souvent confuses – gardées en mémoire lors des cours me faisaient péniblement flirter avec la moyenne, le « D » étant plutôt l'appréciation la plus accumulée.

En dehors des heures de cours, hormis me plonger dans les lectures qui m'intéressaient, je passais le plus gros de mon temps libre à me dégourdir les doigts sur ma guitare. Fort heureusement, je gardais un parfait contrôle de mes mains. Mes progrès étaient plus que satisfaisants et je parvenais à présent à partager mon engouement musical avec mon père. Ma mère avait pris le relais pour le solfège qui, malgré son approche rébarbative, n'était qu'un moyen d'expression qui ne différait guère de celui des mathématiques. Je commençais également à pianoter. Lorsque j'étais seule – ce qui arrivait rarement –, j'aggravais quelque peu l'état du vieil instrument par un jeu qui méritait amplement le terme « d'exécution ».

★

Un changement – et pas des moindres – survint avant la fin de cette année-là : une dispense d'éducation physique. Mes parents étaient déjà inquiets de mes difficultés « perceptivomotrices », pour reprendre le terme clinique. Le rapport de celles rencontrées à l'école me valut de nouvelles visites chez un psychomotricien. Je n'y gagnai qu'une inscription dans un club de judo en extra-scolaire, ce sport devant améliorer ma souplesse et ma motricité, également m'apprendre à coordonner mes mouvements et me faire gagner confiance et estime. Autant avouer que les roulades sur le tatami eurent peu d'impact ; une nouvelle fois, mon désintérêt fit que je ne pris aucun plaisir dans cette activité, et mon aversion fut la plus totale dès le premier *O-Goshi*⁴.

★

4. Projection de hanche.

Je ne saurais dire si le ciel était bleu ou gris, mais c'était un samedi. Lors du repas de midi on m'annonça avec soudaineté que nous allions voir notre nouvelle maison. Sur le moment, l'allégation me parut totalement absurde : pourquoi avoir un autre logement alors que l'on en possède déjà un et qu'il est impossible d'habiter les deux simultanément ? Apprendre que celle que nous habitons ne nous appartenait pas, qu'il fallait payer une autre personne pour l'occuper fut un véritable déchirement. D'emblée, tout ce qui m'entourait était devenu impersonnel. Il fallut aller jusqu'à m'expliquer que ce n'était pas le cas pour la nourriture et le couvert, car je n'osais plus manger.

Arrivée sur place, ma contrariété n'en fut pas atténuée : en fait de maison, je ne vis que des amorces de murs, amoncellements de parpaings et monticules de terre. L'angoisse de ce changement finit par s'amenuiser au fil de l'avancée des travaux. Elle s'effaça dès l'installation : j'avais à disposition une nouvelle chambre, plus spacieuse, avec salle de bain privative, et surtout un vrai bureau ainsi qu'une bibliothèque où je pouvais facilement ranger mes « Fantômette » et autres collections. Le sous-sol était grand ; mon père avait déjà le projet d'y agencer un local pour y ranger ses guitares et ses amplis afin de pouvoir y répéter sans trop perturber les autres occupants.



Puis ce fut l'inévitable entrée dans l'instruction secondaire, qui contrairement à ce que ce titre laisse croire, n'est pas de moindre importance. L'année dite « sixième » se fit de manière relativement sereine. Elle apporta l'étude d'une langue étrangère. Le choix était restreint : anglais ou allemand. En ce qui me concerne, ce fut l'anglais... langue nettement plus rock'n'roll !

Pour le passage en cinquième, il me fallut changer de collège. Si ce nouveau bouleversement se passa sans anicroches les premières

semaines, il n'en fut pas de même par la suite. Mes résultats scolaires étaient plus qu'excellents en mathématiques pour lesquelles je gardais de bonnes prédispositions ; encouragée par un permissif enseignant, j'avais déjà largement assimilé le programme de l'année suivante. En revanche, mon désintérêt pour l'histoire-géographie m'attirèrent les foudres du professeur : sa méthode consistait visiblement à relire mot pour mot le contenu des manuels et nous le faire réécrire. Autant dire que cette approche pédagogique me fit complètement décrocher, et je me contentai de retranscrire tout aussi bêtement le texte lors de ses – nombreuses ! – interrogations.

Ce nouveau collègue possédait toutefois un grand avantage : une bibliothèque riche de plusieurs milliers d'ouvrages de tous genres ; je n'avais que l'embarras du choix. Ce lieu devint celui que je fréquentais le plus en dehors des cours, au point de très vite exaspérer l'acariâtre femme chargée d'enregistrer les prêts sur des fiches cartonnées qu'elle classait dans une caisse en bois solennellement posée sur son bureau. Ma présence quasi-journalière dans ses murs semblait importuner cette ronchon, mais sa compagnie ne m'empêchait nullement de consulter et d'emprunter des ouvrages.

★

Comme activité extra-scolaire, il n'existait qu'un club de jeu d'échecs au sein du collège. Dès l'entrée en quatrième, l'un des professeurs de physique se proposa pour mettre en place un cours hebdomadaire d'informatique lors de la longue pause qui suivait le repas de midi. L'enseignement de cette matière attirant un nombre important de postulants – bien plus que le matériel mis à disposition – je m'empressai de m'y inscrire. Nous n'étions que deux filles pour une douzaine de « geeks » en herbe ; j'étais la *nerd*⁵ du lot.

5. En jargon populaire venu d'outre-Atlantique : binoclard, intello, bouton-neux. Le terme reste une définition caricaturale – voire péjorative – désignant une personne, souvent asociale, ayant un attrait immodéré pour les études et

Parallèlement, mon apprentissage musical se poursuivait. Mon grand-père, également guitariste, m'apportait ses connaissances : grilles de blues, gamme pentatonique et autres ornements musicaux. Une amorce de petit studio de répétition et d'enregistrement avait pris forme dans notre sous-sol. Pour mon plus grand bonheur, une poignée de musiciens locaux se retrouvaient de plus en plus souvent invités à la maison, ce qui avait pour mérite d'adoucir, au moins momentanément, ma nature farouche.

Sous leur impulsion, j'avais rejoint un groupe de rock exclusivement féminin en recherche d'une bassiste. J'étais la benjamine du quatuor, dans lequel je poussais quelques vocalises insidieusement contrariées par la mue, mais – à ce niveau – je n'étais pas encore à une tierce près ! La formation ne dura guère plus de deux ans, le temps d'organiser quelques concerts, notamment pour contribuer à l'achat de matériel adapté à l'accueil en milieu scolaire d'enfants handicapés, ainsi que la traditionnelle fête de fin d'année.

Côté études « institutionnelles », je gardais une prédilection pour les mathématiques : le programme de seconde était quasi acquis ; pour l'histoire-géographie, c'était invariablement, disons... moyen. Les jeux et les discussions entre copines n'avaient toujours pas ma faveur ; quant aux garçons, de par leur technique de drague parfois irrévérencieuse, je ne m'en souciais guère.

Lorsque le temps le permettait, j'aimais lire en extérieur, notamment lors des pauses de midi. Les réfectoires étant situés à un niveau supérieur à celui de la cour, c'est donc sur l'un des escaliers y menant – toujours le plus éloigné, car généralement délaissé – que je m'asseyais pour m'adonner au plaisir de la lecture. Il n'était pas rare qu'un énergumène vienne me perturber, vite découragé par mon manque de réaction. Mon grand-père m'avait déjà sagement fait comprendre qu'il était inutile de répondre aux provocations

les disciplines scientifiques ; le mot « geek » étant plutôt réservé aux personnes exclusivement intéressées à l'informatique et aux technologies liées.

d'un crétin, car en me ramenant à son niveau j'étais certaine de perdre : il me manquerait son expérience !

L'un de ces idiots, qui ne trouvait satisfaction qu'à tracasser les autres et nettement plus enclin aux jeux brutaux qu'épris de littérature, s'était déjà plu à m'arracher mon livre des mains pour le balancer à quelques mètres. Comme je ne répliquais jamais à ses gestes malveillants, le dépit de ce fauteur de troubles ne pouvait que croître.

Un jour, au bénéfice d'une surenchère, c'est d'un coup de pied qu'il fit voler mon livre. Je me relevai d'un bond, et avant d'en prendre conscience, mon exaspération trop longtemps contenue se libéra sur la trogne du belligérant d'un poing rageur. Tétanisée par mon geste irréfléchi, je ne pus qu'assister à la fuite du rustre, les deux mains sur le visage.

Lorsque je voulus reprendre mon livre, je constatai le ravage : les feuilles s'étaient désolidarisées de la couverture, elle-même tailladée par la semelle du malotru. J'entrevois déjà les remontrances de la bibliothécaire : elle allait obligatoirement bloquer mon accès à l'ancre du « libre-savoir ». En larmes, je récupérais les parties éparses de l'ouvrage désormais perdu lorsque je remarquai que ma main saignait. Le manque de douleur me surprit. Après examen, il s'avéra que ce n'était pas mon sang : je n'avais aucune plaie. En revanche, la bague que je portais au doigt avait perdu son (faux) diamant.

Le préau de l'établissement abritait deux haut-parleurs qui servaient à annoncer les fins d'activités ou récréations, tout comme appeler un élève pour une raison administrative ou disciplinaire. Dans les minutes qui suivirent cet accrochage, la sonnerie caractéristique qui précédait chaque annonce retentit. Mon rythme cardiaque eut un raté : je m'attendais à être convoquée au bureau de la directrice... un autre nom fut mentionné.

Le soir, j'éclatai en sanglots en arrivant à la maison. Après lui avoir difficilement expliqué mon altercation, ma mère dut user de toute sa détermination pour m'assurer qu'elle prendrait contact dès le lendemain avec la directrice du collège et qu'elle demanderait à rencontrer la bibliothécaire pour rembourser le remplacement du livre.

Ce nocif élève ne vint plus jamais m'importuner ; bien au contraire, il m'évitait comme la peste. Les premiers jours, je pus toutefois constater d'imposantes griffures sur sa joue gauche... me faut-il préciser que le jeu de guitare en « fingerstyle » nécessite de garder des ongles longs sur une main ?

J'eus cependant très vite à faire face à une autre teigne. La démolition d'une usine désaffectée limitrophe permit la création d'un nouveau gymnase. La zone de travaux bordait la cour et n'en était séparée que par de simples grilles tendues entre des poteaux métalliques. Alors que j'étais une nouvelle fois assise sur ce même escalier, trois garçons me prirent à partie. Ils étaient réputés pour s'en prendre régulièrement aux autres élèves, généralement aux plus faibles ; une fille esseulée constituait une proie facile...

Sous la menace – ponctuée de quelques coups – ils m'obligèrent à me glisser entre les grilles et à entrer dans une sorte de gros cube en ciment ouvert par le dessus. Comme je protestais, je reçus de nouveaux coups et dus me soumettre à leur volonté. Aussitôt dans la cache, ils en condamnèrent l'issue en la recouvrant de planches sur lesquelles ils posèrent une énorme pierre avant de détaler en ricanant. Il m'était impossible de sortir par mes propres moyens, je n'en avais pas la force. Tétanisée par la peur, je me voyais enfermée jusqu'au retour des ouvriers sur le chantier, en espérant qu'ils s'aperçoivent de ma présence.

Alors que la sonnerie signifiant le retour en classe me parvenait assourdie, je distinguai une forme mouvante au travers de quelques interstices entre les planches. L'ouverture fut dégagée et le visage

d'un blondinet se pencha vers moi ; il ne m'était pas tout à fait inconnu. « Tu vas bien ? » furent ses seuls mots.

Comme je restais dans l'incapacité de lui répondre, il m'aida à ressortir de l'oubliette. Je fus alors prise de convulsions impossibles à réprimer. Il me tendit une main – je remarquai qu'elle était écorchée aux jointures des doigts – et me guida tant bien que mal jusqu'à l'entrée de ma classe avant de détaier pour rejoindre la sienne. Par chance, le professeur avait quelques minutes de retard, ce qui m'évita des explications que je ne tenais pas à révéler.

À la sortie du dernier cours, mon sauveur m'attendait au portail du collège. Il me demanda à nouveau si j'allais bien. J'essayai de lui sourire et de répondre, mais l'expérience restait traumatisante ; rien ne vint.

— Pas trop, on dirait ! Je vais t'accompagner. Mais ne t'inquiète pas, il ne devrait plus t'importuner.

Il crut bon de préciser :

— Ce con ne sait que chercher des noises. Il m'a dans le nez. Au propre comme au figuré, maintenant (il éclata de rire). T'inquiète : avec ce que je lui ai mis, il devrait se tenir à l'écart. Les deux autres ont détaié comme des lapins ; de vraies lavettes ! Mais dis-moi : c'est bien toi qui viens d'habiter rue du Mas de F. ?

— Oui, pourquoi ?

— Ben, c'est que nous sommes voisins ; j'habite la rue d'à côté. Il me semblait bien que je t'avais déjà vue en dehors du bahut.

Nous échangeâmes encore quelques mots. Je parvins enfin à le remercier de m'avoir sortie de ce mauvais pas. Dès ce jour, une solide amitié prit corps, qui ne s'est jamais démentie. Au fil de nos discussions, j'apprenais qu'il était lui aussi issu d'une famille de musiciens ; lui-même était batteur. Il ne tarda pas à être invité à la maison, et le sous-sol s'équipa assez vite d'une batterie pour lui permettre de se joindre à nos répétitions de plus en plus actives.

Depuis, il reste notre batteur attitré... et il est devenu l'un des employés de mon père. Il nous arrive parfois de nous remémorer cet

incident ; il m'a confié que ses phalanges n'avaient jamais autant souffert que ce jour-là.

À partir de cet épisode, je n'eus effectivement plus le moindre désagrément de la part de tous ces gêneurs. L'année suivante – si la moitié des membres avaient abandonné la formation, la jugeant trop technique – les cours d'informatique prirent une tournure plus spécialisée, et surtout plus pratique. Le terme de notre apprentissage : l'installation et la personnalisation de scripts permettant la gestion complète d'une bibliothèque. Voilà qui ne me permit pas d'améliorer ma relation avec celle qui allait devoir s'atteler au catalogage de quelques milliers de volumes...

Amabilis dolor (Inanna)

Je n'étais pas plus haute que trois pommes
Qu'un malheureux vieux piano déglingué
Dans un coin depuis longtemps relégué
Dut endurer mes jeux de sale môme

Mon pauvre piano je t'ai peu choyé
Je gazouillais sans la moindre quenotte
Que déjà je massacrais ton clavier
Pour en sortir de tapageuses notes

À l'apparition de mes dents de lait
Ne connaissant toujours pas la musique
Je me croyais reine des triolets
Saccadés sur un tempo élastique

Et lorsqu'enfin je me mis au solfège
Que je pouvais lire la partition
J'ai préféré égrener des arpèges
Pour toi c'était enfin récréation

Et c'est vraiment avec ton plein accord
Qu'à l'épaule je porte une guitare
Que je joue avec ou sans médiateur
Mais pour toi il était déjà trop tard

Délivrance (Lioubov)

Dans l'obscurité de la chambre, juste à côté de lui, un gémissement – vite réprimé – le sort de la léthargie où il flottait depuis peu.

— Ça va ? Tu as besoin de quelque chose ?

— Non merci, mon chéri. Ça va. Rendors-toi...

Se rendormir ? Bien difficile, tellement sa tête est pleine de pensées qui s'entrechoquent. Des souvenirs l'assaillent...

23, avenue Carnot

Une maison de deux étages située à l'angle de l'avenue Carnot et de la rue des Noyers (devenue rue Charles Krug ultérieurement) ; la moitié de la façade principale est occupée par la devanture d'un magasin, *Au bon meuble Rognon*, tandis que l'autre façade est recouverte de tavaillons⁶ gris. C'est là que je passe les sept premières années de mon existence, au premier étage de cet immeuble, dans un petit appartement de deux pièces. Les WC se trouvent au rez-de-chaussée et – luxe suprême – un flacon d'*Air Wick* laisse dépasser une mèche verte imbibée de désodorisant.

Au sortir de la guerre de 1939-1945, il est difficile de se loger.

En bas de la rampe d'escalier, je suis fasciné par une magnifique boule de verre taillé et de cuivre qui capte les quelques rais de lumière qui arrivent à pénétrer. Chaque fois que c'est possible, je

6. Tuiles de bois.

pose ma main dessus durant de longs moments ; c'est magique, j'ai l'impression qu'elle me transmet de l'énergie.



Ma maison natale ; un ancien tramway monte vers la place Flore



De l'autre côté de l'avenue, en face de ma maison, une église : le Sacré-Cœur

Des décennies plus tard, alors que la maison va être détruite pour faire place à un immeuble moderne, je m'introduirai subrepticement sur le chantier afin de dérober ce trésor inestimable.

★

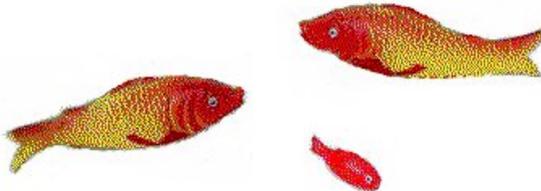
Mon tout premier souvenir : je suis dans mon berceau. J'ouvre un œil (ou les deux ?) et je me dis « Qu'est-ce que c'est sombre et étriqué, ici... » Pourtant la lumière était allumée ; elle projette une ombre ayant une forme particulière dans l'angle supérieur gauche de mon champ de vision. Est-ce la première fois que j'ouvre les yeux sur ce monde ? Viens-je d'un endroit où la lumière resplendissait pour que le contraste soit aussi important ? En tout cas, je trouve curieux qu'un bébé puisse avoir ce genre de réflexion alors même qu'il n'est pas capable de les formaliser à l'aide de mots.

★

Un goût de caoutchouc dans ma bouche accompagne celui de lait sucré : c'est celui de la tétine de mon biberon. Soixante-quatorze ans après, j'en ai encore la saveur.

★

Ma mère me tient au-dessus du lavabo rempli d'eau où flottent quelques poissons en celluloïd ; le gant de toilette est imprégné de mousse provenant d'une savonnette mauve parfumée au lilas. Je m'enivre de ce parfum... Hum, je croquerais bien dedans !



Inanna avait son Nounoun ; moi, j'ai ma Doucette. Mon Tintin aussi, mais il ne joue pas un rôle aussi prépondérant que ma Doucette. Après tout, mon Tintin n'est que ours en peluche comme il en existe des millions, alors que ma Doucette est unique. Mais qu'est-elle, et comment a-t-elle débarqué dans ma vie de tout-petit pour y jouer un rôle aussi important ?

Mes parents ont dû présider à sa création ; un petit morceau de fourrure blanche, tout simplement. Une partie triangulaire assez fine où deux petites perles noires cousues en guise d'yeux figure la tête d'un animal. Un animal aussi plat qu'une limande, en fait. Ma Doucette est détentrice de tous mes secrets d'enfant, et sa douceur et sa chaleur me rassurent lorsque je me retrouve seul dans mon petit lit pour une traversée en (presque) solitaire de la nuit. Qu'elle est douce et rassurante contre ma joue...

Qu'est-elle devenue ? Je ne l'ai jamais su. Peut-être est-elle partie rassurer un autre enfant qui avait besoin de sa protection ? J'en garde un souvenir ému... Aujourd'hui c'est Mina qui la remplace pour me tenir compagnie la nuit. Et puis ma petite chatte a un avantage : elle ronronne, elle ; et c'est tellement apaisant...

★



Une superbe traînée rectiligne blanche dans le ciel d'un bleu très pur. C'est magnifique !

Je ne comprends pas pourquoi Maman, affolée, crie à ma petite sœur et à moi-même, alors que j'ai trois ou quatre ans : « Nous allons tous mourir ! » Curieusement, je ne partage pas son affolement ; la mort – je n'identifie pas très bien ce concept – ne m'inquiète pas. Il faut dire que cela se passe en 1949 ou 1950, quelques années seulement après le largage des bombes nucléaires sur Hiroshima et Nagasaki, et que c'est la toute

première fois qu'un avion à réaction traverse la portion de ciel délimitée par la fenêtre de la cuisine où nous nous trouvons.

★

Notre petit appartement de deux pièces (une cuisine et une seule chambre à coucher) n'est que très peu ensoleillé. Pour pallier ce manque de luminosité, Maman nous emmène, ma sœur Mireille et moi, le plus souvent possible à l'extérieur pour respirer « le bon air » dans le parc Micaud (au bord de la rivière Doubs) ou dans les jardins du Casino.



Le parc Micaud



À l'âge de 2 ans, dans la neige au parc Micaud



Les jardins du Casino

C'est là qu'un jour, tout fier, je montre à Maman une merveille : un petit biscuit rond emballé dans du papier argenté. Intriguée, elle me demande où je l'ai trouvé.

— C'est le monsieur là-bas qui nous l'a donné, je lui réponds en désignant un homme vêtu d'un manteau et dont les cheveux longs et gras débordent d'une casquette, et qui s'éloigne.

— Donne-moi ça tout de suite ! Il ne faut rien accepter des gens que tu ne connais pas ; il y a peut-être mis du poison avec une seringue. Il ne faut surtout pas suivre ce type !

« Le type » : c'est ainsi qu'elle a appelé cet homme par la suite, craignant de le rencontrer à nouveau au cours de nos escapades au soleil.

Maman lance le petit biscuit loin de nous au-dessus d'une pelouse ; sans doute essaie-t-elle – maladroitement ? – de nous mettre en garde contre les abus sexuels que peuvent commettre certains adultes. Moi, je regrette cette friandise que nos faibles moyens ne nous permettent pas de nous offrir. Aujourd'hui, je

me souviens encore des éclats de lumière que renvoyait le papier métallisé en tournoyant dans les rayons du soleil.

Si ça se trouve, « le type » était quelqu'un de très gentil... mais je ne l'ai jamais su.

★

Lors d'une promenade, en revenant du centre-ville, alors que nous empruntons un grand pont qui enjambe le Doubs (le pont de la République, anciennement pont Saint-Pierre, reconstruit en 1947, trois ou quatre ans auparavant), je le trouve bien austère car dépourvu de toute décoration sur ses garde-fous. Je déclare à Maman :

— Plus tard je serai sculpteur et je mettrai des statues le long du pont.



Le pont de la République, où circule un tramway

Je dois être très jeune ; Maman commence tout juste à m'apprendre les lettres. Un jour, fier de mes nouvelles connaissances, j'arrive devant mes parents pour leur annoncer une grande nouvelle : je sais quelles lettres employer pour écrire « cahier » !

— Maman, Papa, vous savez comment on écrit « cahier » ?

Je ne sais plus lequel de mes parents répond :

— C, a, h, i, e, r.

Je fonds en larmes ; j'aurais tellement aimé le leur dire moi-même...

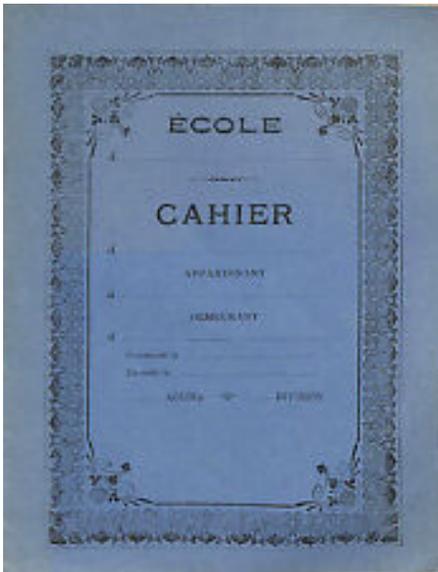


TABLE D'ADDITION										TABLE DE MULTIPLICATION									
Le signe de l'Addition est +										Le signe de la Multiplication est x									
1	1	2	3	4	5	6	7	8	9	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	2	4	6	8	10	12	14	16	18	20
3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	3	6	9	12	15	18	21	24	27	30
4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	4	8	12	16	20	24	28	32	36	40
5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	5	10	15	20	25	30	35	40	45	50
6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	6	12	18	24	30	36	42	48	54	60
7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	7	14	21	28	35	42	49	56	63	70
8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	8	16	24	32	40	48	56	64	72	80
9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	9	18	27	36	45	54	63	72	81	90
10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	10	20	30	40	50	60	70	80	90	100
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	11	22	33	44	55	66	77	88	99	110
12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	12	24	36	48	60	72	84	96	108	120
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	13	26	39	52	65	78	91	104	117	130
14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	14	28	42	56	70	84	98	112	126	140
15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	15	30	45	60	75	90	105	120	135	150
16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	16	32	48	64	80	96	112	128	144	160
17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	17	34	51	68	85	102	119	136	153	170
18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	18	36	54	72	90	108	126	144	162	180
19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	19	38	57	76	95	114	133	152	171	190
20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	20	40	60	80	100	120	140	160	180	200
21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	21	42	63	84	105	126	147	168	189	210
22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	22	44	66	88	110	132	154	176	198	220
23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	23	46	69	92	115	139	163	187	211	234
24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	24	48	72	96	120	144	168	192	216	240
25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	25	50	75	100	125	150	175	200	225	250
26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	26	52	78	104	130	156	182	208	234	260
27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	27	54	81	108	136	162	189	216	243	270
28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	28	56	84	112	140	168	196	224	252	280
29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	29	58	87	116	144	172	200	228	256	284
30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	30	60	90	120	150	180	210	240	270	300
31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	31	62	93	124	154	184	214	244	274	304
32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	32	64	96	128	158	188	218	248	278	308
33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	33	66	99	132	162	192	222	252	282	312
34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	34	68	102	136	166	196	226	256	286	316
35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	35	70	105	140	170	200	230	260	290	320
36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	36	72	108	144	174	204	234	264	294	324
37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	37	74	111	148	178	208	238	268	298	328
38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	38	76	114	152	182	212	242	272	302	332
39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	39	78	117	156	186	216	246	276	306	336
40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	40	80	120	160	190	220	250	280	310	340
41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	41	82	123	164	194	224	254	284	314	344
42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	42	84	126	168	198	228	258	288	318	348
43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	43	86	129	172	202	232	262	292	322	352
44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	44	88	132	176	206	236	266	296	326	356
45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	45	90	135	180	210	240	270	300	330	360
46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	46	92	138	184	214	244	274	304	334	364
47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	47	94	141	188	218	248	278	308	338	368
48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	48	96	144	192	222	252	282	312	342	372
49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	49	98	147	196	226	256	286	316	346	376
50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	50	100	150	200	230	260	290	320	350	380
51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	51	102	153	204	234	264	294	324	354	384
52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	52	104	156	208	238	268	298	328	358	388
53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	53	106	159	212	242	272	302	332	362	392
54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	54	108	162	216	246	276	306	336	366	396
55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	55	110	165	220	250	280	310	340	370	400
56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	56	112	168	224	254	284	314	344	374	404
57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	57	114	171	228	258	288	318	348	378	408
58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	58	116	174	232	262	292	322	352	382	412
59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	59	118	177	236	266	296	326	356	386	416
60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	60	120	180	240	270	300	330	360	390	420
61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	61	122	183	244	274	304	334	364	394	424
62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	62	124	186	248	278	308	338	368	398	428
63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	63	126	189	252	282	312	342	372	402	432
64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	64	128	192	256	286	316	346	376	406	436
65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	65	130	195	260	290	320	350	380	410	440
66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	66	132	198	264	294	324	354	384	414	444
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	67	134	201	268	298	328	358	388	418	448
68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	68	136	204	272	302	332	362	392	422	452
69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	69	138	207	276	306	336	366	396	426	456
70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	70	140	210	280	310	340	370	400	430	460
71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	71	142	213	284	314	344	374	404	434	464
72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	72	144	216	288	318	348	378	408	438	468
73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	73	146	219	292	322	352	382	412	442	472
74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	74	148	222	296	326	356	386	416	446	476
75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	75	150	225	300	330	360	390	420	450	480
76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	76	152	228	304	334	364	394	424	454	484
77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	77	154	231	308	338	368	398	428	458	488
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	78	156	234	312	342	372	402	432	462	492
79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	79	158	237	316	346					



À 4 ans, devant l'école d'Helvétie, que je fréquenterai deux ans plus tard



L'école d'Helvétie (cour intérieure)

Au bout d'une semaine ou deux l'institutrice s'en aperçoit et s'en ouvre à la directrice de l'école, Mme Chaplain. Celle-ci, soupçonnant que je suis une sorte de crétin, convoque ma mère.

Nous nous rendons ensemble, elle et moi, à cette injonction. La directrice expose le problème et me demande pourquoi j'agis ainsi en classe. Je lui réponds que je m'y ennue. Elle veut savoir pourquoi.

— Parce que je connais déjà tout ça.

— Comment ça ? Tu sais lire ?

Intervention de Maman :

— Oui, Madame : il sait lire, et même écrire.

— Ce n'est pas possible, ça, voyons ! Bon, je vais quand même vérifier. Prends cette feuille de papier et ce crayon, et écris...

Vraiment vicieuse, la directrice, car au lieu de me demander d'écrire des mots simples à la portée d'un gamin de six ans et deux mois, elle termine sa phrase :

— ... « la souris », et « la fourmi ».

Bien entendu, j'écris ces mots sans commettre de faute. Estomquée, la directrice !

Du coup, le lendemain, après juste une ou deux semaines de cours préparatoire, j'intègre directement la classe de CE1. Cette année d'avance me servira ultérieurement.

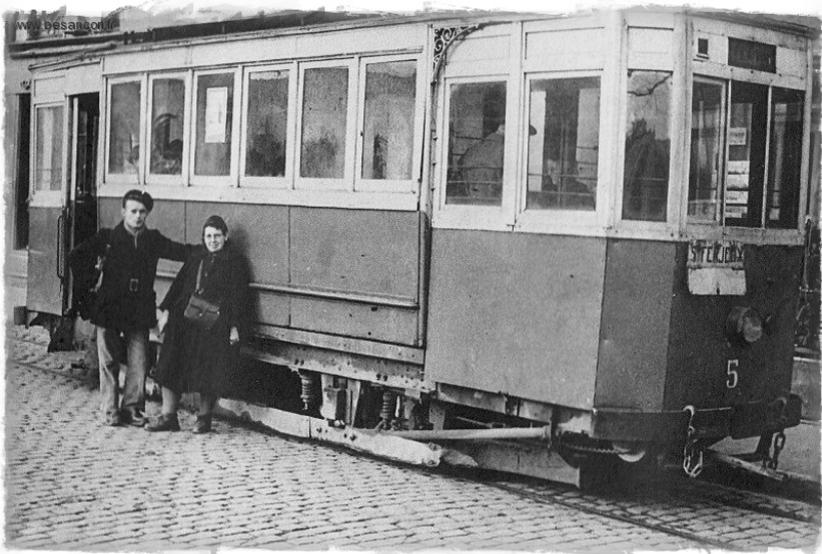
À la fin de cette année de CE1, je m'en tire avec les honneurs, rapportant fièrement à la maison mon tout premier prix : un petit livre illustré intitulé *La Plus Mignonne des petites Souris*.





Pour me récompenser de mes bons résultats scolaires, mes parents m'autorisent à acheter *Le journal de Mickey*. Chaque jeudi matin, fier comme Artaban, je parcours la centaine de mètres entre le 23 avenue Carnot et la petite librairie située à proximité de la place Flore pour acheter, tout seul, la revue à la couverture multicolore.

Ah, l'avenue Carnot... une voie à la pente assez accentuée, pavée, où courent les rails du tramway. Curieuses machines surmontées d'une longue perche au bout de laquelle une roulette vient au contact d'un câble électrique, diffusant à intervalles réguliers de grosses étincelles bleutées. Le sol vibre sous leurs roues métalliques.



À cette époque (tout début des années 50), il n'y a pas beaucoup de circulation ; les automobiles sont rares. Un jour j'assiste au

passage de plusieurs roulottes de Bohémiens attelées à des chevaux qui descendent l'avenue en direction du centre-ville. Pour freiner leurs véhicules, les Tziganes ont un moyen bien particulier : toute la famille (à l'exception du père qui tient les rênes) grimpe sur un gros pneu de camion attaché au bout d'une corde assez longue pour qu'il traîne sur la route. Rustique, mais efficace !

Et puisque j'évoque les véhicules et que j'habite juste en face d'une église (celle du Sacré-Cœur), j'ai souvent l'occasion de voir des corbillards qui, en ce temps-là, ne ressemblent pas à ceux que nous connaissons : il s'agit d'une sorte de carrosse noir orné de décorations argent, tiré par deux chevaux caparaçonnés de noir et d'argent.



Ça avait de la gueule, les funérailles d'antan !

Et, question véhicules étranges, il y a aussi le funiculaire, un ensemble de deux cabines séparées l'une de l'autre, reliées par un câble guidé par de grosses poulies enterrées dont seule la partie supérieure émerge. Il n'y a qu'une seule voie, qui se dédouble à mi-parcours pour permettre aux cabines de se croiser.



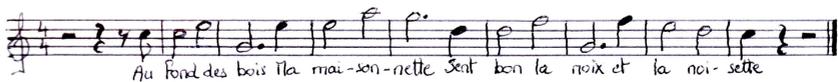
En quelques centaines de mètres on atteint le sommet de la colline de Bregille, où nous allons parfois pique-niquer à proximité du fort. Les aliments sont transportés dans une cantine cylindrique composée de plusieurs éléments emboîtables en aluminium ; un minuscule réchaud fonctionnant avec des pastilles d'alcool solidifié permet de les réchauffer.



Je m'intéresse très tôt à la musique, qui va par la suite tenir une part importante dans ma vie. Tout petit – à même pas deux ans – alors que j'écoute attentivement une pièce de Chopin à la radio (qui s'appelait alors TSF, pour Transmission Sans Fil), Maman remarque des larmes qui coulent silencieusement sur mes joues. Elle note dans son album « Serge sera malheureux : c'est un artiste. »

Trois ans plus tard je fais mes débuts dans la composition musicale : un petit air tout simple, juste 9 mesures, pour lequel j'invente des paroles naïves.

Le voici, dans son ingénuité :



En ces temps-là, la télévision n'existe pas. Je passe l'après-midi du jeudi devant le poste de TSF (la radio), un appareil impressionnant avec son « œil magique » vert et ses dizaines de noms de villes inconnues gravées sur l'écran derrière lequel un repère vertical manipulé à l'aide d'un bouton rotatif permet de chercher les fréquences des nombreuses stations émettrices.



Parmi les nombreuses émissions destinées à la jeunesse que je suis sur Radio Luxembourg, l'une d'elle m'effraie au point d'en trembler lorsque j'entends sa musique de générique : un épisode décrit l'arrivée d'une soucoupe volante, et l'être qui en descend ressemble à un arbre... J'en frémis encore !

Chez nous, la radio fonctionne souvent ; je me souviens tout particulièrement de soirées où, assis ou allongé par terre pour lire le gros album relié n° 42 de *Spirou* (c'est donc en 1952), j'écoute simultanément des émissions musicales. Deux titres me reviennent en mémoire : la *Rhapsodie suédoise n° 1* de Hugo Alfvén, et *Les petits chaussons de satin blanc*, de Charles Chaplin, qui m'émeut toujours beaucoup.

L'un de mes oncles (adjoint au maire de Besançon et juge au tribunal de commerce) tient un pressing au bord du Doubs, quai Veil-Picard. C'est le père de Pierre et Jean Mercier, ses deux fils assassinés avant leur vingtième année par les nazis pour des faits de résistance.

Regardant à travers la vitrine de sa boutique, j'aperçois sur l'autre rive – le quai Vauban – un convoi de chariots remonter en direction du pont Battant. Sur l'un d'eux, un feu ardent... Je suis terrorisé car je sais que ces gens qui s'agitent autour du bûcher vont traverser le Doubs pour venir me chercher et me faire brûler vif.

Réminiscence d'une vie antérieure ? Maman a beau m'expliquer qu'il s'agit de chars de Carnaval, elle n'arrive pas à me convaincre.



Le quai Vauban

Mon grand-père paternel qui réside à Pont-de-Roide (à environ 70 km de Besançon, non loin de Montbéliard) vient parfois nous voir.

Cela lui est facile car il est depuis peu propriétaire d'une rutilante 203 Peugeot noire (il est chef comptable dans cette entreprise).



Cette fois-ci il nous propose de nous emmener au meeting d'aviation qui doit se dérouler à quelques kilomètres, sur l'aérodrome de Thise. Nous passons l'après-midi à nous ébahir devant les évolutions d'avions Jodel, et surtout les impressionnantes figures de voltige réalisées par des biplans.



Jodel D-9, dit « Bébé Jodel »

À la fin du meeting, je suis tellement emballé que je presse mes parents d'aller voir les avions de près, et c'est sous un vaste hangar taché de rouille que je découvre, fasciné, un formidable engin tigré de bandes orange et noires, énorme pour mon âge : un *Tiger Moth*.



De Havilland DH.82 « Tiger Moth »

Instant décisif pour moi : déjà passionné par les BD de Buck Danny, je sais qu'un jour je piloterai ces mirifiques machines volantes.

★

Papa est un pince-sans-rire. Profitant de l'absence de Maman, il installe un cintre sur un manche à balai, recouvre le tout d'un manteau noir, gonfle un ballon de baudruche orange, le maquille pour en faire un visage très laid, le place au-dessus de son installation qu'il parachève d'un chapeau de femme noir à voilette. L'effet est saisissant : on dirait une vieille sorcière ! Heureusement que Maman n'est pas cardiaque : lorsqu'elle se trouve face à ce personnage maléfique, elle doit s'asseoir, les jambes coupées, tandis que Papa ricane bêtement...



Vu le manque de lumière, l'appartement n'est pas sain ; nous sommes souvent malades, ma sœur et moi. Les affections les plus simples sont traitées avec du sirop (ah, le sirop des Vosges Cazé, quel délice !); quant aux plus sérieuses, aux grands maux les grands remèdes : cataplasmes aux graines de moutarde, à placer presque brûlants à même la peau, voire même ventouses (de petits pots de verre où l'on enflamme un morceau d'ouate imbibé d'alcool à brûler et que l'on retourne vivement sur la peau du dos afin de provoquer une dépression qui fait affluer le sang).

Exceptionnellement, on a recours à une religieuse qui vient pratiquer des injections. C'est tout un cérémonial, dans ces cas-là : la bonne sœur, vêtue de sa grande robe noire qui va jusqu'à ses pieds et coiffée d'une cornette pointue, sort des ustensiles d'une boîte en aluminium et fait stériliser seringue et aiguille dans une casserole d'eau bouillante, puis elle perce de son aiguille l'opercule en caoutchouc d'une petite fiole pour en aspirer le liquide. Et c'est là que les choses se corsent : il faut attraper le (ou la) malade. Ma sœur se réfugiant habituellement dans la penderie, moi, toujours serviable, j'indique sa cachette à la religieuse...

Une fois, Maman se sort d'un mauvais pas. Ma sœur Mireille, deux ans, se plante devant la religieuse, la fixe intensément, et d'une voix teintée d'un fort accent alsacien déclare :

— Pas pelle, la sssœur !

Moment de gêne intense... Bon, c'est vrai qu'elle n'est vraiment pas belle, cette religieuse au visage rougeaud de fille de la campagne, aux traits grossiers, et non maquillée. Maman interroge Mireille :

— Comment ça ? Que dis-tu, ma petite ?

— Pas pelle, la sssœur !

Maman, pleine de diplomatie :

— Mais si, elle est belle la sœur. Qu'est-ce que tu n'aimes pas ? Ses habits ?

Mireille réfléchit un instant, puis :
— Pas paux, les hapits te la sssœur.
Ouf! Nous venons d'éviter le pire...

★

Durant les vacances d'été, je vais souvent passer quelques semaines chez mes grands-parents paternels, à Pont-de-Roide (je n'ai jamais connu mes grands-parents maternels, décédés avant ma naissance ; tout ce que je sais d'eux, c'est qu'ils avaient sept enfants, qu'ils possédaient une fabrique d'horlogerie, et que mon grand-père était franc-maçon et jouait du tuba).



La maison Mercier de mes grands-parents maternels, à Morteau
(construite en 1910)

Autant l'appartement de Besançon est sombre, autant là-bas, à Pont-de-Roide, tout est lumineux. Un immense jardin me permet

de grignoter légumes et fruits à peines cueillis ; il y a même un cerisier que j'escalade pour me régaler de petites cerises pâles et acides.

La maison est remplie de choses intéressantes, comme ces superbes bronzes qui décorent le bureau de mon grand-père, ses tiroirs pleins de crayons, de gommes et de rames de papier, et sa montre gousset suspendue au côté d'un buffet, un magnifique oignon en argent finement travaillé, au cadran richement décoré dont les chiffres romains affichent une lueur vert pâle dans la nuit.

La cave au sol de terre battue est sombre et fraîche à souhait, et le tonneau de vin exhale sa senteur caractéristique... bref, une vraie cave, pas un simulacre comme celles d'aujourd'hui. Et puis il y a ce fabuleux grenier, tout plein de choses mystérieuses et d'odeurs particulières, comme celle des vieux postes de TSF dont le transformateur a chauffé, et que sais-je encore...

Le soir, je dors dans la mansarde, juste à côté du grenier, et mon grand-père me tient compagnie en me racontant ses souvenirs de guerre (la Grande, la Der des Ders : celle de 1914-1918) ; il était dans les tranchées de Verdun, et ses récits me glacent d'horreur. Difficile de s'endormir après ça, même s'il me lit parfois l'histoire d'un petit cochon volant pour calmer mes angoisses...

Il y a aussi le bûcher qui fleure bon le foin sec, où l'on range les outils de jardinage et les vélos. Il y en a trois : deux pour femmes, et un pour hommes. De bons vieux vrais et solides vélos : des Peugeot, avec des poignées en bois et des dynamos qui frottent contre le pneu pour produire l'électricité d'un éclairage faiblard. Bien entendu, même si je n'ai pas encore six ans, j'utilise le vélo destiné aux hommes : je passe ma jambe droite dans l'évidement du cadre, et c'est avec ma monture métallique inclinée sur la droite que je tourne autour de la maison.

Et la cage des lapins... Je passe de longs moments à observer ces gentilles bestioles ; je leur donne de l'herbe que j'arrache par touffes, et parfois je prends deux longues tiges végétales pour simuler un

violon et je leur fredonne le thème du film *Le troisième homme*. Ils semblent très intéressés par mes prestations.

Mon grand-père m'emmène parfois faire un tour à moto, une Peugeot 125 cm³ beige avec le levier de changement de vitesses sur le flanc droit du réservoir ; mais c'est sa 203 que je préfère.



À 4 ans sur la moto de mon grand-père, avec ma sœur Mireille (2 ans).

Remarquez mon pied qui enfonce le kick de démarrage.

Le dimanche, nous rendons visite à des membres de la famille : mon grand-oncle Camille et son épouse Lucette à Ste-Suzanne, et mon arrière-grand-mère Élise et mon grand-oncle Gaston à Arbouans. Peu après Pont-de-Roide, la route est toute droite sur plusieurs kilomètres dans la plaine de Mathay. C'est sur cette portion de bitume que mon grand-père prend plaisir à nous faire rouler à 100 km/h avec sa 203. Ça prend du temps pour élaner

son bolide ; pour lui, c'est un véritable exploit ! Installé à côté de lui, je surveille l'aiguille du compteur de vitesse, et dès qu'elle frôle le nombre fatidique, je m'exclame : « Cent, Pépère, cent ! »

Mon arrière-grand-mère est une toute petite femme grise et ratatinée ; elle me fait penser à une momie... Je me demande comment elle a pu enfanter un fils comme mon grand-oncle. Une force de la Nature, ce Gaston. Un ogre. Encore célibataire à 60 ans. Et encore plus communiste que Staline. Dans la maison, on lit *l'Humanité*, et il m'offre parfois des BD de *Pif le chien*.

Mais ce qui m'impressionne le plus, c'est sa moto. Une énorme moto, toute noire, et tellement imposante qu'il lui faut deux béquilles pour la soutenir : une à la roue avant, l'autre à la roue arrière. Je ne l'ai jamais entendue tourner, mais elle doit faire un boucan énorme, avec son cylindre de 500 cm³ !

Sur le chemin du retour, nous nous arrêtons chez mon autre grand-oncle, Camille. Un original, celui-là ! Il a un nom à rallonge et un titre de comte. Je ne sais pas trop de quoi il tire les ressources nécessaires à son ménage, mais il aime bricoler ; il s'est installé un atelier sur le flanc gauche de sa maison, qui renferme plein de machines.



La maison de mon grand-oncle Camille à Ste-Suzanne

Il construit une automobile qu'il me dévoile parfois en soulevant une bâche qui la protège de la poussière et des regards trop curieux. Parmi ses machines, il en est une – certainement une presse – qui me terrorise : très haute, elle est surmontée d'une barre à l'extrémité de laquelle se trouve une imposante sphère métallique noire que j'appelle « le gros rond » et qui m'effraie autant que les extraterrestres qui ressemblent à des arbres.

Mon grand-oncle Camille me donne des jouets qu'il fabrique : des toupies dont l'élan est fourni par une tige torsadée sur laquelle elle tourne, poussée par un petit cylindre métallique qui coulisse, avant de sauter par terre. Cette même tige torsadée sert aussi à propulser des hélices qui montent haut dans le ciel, certaines entièrement métalliques, d'autres avec des pales en matière plastique rouge ou bleue (matière encore très rare en ce tout début des années 1950).

17, allée des Campenottes

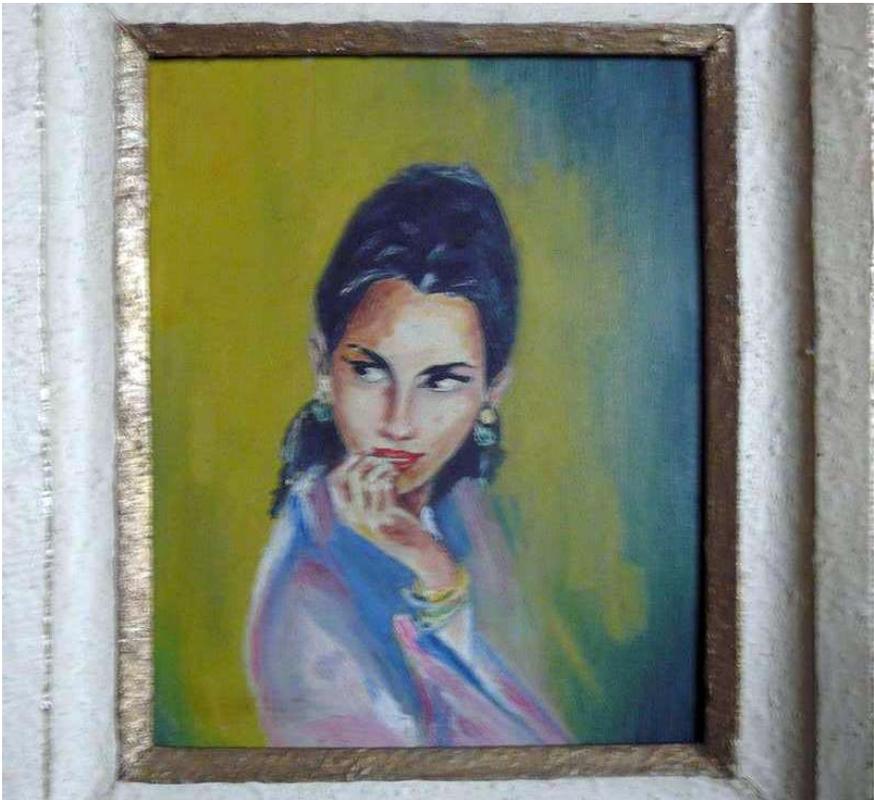
Depuis quelque temps mes parents sont affairés ; un jour, ils m'informent que nous allons bientôt changer d'appartement et que nous devons visiter notre future habitation. C'est ainsi qu'au printemps de l'année 1954 (j'ai alors 7 ans) l'autobus nous amène dans une cité nouvelle, Palente, située à 3 kilomètres de l'avenue Carnot. De longs immeubles de cinq étages s'alignent au milieu de prés verdoyants ; les façades de celui où nous allons résider sont orientées vers l'Est et l'Ouest, ce qui lui permet de bénéficier de l'ensoleillement toute la journée.



17, allée des Campenottes

Lorsque la porte s'ouvre, je découvre ce qui me semble être un immense appartement, d'autant plus que les pièces ne sont pas meublées : un living, deux chambres, cuisine, corridor, salle d'eau et WC. Quel changement par rapport à celui que nous allons quitter dans quelques jours !

Cet appartement ensoleillé provoque un changement notable dans le comportement de Maman : elle chante durant presque toute la journée. Attention : pas ces rengaines qui saturent les ondes radiophoniques, mais des extraits d'opéras ainsi que des chansons qu'elle compose. J'ai oublié de préciser que, comme beaucoup de filles de bonne famille, Maman a reçu une éducation artistique complète : chant, piano, violon, dessin, peinture ; par ailleurs elle écrit des dizaines de poèmes et compose de la musique. Papa, quant à lui, se cantonne à la peinture.



Un tableau réalisé par Papa



Un exemple des talents de Maman

Le manque de salubrité de notre précédent appartement a laissé de graves séquelles : Papa, atteint de tuberculose, va passer une année dans un sanatorium loin de chez nous ; quant à moi, souffrant d'une primo-infection dont ce même bacille est responsable, je vais devoir passer plusieurs mois à la maison, souvent alité, ce qui me permet de me consacrer à ma passion – la lecture – ainsi qu'à la construction de maints objets avec mes nombreuses pièces de Meccano.



Une année perdue sur le plan scolaire ; heureusement que j'avais un an d'avance, ayant « sauté » le cours préparatoire !

Une fois guéri, Maman m'inscrit en CE2 en cours d'année. L'école n'est pas encore construite ; des classes ont été sommairement aménagées dans un bâtiment encore inoccupé, et c'est là que je rencontre le directeur qui va me faire la classe, monsieur Lamarche, un être lumineux, doux, sensible, d'une grande intelligence. Selon moi, il est le parangon des maîtres, dans tous les sens du terme. Bien qu'ayant rejoint le CE2 en cours d'année, j'y obtiens d'excellents résultats.

La rentrée d'octobre 1955 se fait dans une « vraie » école toute neuve.



Palente : l'école Jean Zay

C'est là que je vais passer les deux années suivantes, CM1 et CM2, avec des instituteurs remarquables, messieurs Gonin et Sollin, dont je conserve des souvenirs émus. Chaque fin de semaine ils nous lisent quelques pages de livres (que j'achèterai par la suite après les avoir trouvés sur Internet) : *Le tour de France par deux enfants* et *L'anneau d'Alma* (dans cet ouvrage, il est question de la Dordogne, ce qui m'a peut-être incité à m'y fixer).

Le jeudi se partage entre deux activités : le cours de catéchisme le matin, donné par le curé Manche, un ecclésiastique au grand cœur (j'apprendrai 60 ans plus tard qu'il faisait partie de la Résistance durant l'occupation nazie), et la garderie l'après-midi, avec des promenades dans la campagne environnante ou bien des projections de films de Charlot ou de Laurel et Hardy lorsque la météo ne permet pas les activités de plein air.

Je suis très assidu aux cours de catéchisme, toujours classé premier. C'est incroyable, le bourrage de crâne que l'on peut imposer aux gamins qui ne sont pas encore capables de juger du bien-fondé de ce qu'on leur inculque ! En bon petit paroissien je vais à la messe

chaque dimanche matin dans la chapelle d'un manoir qui sera par la suite détruit afin de construire la nouvelle usine Lip (qui vous donnait « au troisième top » l'heure exacte sur la TSF). Peu après, une véritable église est érigée juste en face de l'endroit où j'habite ; décidément, elles me poursuivent partout !



α et ω

Un souvenir : pour la traditionnelle photo (en juin 1955), alors que j'étais (comme d'habitude) premier de la classe, l'instituteur m'avait placé juste à côté du dernier (une facétie de sa part ?), et nous tenions tous deux la petite pancarte précisant le nom de la classe et la date.

Pour en revenir à ces instituteurs – parfaits exemples des « husards noirs de la République » – il me revient certains détails : le premier possédait une 203 Peugeot immatriculée 707 N 25. Pour

les cours de musique, il utilisait un guide-chant (petit harmonium portatif dont le soufflet est actionné par un levier tenu en main gauche) ; quant au second, il utilisait un violon. Pendant quelques semaines j'ai eu affaire à un remplaçant, une brute épaisse du nom de Daviault. Ce type était d'une violence inouïe avec les gamins de 9 ou 10 ans que nous étions, prenant plaisir à tirer les oreilles tout en leur imprimant un mouvement rotatif en les écrasant entre le pouce et l'index. Un jour, sans prévenir, il m'a balancé une claque énorme. Sa grosse main – un véritable battoir – s'écrasa sur ma joue et mon oreille, qui m'en siffle encore lorsque j'y repense. Pourtant je n'avais rien fait de mal, étant discipliné et le meilleur élève de la classe.

★

D'autres souvenirs : les très longs congés d'été (trois mois) avec les cahiers de devoirs de vacances (que j'adorais), le lait que l'on nous distribuait dans nos quarts en métal, les tables où nous étions assis deux par deux, les encriers remplis d'encre violette, les plumes et les porte-plumes, les ardoises avec leurs petites éponges, les plumiers en bois, les bons points, les cartes accrochées aux murs...





Et puis les énormes règle, rapporteur, compas et équerre qu'utilisaient les instituteurs.

Tiens, en évoquant ces deux outils (l'équerre et le compas), je réalise à présent que nous baignions sans nous en rendre compte dans une ambiance franc-maçonnique, accentuée par le nom de l'école (Jean Zay) et l'association des Francas (Francs-Camarades) pour qui nous vendions des timbres au bénéfice de *La jeunesse au plein air*.

★

Chaque année je passe quelques semaines de vacances chez mes grands-parents à Pont-de-Roide. Mon grand-père a changé de voiture ; c'est toujours une Peugeot, mais il est passé d'une 203 noire à une 403 gris clair immatriculée 769 DM 25.



Avec son moteur plus puissant, elle atteint rapidement les 100 km/h dans la plaine de Mathay. Parfois il me prend sur ses genoux pour que je tienne le volant. Impressionnant pour le gamin que je suis !

Au cours d'un week-end, alors que nous sommes en visite chez mon arrière-grand-mère à Arbouans, mon grand-père m'emmène à l'aérodrome tout proche de Courcelles-lès-Montbéliard et me propose d'aller faire un tour en avion avec un de ses amis pilote privé. L'appareil en question est un vieux Potez-36.



Potez-36

Comme il n'a que deux places, mon grand-père me fait asseoir entre ses jambes ; du coup, comme je ne suis pas bien grand, je ne vois quasiment pas ce qu'il se passe à l'extérieur. Je ne peux que suivre la procédure de démarrage du moteur. L'hélice est brassée par un assistant, puis j'entends « Contact ! » ; et lorsque l'aide lance à nouveau l'hélice à la force de ses bras, elle se met à tourner rapidement et le moteur fait vibrer l'avion qui se met à avancer doucement. Un moment plus tard (lorsque l'appareil est aligné sur la piste, je suppose), le pilote met les gaz à fond. L'avion est secoué par les inégalités du sol, puis il prend son envol. Comme il est cabré pour prendre de l'altitude, je ne vois que le ciel. Mis à part le vrombissement du moteur, on dirait qu'il est immobile dans le ciel. Ne pouvant voir à l'extérieur, c'est tout ce que je retiens de ce vol, mais je suis quand même enchanté par ce baptême de l'air, et très fier de ma carte de membre honoraire de l'aéro-club.

★

Notre quartier s'agrandit peu à peu ; des pavillons se construisent à proximité des grands bâtiments, et les gamins curieux s'approchent des ouvriers pour les regarder travailler, surtout lorsqu'il faut creuser les fondations en faisant exploser des bâtons de dynamite : c'est la grande attraction ! Le trou creusé auparavant dans la roche est recouvert d'une lourde plaque de tôle ; le chef de chantier souffle dans un instrument à vent (une sorte de petit cor) pour prévenir de l'explosion imminente, allume la mèche et se retire précipitamment. S'ensuit un gros « boum » qui projette la tôle en l'air.

★

Toujours attiré par les avions, je lève le nez chaque fois que j'entends un bruit de moteur, ce qui est fréquent le week-end. L'immeuble dans lequel je réside est dans l'axe de la piste de l'aérodrome de Thise (situé à deux kilomètres environ), mais du fait qu'il se trouve sur une hauteur par rapport à la piste d'envol et à cause du manque de puissance des moteurs d'alors, les avions le survolent à faible altitude – une centaine de mètres, selon moi.



La plupart du temps c'est un Stampe SV-4, dont la livrée argentée scintille sous les rayons du soleil. Quel magnifique spectacle, et quel régal pour les oreilles, le son de son hélice qui se vrille dans l'air !

Non loin de là, au-dessus des flancs de la colline du Fort-Benoît, c'est une multitude de planeurs qui spiralent dans le ciel, dont deux ailes volantes.



Les planeurs de cette époque

Ma sœur Mireille et moi sommes des enfants sages, mais il nous arrive parfois de commettre – de toute bonne foi – des bêtises. Comme celle-ci.

Mme Schevènement, une amie de la famille qui habite non loin de chez nous dans une maison individuelle, a une petite chienne bâtarde rousse, pleine de puces : Diane. Nous allons souvent la promener en laisse, Mireille et moi. Un jour, peu avant Noël, nous trouvons une boîte cachée au-dessus de l'armoire de la chambre de nos parents. Nous nous en emparons et, curieux, nous l'ouvrons. À l'intérieur, sous nos yeux émerveillés, des dizaines et des dizaines de minuscules tablettes de chocolat enveloppées, aux saveurs différentes ; un véritable trésor !

Sous prétexte de promener la chienne, nous nous esquivons dehors. Là, nous commençons à déballer les petites tablettes pour en tester tous les arômes. Et comme nous ne sommes pas égoïstes, nous les partageons avec Diane ; pour la chienne, c'est vraiment la fête !

Quand nous rentrons à l'appartement, nous sommes chaudement « félicités » car cette boîte de chocolats extra-fins était destinée à des amis...

★

Une rumeur dans le quartier : la leucémie a emporté une petite voisine. Des gens, le visage grave, défilent dans la chambre sombre où repose sur un lit une petite fille de 8 ans. Elle est toute pâle, presque translucide. C'est mon premier contact réel avec la mort.

★

L'été, nous allons nous baigner à « la plage » de Chalezeule. Un complexe de deux piscines (un petit bain et un grand) installé en bordure du Doubs, la rivière où l'on peut aussi nager dans un espace délimité par des flotteurs.



La « plage » de Chalezeule

Comme je ne sais pas encore nager, Maman a imaginé un dispositif : une ceinture passée autour de ma taille, et un morceau de corde attaché à la ceinture, que ma mère tient en main en marchant le long de la rive du Doubs tandis que j'effectue laborieusement des mouvements censés me maintenir à la surface de l'eau.

Soudain, je me retrouve plongé dans l'élément liquide, m'extasiant sur les reflets multicolores qui fluctuent à la surface de l'eau, mais que je vois *par-dessous*... La corde s'est détachée ou s'est rompue, et je dérive entre deux eaux, entraîné par le courant. Deux bras m'attrapent : un homme a plongé pour me sauver.

Je me souviens de ne pas m'être inquiété ; la noyade m'a parue être plutôt agréable...

★

Une autre anecdote concernant les baignades estivales. Avec ma sœur, nous parcourons souvent les deux kilomètres qui nous séparent de « la plage ». Un jour, alors que nous y sommes, Mireille

et moi, Maman qui est restée dans notre appartement entend les « pin-pon » d'une voiture de pompiers qui fonce en direction de la piscine. Saisie d'un pressentiment, elle part en courant vers le complexe balnéaire.

La foule des baigneurs est rassemblée autour des pompiers qui s'agitent autour du cadavre d'un noyé. Soudain, j'entends un cri : « Mon petit... mon petit ! » et je vois Maman fendre la foule pour vérifier s'il s'agit de moi. Je me dirige vers elle, et quand elle m'aperçoit elle me serre dans ses bras en sanglotant.

Ce n'est que de retour à l'appartement qu'elle s'aperçoit qu'elle s'est à moitié arraché l'ongle d'un gros orteil dans sa précipitation.



La maison Vaufrey

Je vais (rarement) passer quelques jours de vacances chez ma tante Marcelle – commerçante aisée – à Morteau, où elle possède une vaste et belle maison bourgeoise.

Dans une pièce située au rez-de-chaussée trône un piano qui, vu ma stature, me semble énorme. Un peu intimidé, je m'installe de temps à autre devant son clavier pour découvrir les sons produits par les différentes touches. En tâtonnant, je découvre par moi-même les intervalles, les notes consonantes, les accords ; je reproduis à l'oreille des airs simples que je connais. C'est de l'apprentissage sur le tas...

Je suis impressionné par des employés de ma tante qui portent des noms étonnants, comme madame Cheval ou bien monsieur Ulysse.

★

Je suis encore bien jeune lorsque je demande à mes parents l'autorisation de rejoindre une fanfare qui défile pour certaines occasions en uniforme bleu et blanc en jouant des airs militaires entraînants.

Je me retrouve bien vite avec un clairon entre les mains dans lequel j'apprends à souffler pour en tirer des sons cuivrés.



Clairon

C'est assez facile puisque ces sons sont peu nombreux (en tonalité de Si bémol) : Do grave - Sol - Do médium - Mi - Sol aigu (en forçant) - et Do aigu (en forçant vraiment fort). La veille des défilés j'astique mon clairon avec du *Mirror* pour le faire briller, et le lendemain, vaillant petit (presque) militaire, je parade dans les rues de la cité.



Je suis bien vite insatisfait des limitations de ces six notes alors que le piano en offre tellement plus... Dans la fanfare, d'autres cuivres – qui possèdent des pistons, eux – permettent de jouer beaucoup plus de notes ; je demande alors à changer d'instrument.

Je ne suis que partiellement satisfait quand on me confie une sorte de clairon équipé de deux pistons : un bugle.



Bugle (ce modèle-ci possède trois pistons)

Quelques mois plus tard, j'ai l'occasion de me voir attribuer un cornet à pistons ; ça se rapproche de la trompette, mais ce n'en est pas vraiment une.



Cornet à pistons

Bien entendu, ma « promotion » s'accompagne de cours de solfège. J'en connais les rudiments, mais je bute sur les contretemps. Combien de fois ce pauvre M. Gimenez (qui me donne des cours dans son appartement) s'énerve criant « Un - Fa / Deux - Sol ! » tout en cognant durement sur la table ma main qui bat une mesure à quatre temps...



La Clique de Palente

Enfin, cette trompette tant espérée, c'est mon grand-père qui me l'offre, une Courtois qui peut être accordée en Si bémol et en Ut (ce qui me permet de suivre de vrais cours au conservatoire de musique de Besançon avec monsieur Vasseur comme professeur).



Trompette

C'est dans cette structure que le solfège m'est enseigné avec rigueur, dans la salle César Franck. Comme j'ai une excellente oreille, je me joue des pièges des dictées musicales, mais j'ai encore des difficultés avec les figures rythmiques complexes.

Mon père, par le biais du comité d'entreprise de son employeur, emprunte souvent un électrophone et des disques ; parmi ceux-ci, pour me faire plaisir – car je joue de la trompette (désolé pour les oreilles de monsieur Paignay, un voisin qui travaille en 3×8 à l'usine Rodhiacéta) – ceux de deux trompettistes célèbres : Georges Jouvin et Trumpet Boy. Papa préfère Sydney Bechet, un saxophoniste de jazz New Orleans. Il emprunte aussi beaucoup de livres de science-fiction, principalement de la série *Anticipation* des éditions *Fleuve Noir*, ce qui me donne le goût de ce genre littéraire.

Féru de nouvelles technologies, il acquiert un téléviseur ; comme c'est le premier de tout le quartier, les enfants des alentours se pressent dans notre salon pour les émissions du jeudi. À cette époque, il n'y a qu'une seule chaîne, en noir et blanc.

★

Les années passent ; me voici en CM2, dernière année avant la classe de 6^e. Nous sommes en juin 1957, et je n'ai pas encore 11 ans. Pour fêter la fin du cycle primaire, les écoles de la commune organisent un spectacle au Grand Théâtre de Besançon. Notre classe a choisi le thème de la Rome antique, et c'est dans cette optique que Maman, très habile de ses mains, me confectionne une tenue complète de centurion plus vraie que nature.

Après avoir défilé aux accents guerriers des trompettes à la tête de mes troupes sur la scène du théâtre, j'assiste dans une loge au reste du spectacle. Et c'est là que je suis subjugué par la beauté et la grâce d'une jeune danseuse classique de mon âge, vêtue d'un justaucorps immaculé et portant un masque de licorne. Deux légères protubérances ornent sa poitrine ; ses longues jambes fuselées sont musclées par la pratique de la danse, et son petit derrière rebondi et cambré me provoque une émotion jusque là inconnue.





J'attends de pied ferme les barbares !

C'est la première fois de ma vie que je tombe sous le charme d'une fille. Par la suite, il y en aura bien d'autres...

★

Octobre 1957, changement important dans ma vie : désormais je vais au lycée⁷ ; le lycée Victor Hugo (LVH pour ceux qui l'ont connu), situé au centre-ville de Besançon. J'y suis demi-pensionnaire (je déjeune au réfectoire – on ne disait pas encore « la cantine », « la cafeteria » ou « le self »), et matin et soir c'est en autobus que je parcours les quatre kilomètres entre mon domicile et le lycée. Ah, ces autobus des lignes 2 et 6... Un vieux Berliet, et parfois même un Renault qui date de Matusalem et qui pue le gas-oil !



Un vieux Berliet

7. Jusqu'en 1959, le terme « lycée » désignait des établissements financés par l'État couvrant l'ensemble de l'enseignement secondaire de la sixième à la terminale. Aujourd'hui, il correspond aux trois dernières années de l'enseignement secondaire (seconde, première et terminale).



Le Renault antédiluvien

Par la suite ils seront remplacés par des véhicules plus récents, mais toujours de ces deux mêmes marques.



Renault



Berliet

Je viens d'avoir 11 ans et je suis maintenant en sixième A (section classique). Tout comme à l'école primaire, les classes ne sont pas mixtes : le lycée Pasteur, situé de l'autre côté de la rue, accueille les filles. La partie réservée aux classes de sixième est mitoyenne du reste du lycée (qui, lui, va de la cinquième jusqu'aux classes préparatoires aux grandes écoles).

Un ordre très strict y règne sous la houlette du surveillant général, un homme de haute stature aux courts cheveux frisés blancs comme neige, au regard d'un bleu froid et perçant, et qui se tient droit comme un I. Tous les élèves frémissent rien qu'en entendant son nom, qui est tout sauf engageant : monsieur Ledeuil. Il en impose tellement qu'il est le seul surveillant général à ne pas s'être vu attribuer un surnom (au « grand » lycée, deux surveillants généraux font régner l'ordre : monsieur Bruchon – un grand maigre brun surnommé « Coppi » – et monsieur Viriot, un petit homme gras et chauve d'aspect porcin surnommé « Le Big »).

Les salles sont sombres et vieillottes, en harmonie avec la langue morte dont je découvre les rudiments : le latin. Un peu de lumière dans cette grisaille : les cours d'enseignement artistique. Le prof d'arts graphiques, monsieur Hafner, me fait rire intérieurement lorsqu'il traite – avec un accent alsacien très prononcé – de « petits parpouilloux » mes condisciples qui ne savent pas manier le pinceau et étalent la peinture comme si c'était du mortier. Et puis il y a les cours de musique où monsieur Pernette, le professeur, après nous avoir fait faire des exercices d'intonation nous fait écouter des disques sur un électrophone monophonique (la stéréophonie n'existait pas encore). Parmi ceux-ci, *Dans les steppes de l'Asie centrale* d'Alexandre Borodine, *Pacific 231* d'Arthur Honegger, et surtout la *Toccatà et fugue en Ré mineur* de Jean-Sébastien Bach, une révélation pour moi, car curieusement la radio ne diffuse pas les œuvres de ce compositeur (ou alors à une heure trop tardive pour moi).

L'année suivante, c'est au « grand » lycée que j'accède. Derrière sa façade austère se cache une cour d'honneur puis, sur un des côtés de celle-ci, un long cloître débouche sur une cour qui me semble immense, bordée de bâtiments plus récents.



La façade du lycée Victor Hugo

C'est dans cette cour que chaque midi, après le repas, se retrouve l'ensemble des demi-pensionnaires et des internes pour assister à une attraction particulièrement prisée : les « taupins » (des élèves plus âgés que nous qui préparent l'entrée dans de grandes écoles telles que Polytechnique ou l'École Normale Supérieure). Vêtus de blouses grises, ils défilent en chantant *De profundis morpionibus*, *Les moines de St-Bernardin* ou *La pompe à merde*. À l'arrêt, ils imitent des battements d'ailes tout en s'accroupissant et en chantant *Petits oiseaux* :

Petits oiseaux (zos, zos)
Qui mangez du crottin (tin, tin)
Petits oiseaux (zos, zos)
Ne vous envolez pas (pas, pas)
Petits oiseaux (zos, zos)
Si vous vous envolez (lez, lez)
Petits oiseaux (zos, zos)
Le crottin restera (ra, ra)

C'est à la fin de ce chant que retentit l'ordre redouté de tous : « Culez l'infra ! » Malheur à ceux qui sont attrapés par les taupins lancés à leurs trousses ; il éprouvent la honte de leur vie devant leurs condisciples : basculés sur le dos, ils sont tenus solidement aux quatre membres par des taupins qui les font aller de haut en bas et de bas en haut à maintes reprises, les faisant heurter des fesses leurs pieds pointés en l'air.

Même si je suis loin d'être sportif, je cours assez vite pour échapper à un tel déshonneur.

★

Mon père m'a offert une belle montre : un chronographe *Lip*, très précis, qui ne varie que d'une seconde par mois. Dans la cour du lycée, regardant la trotteuse, je me promets de penser pour toujours à la seconde qui va s'écouler entre 12:59:59 et 13:00:00 (je simplifie l'écriture car l'affichage digital n'existe pas encore). Cette seconde, je me l'approprie ; elle sera mienne. Et soixante ans plus tard, je revois encore la fine trotteuse dorée parcourir ce minuscule espace.

★

Chaque matin, dans l'autobus bondé de lycéens serrés comme des sardines, je suis aux côtés de deux filles de mon âge : une

brune, Christine, et une blonde, Edwige (surnommée « Minou »). Debout, nous devons nous agripper à des barres métalliques pour ne pas être déséquilibrés. La main de Minou est souvent à côté de la mienne. J'aimerais la lui prendre pour qu'elle comprenne mes sentiments, mais je n'ose pas. Je n'ai jamais osé.

★

Au cours d'un repas, le surveillant général du « petit » lycée, monsieur Ledeuil, fait son entrée dans le réfectoire. Aussitôt le silence se fait ; nous craignons le pire... Chacun de nous fait son introspection pour savoir s'il a provoqué une colère quasi divine. Mais cette statue du Commandeur n'est pas là pour nous reprocher quoi que ce soit. Bien au contraire, il nous annonce qu'après avoir passé beaucoup d'années au service du lycée, il va prendre sa retraite et qu'il vient nous dire au revoir. Et c'est d'une voix cassée par l'émotion qu'il termine son discours en nous faisant cette déclaration hallucinante pour un homme qui passait pour une peau de vache : « Je ne vous le montrais pas, mais je vous aimais, mes petits, et je vous aimerai toujours. » Il me semble apercevoir une larme glisser sur sa joue.

Nous sommes tellement sidérés que nous restons figés sur place, incapables de réagir soit par des mots, soit par des applaudissements. Et aujourd'hui encore je regrette de ne pas avoir su lui apporter un témoignage d'affection en retour. Ce n'est que bien plus tard, après son décès, que j'ai appris qu'il était l'un des responsables de la Résistance de la région. À ce titre, il avait dû connaître mes deux cousins morts pour la France avant leur vingtième année.

★

Lorsque les cours se terminent, je rejoins souvent une librairie spécialisée dans la science-fiction et le fantastique ; petite et sombre, elle est tenue par Lucien Lepiez, un homme discret qui passe son

temps dans l'arrière-boutique à dessiner des couvertures (il en a réalisé 27) pour une revue aussi prestigieuse que *Fiction*, dont d'anciens numéros d'occasion remplissent un rayonnage entier en compagnie de vieux exemplaires de *Galaxie*. Il me laisse fouiller à loisir dans ces trésors que je paye un prix dérisoire ; peut-être me fait-il bénéficier d'un régime de faveur ? Je ne le saurai jamais.

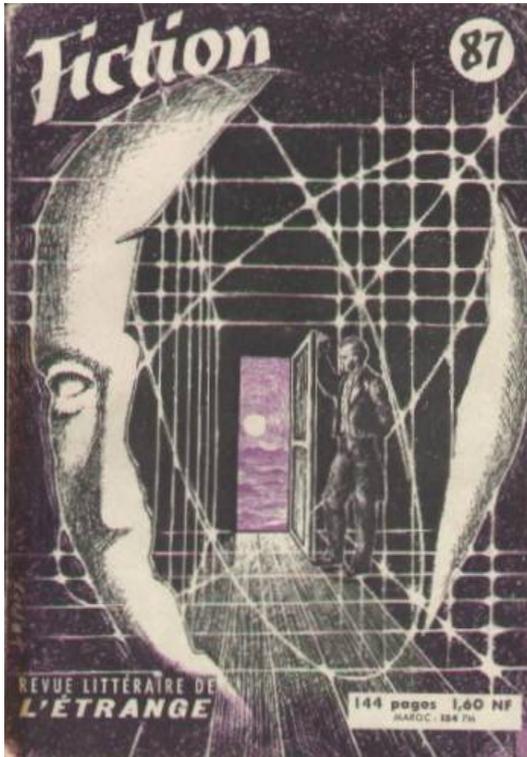


Illustration de Lucien Lepiez

★

Printemps 1959. En sortant du lycée, je vais voir Maman qui a été hospitalisée pour se faire retirer une tumeur à un sein. L'intervention est plus importante que ce qui avait été annoncé ; je le

comprends lorsqu'elle me montre la longue cicatrice violette qui traverse sa poitrine en diagonale. Je suis horrifié en constatant que ce sein qui m'avait nourri a complètement disparu.

★

Le samedi après-midi, il m'arrive d'accompagner mon père dans une activité de la plus haute importance : l'achat de fromages aux halles, qui sont situées en face du conservatoire de musique. Des fromages, certes, mais pas n'importe lesquels : d'énormes boîtes de vacherin Mont d'Or – de la marque Badoz, bien sûr (publicité gratuite) – et du comté dont nous goûtons plusieurs variétés avant de nous décider : c'est que dans l'Est, on est connaisseurs ; on ne nous fait pas avaler n'importe quoi ! Nous rapportons souvent du metton pour cuisiner de la cancoillotte, que nous dégustons debout, rassemblés autour du réchaud à gaz.

★

1960, l'année de mes 14 ans. Pour cette occasion, mon grand-père m'offre un cyclomoteur haut de gamme – un Peugeot, bien entendu – qui ressemble à une petite moto (il a toutes les fonctions d'une vraie : suspension AV et AR, embrayage, trois vitesses, deux places) et atteint les 80 km/h.



Peugeot BB 103-SP

Avec cet engin rutilant je deviens vraiment indépendant pour me déplacer. C'est ainsi que je vais souvent me poster sur le pont qui surplombe la voie ferrée afin de vibrer au passage d'énormes locomotives semblables à de sombres monstres d'acier qui, lorsqu'elles passent en rugissant juste en dessous de moi, m'enveloppent de nuées de vapeur et de fumée, ainsi que de cette indescriptible odeur de charbon brûlé et de suie chaude dont je m'enivre.



Le soir je vais souvent au *Bar de l'Étoile* (dans le centre-ville de Besançon) qui a la particularité d'avoir une arrière-salle équipée de sept ou huit flippers ainsi que d'un *Scopitone* sur lequel défilent des vidéos de Ray Charles et de Vince Taylor.



Scopitone

En France, c'est la déferlante du rock'n'roll. Comprenant que la trompette n'aura jamais rien à voir avec ce style qui remporte un immense succès auprès des jeunes de ma génération, je décide de changer d'instrument : ce sera le saxophone. Ténor, car chaque groupe de rock qui se respecte se doit de comporter un saxophoniste. Ténor, bien entendu.

Comme je n'ai pas les moyens de m'en offrir un, je m'inscris auprès d'une association de quartier, l'Harmonie des Chaprais, qui me prête un vieux sax ténor. Je cherche moi-même les doigtés capables de jouer toutes les notes de la gamme chromatique puis, lorsque j'ai à peu près assimilé la technique, je participe une soirée par semaine aux répétitions de cette formation musicale qui va durant plusieurs mois massacrer l'ouverture de *Carmen* (Bizet) sans jamais réussir à l'interpréter correctement : ça joue faux (les instruments ne sont pas accordés), et les couacs fusent de toute part. Quelle torture pour les oreilles !



Cette expérience me confirme que le saxophone est un instrument qui me convient ; en conséquence mon père m'avance l'argent pour m'acheter un ténor de la marque *Dolnet*, à charge pour moi de le rembourser dès que je le pourrai.

Cet instrument se révèle vite être un sésame pour intégrer des groupes de rock. Le tout premier d'entre eux que je rejoins, *Les Vikings*, obtient des succès d'estime sur la scène locale.

Parallèlement, j'intègre l'orchestre du lycée Victor Hugo.



L'orchestre du lycée Victor Hugo.

Remarquez les guitares Eko et le petit ampli Garen...

Mais tout cela ne rapporte pas beaucoup ; Roland, le guitariste solo, me propose alors de rejoindre un groupe dont il fait partie, *Les Froggies*, basé à Morteau, dont le chanteur Alain Fabian a les moyens de s'offrir une sonorisation convenable, un micro Shure, et même une chambre à échos !

Ce groupe obtient un certain succès dans l'Est ainsi qu'en Suisse (où il va enregistrer un 45 tours EP), mais l'argent n'est pas suffisamment au rendez-vous. Alors, pour rembourser mon père, je cède aux sollicitations de formations qui se produisent dans des bals. L'argent commence à affluer alors que je suis toujours au lycée, où je me fais un devoir d'être toujours vécu élégamment.

Mais c'est l'époque des Beatles et des Stones ; je me laisse pousser les cheveux. Et lorsque chaque matin je passe devant le proviseur et le censeur qui attendent les élèves en haut des marches de l'entrée du lycée, je suis obligé de cacher ma chevelure sous le col de mes vêtements.



the froggies et **alain fabian**

Que des guitares Eko, et une batterie réduite à sa plus simple expression !





Malgré mes excentricités capillaires et vestimentaires, je suis toutefois bon élève, si bien qu'un jour, étant convoqué au bureau du censeur, celui-ci me déclare, avec une certaine réticence « Vu vos résultats, nous sommes obligés de vous inscrire au tableau d'honneur. » Et moi qui m'attendais à une remontrance...

★

Chaque jour, à 17 heures, j'écoute sur le poste de radio à transistors de ma sœur l'émission à succès de Daniel Filipacchi sur Europe1, *Salut les copains*, à l'affût des dernières nouveautés.

J'achète également son magazine éponyme et d'autres publications, dont *Disco Revue* et *Bravo!* (un magazine allemand), ainsi qu'un anglais dont j'ai oublié le titre, dont je découpe les photos pour en tapisser ma chambre, ne laissant libre aucun centimètre carré, pas même au plafond.

Les soirs d'été, je dors avec les fenêtres ouvertes. Dans la nuit, j'entends les trains actionner leur sifflet (il s'agit encore de locomotives à vapeur) avant de s'engouffrer dans le tunnel distant d'un kilomètre qui assourdit le bruit de leurs boggies sur les rails.

★

J'ai le blues. Une de ces fins d'après-midi d'hiver entre chien et loup alors que de gros flocons de neige tombent lentement derrière la baie vitrée. Je suis allongé sur le sol du living à côté de l'électrophone, quelques 45 tours des Rolling Stones à proximité. J'écoute des titres qui me foutent le moral à zéro comme *Good Times*, *Bad Times*, *Heart Of Stone*, *Congratulations*, *Tell Me*, *Little Red Rooster*, *If You Need Me*, ou encore *Time Is On My Side*. J'ai le blues à cause d'un amour contrarié par le père de Maryse. Il surveille sa fille car ce militaire de carrière ne m'apprécie pas : il n'aime pas mes cheveux longs.



Quelques jours plus tard, profitant de la venue de mon grand-père, je lui subtilise les clés de sa voiture et me voilà seul au volant de sa belle 403. Après avoir frimé dans les rues du quartier (et passé un long moment sous la fenêtre de Maryse) je lui restitue ses clés en douce ; il me semble qu'il ne s'est aperçu de rien.

★

C'est le temps des surboums chez les uns ou chez les autres, le temps des flirts de quelques heures ou de quelques jours. Je papillonne d'une fille à l'autre, me désintéressant de mes études pour m'adonner à des fêtes quasi permanentes. Mais l'armée veille : à l'âge de 20 ans je suis incorporé. Le 6 janvier 1967 je pars avec une valise pleine de disques, un superbe costume cintré, et les cheveux jusqu'aux épaules.

Premier arrêt à Belfort où mes cheveux restent alors que je continue vers l'Allemagne où j'intègre le 453^e GAAL (Groupement d'Artillerie Antiaérienne Légère). Peu de temps après, je me fais dérober disques et costume. Ça commence mal, surtout qu'il gèle à pierre fendre et que je n'ai plus mes cheveux pour me tenir chaud au crâne !

Comme j'ai une faculté d'adaptation assez développée, je m'intègre rapidement à ce style de vie. Pour échapper aux corvées, je me porte volontaire pour suivre le P1 (peloton d'élèves gradés). Au bout de quelques mois je me retrouve brigadier, puis brigadier-chef. Volontaire pour le P2 (pelotons de sous-officiers), j'en sors major. Maréchal des Logis, je suis chef de section, instructeur de reconnaissance avions. Au lieu d'un simple fusil MAS 49-56, mon armement consiste en un pistolet-mitrailleur MAT-49 et un pistolet MAC-50.

Page suivante : en tête de ma section, pistolet-mitrailleur MAT-49 à la hanche



Mes efforts ont porté leurs fruits : comme sous-officier je dispose d'une chambre personnelle équipée de beaux meubles, et étant donné que je fais partie de l'orchestre de garnison, je bénéficie de matinées de repos où je peux rester au lit en écoutant le premier LP de Jimi Hendrix ou *Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band* des Beatles lorsque j'ai joué la veille au soir. Appréciable, surtout que je prends mes repas au mess, et non pas à l'ordinaire.

Mes seize mois de service militaire touchent à leur fin ; le capitaine Gardon, qui commande la batterie, m'incite à m'engager pour devenir officier, mais la vie civile possède des avantages qui m'attirent plus que ceux que propose l'armée ; et puis j'aime porter les cheveux longs.

Ah, une anecdote à ce sujet.

J'ai acheté par correspondance en Angleterre une perruque de longs cheveux blonds. Un soir que je suis de service de semaine, je porte cette perruque (étant en uniforme) pour passer l'appel. À mon entrée dans les chambrées, le chef de chambre crie « Garde à vous ! », et tout le monde se fige. Je sens les regards sur moi. Les hommes du rang se retiennent, évitent d'éclater de rire, ne voulant pas risquer des jours d'arrêts pour manque de respect à un sous-officier...

Je suis démobilisé fin avril 1968 – juste pour les événements de mai 68 – et dès le week-end du 4 et 5 mai je joue déjà au sein d'un orchestre où je gagne bien ma vie, cette vie de musicien professionnel qui débute et qui va m'amener en Dordogne où je me fixe définitivement, depuis plus de 50 ans, à 500 km de Besançon où je reviens régulièrement passer quelques jours au sein de ma famille, et où je constate que la santé de Maman décline de plus en plus.

Ma ville natale a changé ; je la reconnais à peine... La maison de mon enfance a été rasée pour faire place à un immeuble neuf et sans âme :



Avant ↑ / ↓ Après



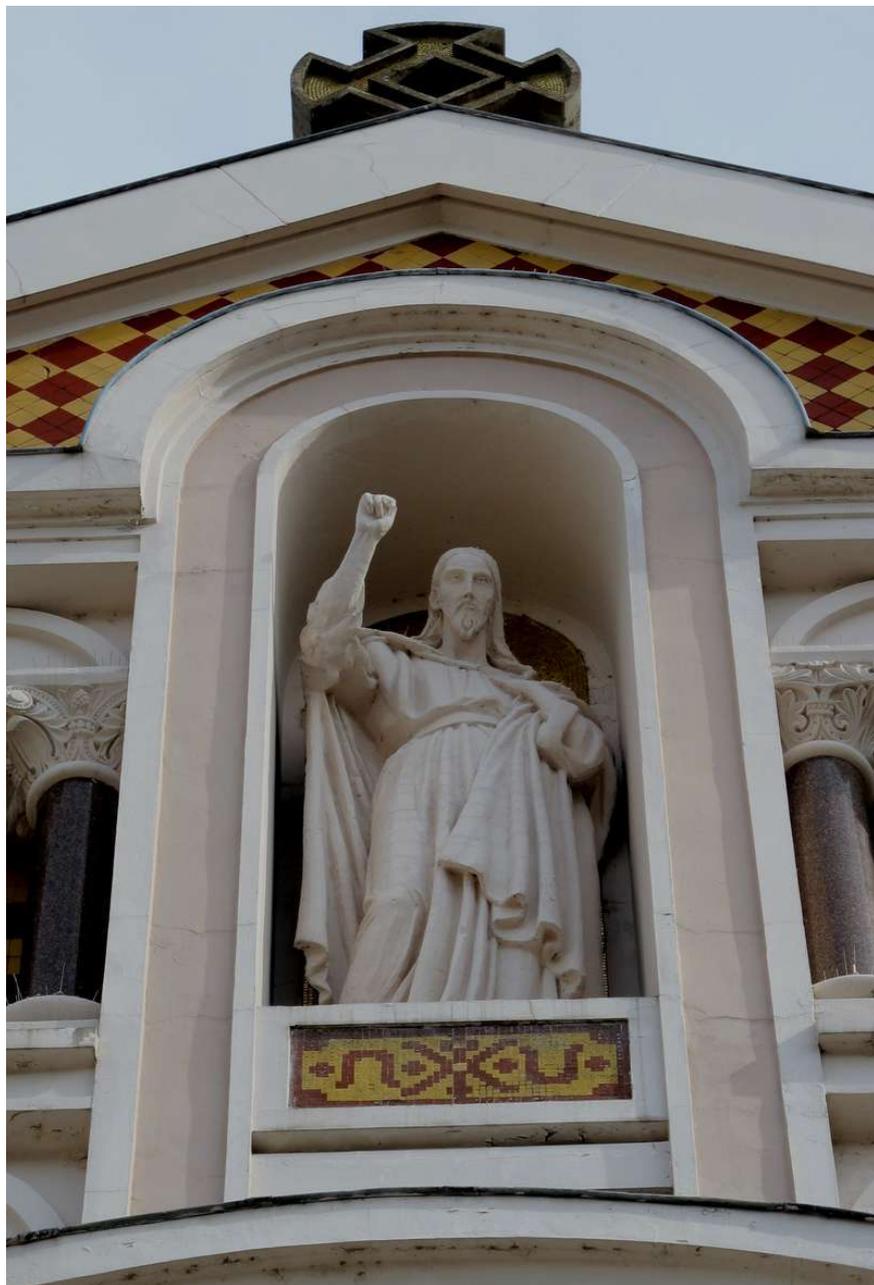


L'avenue Carnot a bien changé, elle aussi - Avant ↑ / ↓ Après



L'église du Sacré-Cœur est toujours là, mais Jésus qui pointait son index vers le ciel est devenu révolutionnaire ; à présent, c'est son poing qu'il brandit :





Le béton et l'asphalte bouffent tout. La ferme où j'allais chaque soir chercher dans l'étable chaude et odorante du lait encore tiède a été remplacée par un immense collège. À l'emplacement de la maison de nos voisins et amis passe une ligne de tramways. Les champs de blé qui s'étendaient à perte de vue et où les gamins du quartier s'ébahissaient devant une batteuse en action entourée d'un nuage de balle sont devenus boulevard extérieur et lotissements.

Tout ceci s'est produit en une cinquantaine d'années ; jamais le pays n'avait connu un tel changement en si peu de temps. Sur cette période, la population mondiale a été multipliée par trois. Quand cette folie destructrice s'arrêtera-t-elle ?

Ah, que je regrette ces années disparues où tout était facile, ou semblait l'être...

Rien ne dure.

L'aube de ce jeudi 2 mai 1974 pointe derrière les volets clos ; il n'a pas beaucoup dormi au cours de cette nuit presque blanche. La journée se passe dans une ambiance lourde. En fin d'après-midi, il laisse son père et sa sœur dans le living et passe la porte de la chambre parentale ; il est venu pour remplir une difficile mission.

Quand il ressort de la chambre, longtemps après, il a laissé son enfance derrière lui.

Sa mère adorée ne souffrira plus. Jamais plus.



La fontaine des souvenirs (Charline88)

La fontaine ne coule plus. Les grands arbres ont envahi les environs et les habitations tombent en ruine. Je reste de longs instants à revivre ces fantômes d'un lointain passé. Mes jeunes années... celles où l'herbe poussait encore ici, où les chevaux des soldats hennissaient, piaffant sous le poids de leurs cavaliers.

Là, grand-père est là ! Le seau pendu au bout de son bras s'alourdit au fur et à mesure que l'eau y pénètre. Derrière moi, mamie Yvonne, par la fenêtre pose sa main sur mon épaule.

— Qu'est-ce qu'il fabrique, ce vieux fou ? Il en met du temps à rapporter de l'eau. Le café ne va pas se faire tout seul !

— Mamie...

— Oui, je sais, je radote... tu sais bien, nous sommes deux vieux fous...

Il remonte le petit chemin de terre de sa démarche claudicante. Eugène, c'est son prénom à mon grand-père. Mais pour d'obscures raisons, mamie s'obstine à l'appeler Léon. Je ne sais pas pourquoi. Le seau en fer-blanc plein de flotte vient d'atterrir sur l'évier de ce logement du gardien. Oui, il est le gardien à vie de ce vieux fort, mon papy. Un fort... je sais seulement que c'est fait pour les soldats.

Lui aussi était soldat, avant : c'est mamie qui me l'a dit. Oui, il a fait la guerre, celle de 14-18, la seule qui soit vraie, si j'ai bien tout compris. C'est pendant celle-là qu'il a perdu sa jambe gauche, Léon.

Il a passé des mois et des mois dans un hôpital, et grand-mère lui en veut de lui être revenu comme ça. Elle dit toujours « comme ça » pour désigner le pilon qui permet à papy de vivre presque comme tout le monde.

Leur maison, celle où je viens passer mes grandes vacances, n'a pas l'eau sur l'évier, pas d'électricité non plus. Quand je suis là, c'est à moi qu'incombe la tâche de remplir la lampe à pétrole, celle qui m'amuse tellement. Normalement, mamie Yvonne ne veut pas que je joue avec la lumière, mais j'ai trouvé un truc formidable : je place mes mains devant, et les ombres sur les murs se mettent en mouvement. Mes premiers papillons, mes chiens qui aboient, toute une ménagerie qui habite dans ma caboche se projettent sur le mur de ma chambre.

J'aime bien la nuit ici. Les bruits ne sont pas les mêmes que chez papa et maman. Là-bas au village, tout au fond de la vallée... c'est moins bien. L'eau coule du robinet, des boutons servent à mettre du jour dans les nuits. Je ne peux pas sortir comme ici. Les soldats viennent souvent voir papy. Lui me dit en rigolant qu'ils viennent pour grand-mère. Je ne sais pas trop pourquoi. Ça le fait rigoler, mais elle le traite de vieux fou... et parfois ils se crient dessus.

Mais je suis montée sur les épaules de papy pour aller voir le fort. Un jour où il n'y avait pas de soldats. C'est juste une grosse butte avec des souterrains, des chambres, une cuisine. Il me raconte des histoires. Celle de maman qui a vécu longtemps ici, avant de trouver papa. Et sa voix chante, à grand-père. Il me dit que je ne dois pas oublier... que c'est ici la vraie vie, pas en bas. Je lui parle des ombres de la lampe, de notre robinet qui donne l'eau. Il rigole tout le temps.

— Tu sais, ma Marie, c'est ici que je l'ai rencontrée, ta grand-mère. Oh, j'avais deux jambes à l'époque, je faisais partie du bataillon de Joinville. Je faisais du sport, et ta mamie aimait mes muscles forts.

— Tu n'en as plus de la force ?

— Si... je sais encore monter deux cordes à la force des bras... tu sais faire ça, toi ?

— Non... c'est quoi « monter deux cordes » ?

— Oh, mais qu'est-ce qu'ils vous apprennent donc dans vos écoles modernes ?

— À lire, à écrire, à compter. Tu sais tout cela déjà, toi !

— Bien sûr, Marie, mais la vie c'est aussi jouer au singe, grimper dans les arbres, goûter une poire bien mûre, regarder les chevreuils qui viennent boire à la fontaine le matin.

— Tu les vois, toi, les chevreuils ?

— Oui. Demain, nous nous lèverons de bonne heure ; et si tu ne fais pas trop de boucan, nous les verrons, juste là... tu sais, où je tire de l'eau.

— Oui ? Où ils vont, dans la journée ? Ils n'ont pas une maison, eux ?

— Mais c'est tout cela, leur maison. Toute la forêt... Viens ! Redescendons, sinon grand-mère va encore râler.

— Elle te crie toujours dessus ? Pourquoi elle te fait toujours des remontrances ? Dis, papy, ça fait mal un pilon ?

Il rit de nouveau et sa bouche où il manque un chicot me délivre un sourire. Il s'amuse de mes questions de gamine. Toujours les mêmes sans doute, auxquelles il n'a pas vraiment de réponses. Ses deux bras me chopent au vol et me voici propulsée dans les airs. Mes deux minuscules guibolles entourent son cou, et mon cheval boiteux s'ébranle vers la pente douce qui nous ramène à la maison.

— Tu vois, là, ces boules bleu-noir ?

— C'est des brimbelles ? C'est bon, ça !

— Mais non, malheureuse ! Si tu reviens ici, pas question de toucher à ces billes-là : c'est du poison ! Ça s'appelle de la belladone. Tu manges cette perle noire et tu meurs douloureusement.

— ... pourquoi c'est pas des brimbelles ?

— C'est comme ça, la nature. Elle donne de belles et bonnes choses et des tas d'autres moins bonnes. Les brimbelles ne poussent pas sur des longues tiges comme celle-là ; tu dois apprendre. Je vais te montrer. Il n'y a qu'une seule boule sur ce pied, ici. Les brimbelles ne sont jamais toutes seules sur leurs arbrisseaux ; tu dois faire la différence.

— Les chevreuils savent, eux ?

— Sans doute, puisqu'ils ne meurent pas empoisonnés.

Le jardin, le poirier, il ne reste aucune trace de ces lieux où j'ai joué. Juste des sapins qui repoussent en ordre dispersé. L'herbe verte de la pelouse où nous venions prendre le soleil, elle aussi a cédé la place à un humus pré-forestier. Ici et là, des champignons aux couleurs d'automne font des taches de couleur sur les roux dégradés des feuilles mortes. Les images, remontent, floues d'abord, puis de plus en plus nettes.

Roux eux aussi, les pelages des fantômes de la forêt formant des lignes claires qui sont au bassin d'eau fraîche. Ma main dans celle de grand-père, je suis des yeux ces animaux qui sont tout proches. Il me serre un peu plus fort les doigts, et son index vient barrer verticalement ses deux lèvres. Je sais qu'il veut que je me taise. Pas de bruit, pas de mouvement. Seulement observer ce que personne ne m'a jamais fait voir. Combien sont-ils ainsi à se désaltérer ? Une famille ? Deux grands et un enfant ?

Là-haut, au sommet des grands sapins, sur les contreforts en pente douce qui grimpent vers le promontoire à soldats, un premier rayon de soleil tente une percée lumineuse. La bestiole cornée lève la tête, et deux yeux marron, bien ronds, se tournent dans ma direction. Derrière notre vitre, statues de sel, nous ne faisons rien, de peur de provoquer la fuite immédiate de ces chevreuils si sauvages.

Ils continuent de boire. Un sifflement sec, trois cous qui penchent vers la forêt à quelques mètres, et c'est une joyeuse débandade. Ils ne reviendront pas. Pas avant demain, a dit papy. Le bruit qui les a effrayés provient de drôles d'engins qui arrivent de la vallée. Couinements et crissements de ce que grand-père nomme « des machines infernales ». Des camions de soldats qui déchargent je ne sais quoi aux baraques en briques de la troupe. Ils sont revenus pour un moment, dans leurs camions tout verts.

Le café, subtil mélange de chicorée et de grains moulus jeté dans un vieux faitout sur le coin de la cuisinière à bois, ça sent bon. Ici, le bois, c'est ce qui permet de cuire la soupe, de chauffer la maison, et même l'eau de la fontaine. Le fourneau fait bouillir aussi le linge dans la lessiveuse. Et le chuintement du champignon central où rejailit le flot bouillant, tout est là dans ma mémoire. Mamie qui s'affaire également, trottinant dans cette cuisine où elle vaque à des occupations bien mystérieuses pour moi.

Assise sur un minuscule petit banc, j'écoute tatie Arlette qui est venue avec le « gros René ». Papy l'appelle de cette manière à cause de son gros ventre. On doit être dimanche parce que c'est toujours ce jour-là qu'elle et son mari viennent, après la messe, manger chez nous. Oui, c'est chez nous puisque je dors là depuis le début des vacances. C'est drôle aussi, ils se parlent tout bas lorsque j'entre dans la cuisine. Et puis tatie, elle aussi a un gros ventre, bien plus que d'habitude. Grand-père et René fument devant la porte le tabac à rouler que tonton a apporté.

— Alors ma grande, comment ça va à l'école ? Tu sais lire maintenant ?

— Oui.

— Ben tant mieux ! Puisque tu es là, tu pourrais nous faire un peu de lecture à maman et moi, pendant que nous préparons le repas ? Comme ça, ce sera moins monotone.

— J'ai pas de livres...

— Mais si... Tiens, regarde ce que j'ai pour toi...

De son cabas, elle vient de sortir un de ces grands livres, tout pareil à ceux de l'école. Une couverture rouge, des lettres dorées. *L'invasion de la mer*, de Jules Verne. La merveille des merveilles pour mes petits yeux éblouis ! Et sur mon siège sans dossier j'ânonne les phrases alors que les deux femmes rigolent. Tatie Arlette me reprend lorsque je bute sur un mot trop difficile. J'arrête aussi pour poser des questions quand je ne comprends pas.

— C'est quoi, un « touareg » ?

Mamie m'explique ; Arlette aussi, et les deux fumeurs sont revenus près de nous. Ils se sont assis près de la table où la toile cirée rouge fait comme une tache de sang.

— Tu veux un petit canon, René ?

— Il n'est pas un peu tôt pour boire un verre ?

— Bof, c'est permis, le jour du Seigneur.

Tante Arlette fait les gros yeux. Elle ne dit rien, mais je sais – je sens – qu'elle est un peu fâchée. Mamie ramène le calme.

— T'as raison. Tiens, on peut bien prendre un doigt de guignolet puisque c'est le jour du Seigneur. Sers-nous donc aussi, Léon !

— Ah non, papa ; pas pour moi, dans mon état...

Son état ? Elle n'a pas l'air malade. C'est bizarre... Alors les messes basses, c'est parce que tatie ne va pas bien ? Je continue ma lecture.

— Et toi, Marie, tu veux une limonade ? Arrête de lire ce bouquin... tu as toutes les vacances pour lire.

— Tu ne vas donc pas à la messe ? Ta mère ne veut pas que tu fasses ta communion ?

— ... je sais pas.

— Vous allez la laisser tranquille, cette gamine, oui ? Elle n'allait pas descendre à l'abbatiale toute seule ! Et puis toi, Arlette, si tu voulais que ta nièce aille à la messe, il te fallait venir la chercher. Bon sang, ce que vous êtes compliquées, vous les femmes !

— Papa... je pose juste une question. Tu connais sa mère, toujours contre les choses de la religion... elle va en faire une païenne de sa petiote.

— Pff! Mon Dieu! Pas moyen que vous ne vous chamailliez pas? Même le dimanche... Vous ne respectez donc rien?

— C'est quoi, mamie, une païenne?

— Stop! Bois ta limonade et ne t'occupe pas de ce que raconte ta tante. On verra bien comment elle élèvera le gosse qu'elle va nous pondre!

— ... grand-mère... tatie Arlette n'est pas une poule. C'est les poules qui pondent, non?

Pourquoi tout le monde rigole de moi? Je ne sais pas, mais je referme mon trésor et le serre contre ma poitrine. Lui au moins ne se moque pas de moi. Il est là, me tient chaud, me donne une sorte de courage. Mon premier livre, objet précieux de ma jeunesse, celui qui me donne d'un coup l'impression de posséder quelque chose que personne ne pourra jamais me reprendre. Il est là... lignes noires sur pages blanches, et c'est MON livre. Un jour, j'en écrirai un comme celui-là.

— Marie! Il n'y a rien ici. Pourquoi nous as-tu fait monter jusqu'ici pour ce bout de forêt mal entretenu? Et puis cette ruine... c'est quoi, ces vieilles pierres paumées en pleine nature? Je ne comprends pas ce que tu cherches ici; je croyais que nous allions au fort du Parmont. Ce n'est pas ce chemin qu'il fallait prendre: il est là, quelques deux ou trois cents mètres au-dessus de ces sapins. Viens! Ne restons pas là. C'est lugubre, ce coin.

Du bocal, les poires au sirop sont directement posées sur la pâte à tarte. Mes doigts sont trempés par l'eau sucrée. Je les lèche en imaginant déjà la pâtisserie qui va partir au four pour en ressortir dorée à souhait et douce sous les dents. Papy me fait

un clin d'œil en versant dans un verre le liquide contenu dans le récipient transparent.

— Tiens, mets-toi ça derrière la cravate. Ça fait plus de bien qu'un coup de pied au derrière.

Mamie se retourne au moment où je porte le breuvage à mes lèvres.

— Un jour, c'est toi qui nous feras des tartes aux poires.

— Pourquoi ? Tu ne voudras plus en faire ?

— Nous sommes déjà tellement vieux, ton grand-père et moi... enfin, je suppose que tu auras toi aussi une belle maison, peut-être même une automobile et que tu ne te soucieras plus vraiment de tes grands-parents. Mais c'est la vie, la roue qui tourne. Les parents et grands-parents sont là pour que les enfants grandissent et quittent le nid. Je te souhaite une belle et longue vie... comme celle que nous avons eu, mon Léon et moi...

— Pourquoi tatie Arlette ne vient pas dimanche ?

— Ta maman ne t'a donc rien dit ? Tu as un cousin depuis la semaine dernière. Un beau poupon de presque six livres.

— ... six livres... c'est beaucoup, non ? Moi je n'en ai qu'un... tu sais, « L'invasion de la mer ». J'ai tout fini, et maman va m'en acheter un nouveau, elle l'a promis.

— Mais non, nigaude... Ta grand-mère Yvonne est si âgée qu'elle parle du poids du bébé en livres. Tu sais combien il en faut, des livres, pour faire un kilo ?

— Ben non...

— Deux ! Notre petit Jean-Baptiste, il pèse donc... Six livres sont égales à... ?

— Six divisé par deux... trois kilos. C'est un gros bébé ? Comme tonton René ?

— Eh ben, tu sais compter ; c'est bien. Incroyable les progrès qu'elle a faits en quelques mois, cette petite. Hein, mamie ?

— Les enfants d'aujourd'hui sont plus malins que nous. À la ville, ils ont toutes les facilités...

— Ouais, mais c'est ici que nous avons la beauté du monde. L'eau pure, la forêt... La vraie vie.

— Tais-toi, vieux fou ! La vraie vie, nous l'aurions aussi si tu n'étais pas rentré de votre foutue guerre avec une de tes deux jambes dans un triste état... Dans dix ou quinze ans, plus personne ne voudra s'enterrer comme nous le sommes, au sommet d'une colline. Nous ne verrons plus nos petits-enfants...

— Mais si, mamie, je te promets... je viendrai toujours passer mes vacances chez toi. On mangera la tarte aux poires, et avec papy nous irons au fort pour voir les soldats et les chevreuils.

— Chante toujours, belle merlette ! Dans six ou sept ans, un beau jeune homme te tournera autour et tu n'auras plus une seule pensée pour les deux vieux gardiens du fort.

Papy, qui aiguise les ciseaux sur le coin de l'évier, se retourne et me jette un sourire qui fait remarquer l'absence d'une dent. Il me fait un signe de la tête, me signifiant par-là que je ne dois pas écouter les plaintes de cette grand-mère qui me fait face. En haussant les épaules, il reprend son ouvrage. Mes petites pattes ne tremblent pas alors que coule dans le réservoir de la lampe ce liquide qui nous offrira une heure ou deux de veillée ce soir. Et grand-mère de laisser tomber avec un filet de voix :

— Les hommes seront toujours aussi bêtes. Ils s'écharpent pour des broutilles, et nous, les femmes, nous devons toujours passer notre existence à attendre... Alors ma petite, continue à bien apprendre à l'école. Nous sommes fiers de toi, de ta mère, de ton père, et nous souhaitons que tu ailles le plus loin possible dans tes études. Tu vois, Marie... l'instruction, c'est l'avenir de la femme.

— Pourquoi tu dis ça, mamie ? Tu n'es pas heureuse ici avec papy ?

— Si. Mais c'est une autre vie que je voudrais pour toi et pour le petit Jean-Baptiste... pour qu'une fois pour toutes tout le monde arrête de s'entretuer tous les quarante ou cinquante ans.

— ... ?

— Oui. Un jour, ma chérie, tu comprendras. Ce sont toujours les femmes qui pleurent de chagrin. Le poids des guerres, voir leurs maris, compagnons, frères et enfants aller se battre pour tout et pour rien... et nous n'avons plus de larmes au bout du compte. Alors changez tout ceci !

— *Marie... j'ai dit ou fait quelque chose de mal ?*

— *... ? Non, pourquoi ?*

— *Je ne sais pas ; on dirait que tu pleures. C'est cet endroit ? Il a quelque chose de spécial pour toi ? Tu ne m'en as jamais parlé.*

— *Ici... ici, Michel, j'ai appris tant de choses... Ma première rencontre avec un vrai livre, un rendez-vous avec des animaux sauvages, et puis... tu vois, derrière ce que tu appelles un tas de vieilles pierres, j'ai passé les plus beaux moments de ma jeune vie. Les papillons, les chiens en ombres chinoises... c'est tout cela qui me revient là.*

— *Tu m'expliqueras un jour, que je ne meure pas idiot...*

— *J'aurais tellement aimé donner cela à mes enfants... comme on me l'a offerte à moi, cette existence, mais...*

— *Viens... viens, mon ange. Je suis heureux, moi, d'être près de toi.*

Un mélange de souvenirs, toutes vraies, un peu arrangées sans doute parce que les souvenirs, quarante ans plus tard, sont forcément enjolivés. Mais Papy Eugène dit « Léon », Mamie Yvonne, Arlette, René et le fort du Parmont font vraiment partie de mes gènes... et j'ai ce soir une pensée émue pour ces premiers pas avec leur main qui tenait la mienne.

Les déboires de Jean (Pierheim)

*Quand, au loin, on sent poindre le crépuscule,
On revient sur certaines heures de la pendule.*

Puni

Sanglotant et reniflant, à genoux dans un coin de la pièce, Jean venait de recevoir une sévère correction au martinet après une nouvelle bêtise. Il ne pleurait pas à cause des coups reçus ; d'ailleurs, il n'était pas plus puni que ses amis, les fils du garagiste, qui étaient souvent corrigés à coup de ceinturon. S'il pleurait, c'était surtout parce que sa mère lui avait annoncé sentencieusement « Après la Toussaint, tu iras en pension. Au moins tu apprendras à obéir et à réfléchir. C'est inutile de discuter. »

Il savait très bien que lorsque sa mère disait « cétinutil », elle ne reviendrait pas sur sa décision.

À cette époque, le calendrier scolaire était bien différent de maintenant. La rentrée se situait vers la mi-septembre, et il n'y avait pas de vacances à la Toussaint, juste un pont. Les vacances de Noël et de Pâques se résumaient à une petite dizaine de jours. Les grandes vacances commençaient vers la mi-juin. Les cours étaient dispensés du lundi au samedi, et il n'y avait pas d'école le jeudi (c'est certainement l'origine de l'expression « la semaine des quatre jeudis »). La mixité dans les écoles n'existait pas. D'ailleurs, même à l'église du village, hommes et femmes avaient chacun leur côté pour assister aux offices religieux.

Pour suivre ses études dans le secondaire, Jean était depuis la rentrée demi-pensionnaire, et prenait chaque jour le car du ramassage scolaire pour se rendre dans un collège privé situé à une dizaine de kilomètres, tenu par des frères de l'Ordre de Saint-Jean-des-Peaux-de-Vache. Des frères en soutane avec un petit col blanc caractéristique.

Il avait fait assez rapidement connaissance avec le frère directeur, gras comme un curé de campagne, qui sous son air débonnaire n'hésitait pas à sanctionner au moindre écart. Le « T'iras chez le frère directeur ! » avait ici une signification lourde de conséquences.

Le frère Aimé était le surveillant général de l'établissement. Quand il y avait distribution de gifles, il valait mieux ne pas se trouver au premier rang. Avec sa coupe de cheveux en brosse, il était surnommé « Tifs raides ». Le frère Paul, tout le monde le craignait ; il était surnommé « La vache qui rit ». Parfois, après un bon résultat sportif, il lui arrivait d'ignorer quelques indisciplines. Il y avait également le frère Barnabé, professeur d'anglais, et responsable de la classe de Jean. C'était un tordu. Il n'avait pas de surnom, mais Jean lui en avait vite trouvé un.

Se retrouver en pension dans cet établissement où les heures de colle étaient généreusement distribuées ne le rassurait pas du tout car il risquait bien d'en recevoir encore plus. C'était pour lui une horrible punition. Il avait supplié et promis qu'il ne recommencerait plus, mais cela ne changea rien. Il ne lui restait plus qu'à tomber malade, car au fur et à mesure que l'échéance approchait, il ne trouvait pas de solution. Il avait bu du vinaigre, mangé des tas de cochonneries, mais il était toujours en bonne santé.

Le pensionnat

Finalement, le lundi après la Toussaint, c'est en compagnie de sa mère qu'il monta dans le car pour aller au collège. L'atmosphère

était lourde ; ses quelques camarades du village n'osaient pas venir lui parler, et il se retenait pour ne pas éclater en sanglots : sa mère n'aurait pas ce plaisir. Au départ, elle avait pensé, dans un premier temps, que le laisser y aller seul avec sa valise et une lettre d'explications pour le frère directeur suffirait, mais elle avait vite compris que ni la lettre ni Jean n'arriveraient à destination.

L'entretien dans le bureau directorial fut bref, tout juste le temps d'entendre qu'il aurait intérêt à obéir et que ses sorties autorisées auraient lieu toutes les deux semaines ; enfin, s'il n'y avait pas d'heures de retenues à effectuer. Il se retrouva très vite dans la cour de récréation, les oreilles bourdonnantes, laissant sa mère déblatérer avec le directeur.

Il essaya de ne pas trop réfléchir, se concentrant sur les différents cours pour s'occuper l'esprit. Pendant les récréations il s'isola, repoussant ses quelques amis qui voulaient savoir ce qui lui arrivait. Après cette journée de classe, il vit les élèves de son village s'en aller. Cet instant tant redouté lui fut particulièrement pénible, et il commença à se dire que s'il parvenait à se faufiler parmi les autres élèves, il arriverait certainement à s'échapper. Un surveillant le ramena vite à la réalité en le conduisant fermement dans la cour réservée aux pensionnaires pour prendre son goûter, une grosse tartine de pain avec de la compote de pomme.

Tout en mâchonnant sa tartine, Jean regardait cette cour plantée de tilleuls et ceinte de bâtiments assez hauts. Au rez-de-chaussée, les salles d'étude et le réfectoire. Aux étages, les dortoirs. Il y avait évidemment un préau, et juste dans un angle une chapelle. Dans cette cour, pas d'accès sur l'extérieur : il n'y avait aucune possibilité de s'enfuir, le passage pour rejoindre l'autre cour ne pouvait se faire que par le réfectoire.

Il en était là dans ses réflexions quand Georges et Guillaume vinrent le voir pour essayer de lui parler. Ces deux garçons – des jumeaux – étaient les fils du comte Harrebourg ; ils vivaient dans un château à quelques kilomètres de son village. Jean les connaissait

depuis l'école primaire, mais en raison de leur éloignement il les voyait peu, et le fait qu'ils soient pensionnaires semblait normal car le ramassage scolaire ne passait pas dans leur coin. Ils s'étaient assez vite intégrés à cette vie en internat.

Ils discutèrent jusqu'au passage en étude, puis se retrouvèrent après le repas du soir pour reprendre brièvement leur conversation, mais il fallait déjà passer par la chapelle pour la prière du soir, et ensuite aller au circoir car tous les pensionnaires devaient cirer leurs chaussures chaque soir.

Ce fut ensuite l'arrivée au dortoir. Avec sa valise, Jean n'en menait pas large lorsqu'il vit une bonne cinquantaine de lits alignés sur deux rangées. Un surveillant lui en désigna un et lui dit de s'installer là. Par chance, il se trouvait pas très loin des jumeaux. Ceux-ci, voyant qu'il ne savait pas trop comment faire, l'aidèrent à installer ses vêtements dans un petit caisson et lui donnèrent un coup de main pour faire son lit. Cela lui fit du bien de voir que ses deux compagnons lui apportaient un peu de réconfort. Pour lui, les fils du comte Harrebourg étaient des perles, de vrais amis.

Que dire ?

Au pensionnat, les journées étaient aussi ternes que sa blouse était grise. D'ailleurs, depuis sa mise en pension, tout lui semblait être de cette couleur fade, et parfois même le ciel se teintait de cette mélancolie, déversant ses larmes sur la cour de récréation et les toits des bâtiments qui l'entouraient.

Le rituel journalier était immuable. À six heures trente résonnait dans le dortoir un bruit de crécelle ; il fallait donc se lever puis effectuer sa toilette et faire son lit. Ensuite il devait attendre que tous soient prêts pour descendre en bon ordre à la chapelle pour la prière du matin, puis direction le réfectoire pour le petit déjeuner

avec, en guise d'apéritif, un *Benedicite*. Il avait aussi droit au digestif avec un autre *Bénémachin* pour remercier celui qui, de là-haut, n'avait rien fait. Ces simagrées se répétaient avant et après chaque repas.

Dans cette ambiance pesante, Jean rayait sur son calendrier chaque longue journée passée qui, petit à petit, le rapprochait d'une sortie.

Après le petit déjeuner, c'était la récréation dans la grande cour où arrivaient les externes et les demi-pensionnaires. Jean avait bien songé à se sauver pendant que d'autres entraînaient, mais c'était plutôt risqué car « Tifs raides » surveillait souvent, et s'il avait pu s'échapper à la faveur de ces circonstances, son absence en cours serait trop vite remarquée. De plus, il y aurait certainement un ou deux lèche-culs pour le dénoncer.

Lorsque la sonnette retentissait, il fallait attendre en rangs devant la salle de classe avant d'entrer en cours, et là aussi il fallait encore faire une prière. À la fin de la journée, c'était de nouveau le passage dans la cour réservée aux pensionnaires, un moment difficile pour Jean car cela lui rappelait sa privation de liberté. S'ensuivaient le goûter puis l'étude, le réfectoire, la chapelle, le circoir et le dortoir.

Le jeudi après-midi il y avait promenade ; c'était souvent au bord d'un petit étang qu'ils s'y rendaient en rangs par trois, comme un troupeau de moutons en transhumance. Parfois il leur arrivait de croiser le troupeau des filles du Sacré-Cœur encadrées de bonnes sœurs à la mine renfrognée ; elles semblaient aussi contentes qu'elles de leur sort, bien loin de la béatitude.

Après la promenade, c'était le moment de prendre la douche hebdomadaire. Il fallait se dépêcher pour passer dans les premiers, sinon il fallait attendre en claquant des dents pour finalement ne pas avoir d'eau chaude. « Tifs raides » et « La vache qui rit » surveillaient ; leurs regards suspicieux mettaient toujours Jean mal à l'aise.

Dans cet univers fermé, Jean en arrivait souvent à regretter de suivre des études secondaires ; il aurait mieux fait de continuer, comme la plupart de ses amis du village, jusqu'au certificat d'études pour ensuite soit aller travailler à l'usine ou faire un apprentissage.

Les cours se déroulaient normalement ; il y avait naturellement des distributions de baffes et des coups de règles qui s'additionnaient aux heures de colle pour des leçons non sues. Le frère Barnabé avait eu la riche idée d'apprendre et de faire réciter le *Notre Père* en anglais. Cela amusait Jean qui avait toujours de bonnes notes dans cette matière, pensant que les trois quarts de la classe ne comprenaient pas ce qu'ils racontaient. C'était pareil pour la messe en latin où les réponses étaient apprises par cœur sans rien comprendre.

Un jour, Barnabé fit un exposé sur les noms de famille dans les pays étrangers, expliquant que la terminaison « son » chez les Anglais signifiait « fils de... ». Après on ne sait quelles dérives, il était arrivé sur les « Mac » écossais. Évidemment, il y eut un peu de chahut : chacun y allait de son Mac, passant de Mac Habane à Mac Rot. Pour ne pas être en reste, Jean annonça Mac Adam. Barnabé le réprimanda, pensant que c'était une nouvelle idiotie, mais Jean était sérieux : il lui précisa que c'était l'inventeur du macadam. Piqué au vif, le frère vérifia et lui dit qu'il avait raison. Jean, très fier, annonça dans la foulée Mac Abbé. Évidemment, toute la classe rit et Jean fut puni pour avoir provoqué le chahut et été insolent.

À partir de ce jour, Barnabé prit Jean en grippe, n'hésitant pas à le mettre en colle pour « travail insuffisant en anglais », avec pourtant un dix-huit sur vingt. Jean se rebellait souvent, et Mac Abbé (c'était devenu son surnom officiel), avec son nez de fouine, cherchait toujours un bon prétexte ou n'hésitait pas à le provoquer pour mieux le punir.

Un jour, Mac Abbé, fouillant dans le bureau de Jean, y avait trouvé des planches de bandes dessinées sur lesquelles Barnabé était

aisément reconnaissable. Quand il interpella Jean, le frère Barnabé jubilait ; il avait un sourire malsain. Sous son regard inquisiteur, Jean ne put qu'avouer qu'il en était l'auteur, ce qui lui valut d'être conduit chez le directeur. Il reçut plusieurs gifles et vingt coups de cette longue règle plate sur les fesses, et dix de plus car il s'était débattu. Il serait évidemment collé le jour de sa prochaine sortie.

Ces religieux étaient vraiment des pourris, car lorsqu'un élève était puni il fallait que cela serve d'exemple afin de dissuader les autres de faire des bêtises. C'est ainsi que Jean passa la journée dans la classe à genoux, les mains sur la tête dans un coin de l'estrade. Malgré tout, il se disait qu'il avait de la chance, se rappelant avoir vu deux grands d'un autre dortoir punis par le frère Paul. Les images étaient bien ancrées dans sa tête : il les revoyait, obligés de faire des tours de cour à quatre pattes sur la gelée blanche qui recouvrait le sol, stimulés de temps en temps par les coups de pied aux fesses que leur octroyait généreusement « La vache qui rit », et cela à chaque récréation de la journée. Il ne sut jamais pourquoi ils avaient été punis.

Quand, à la chapelle, Jean regardait ces porteurs de soutane prier, il aurait pu leur donner le bon Dieu sans confession ; mais dans journée ils n'avaient d'égal que leur sadisme mental. Le samedi en début d'après-midi, alors que certains se réjouissaient déjà de pouvoir rentrer chez eux, ils n'hésitaient pas à faire faire une dictée. Les plus faibles en français étaient démoralisés car cinq fautes dans une dictée, c'était la retenue assurée. Jean ne risquait rien, étant bon en français. Par contre, quand le frère directeur passait de classe en classe muni de son gros cahier pour distribuer les notes et les punitions, Jean cherchait à se faire oublier car généralement certaines d'entre elles lui étaient destinées.

Le soir, Georges et Guillaume venaient lui parler, le reconforter, essayant de lui expliquer qu'eux aussi avaient été punis, et que si leur père les avait mis en pension ici, c'était parce qu'ils n'étaient

pas toujours sages. Jean avait du mal à se contenir mais était bien décidé, dès qu'il en aurait la possibilité, de s'échapper.

Fugues

Profitant d'une promenade du jeudi, Jean avait réussi à se faufiler entre les rangs et à se cacher le temps que le troupeau s'éloigne. Libre ! Il était libre ! Que c'était bon... Il pouvait musarder dans la ville, se retournant de temps en temps pour voir si on le recherchait. Il avait la désagréable impression que les gens qu'il croisait dans la rue savaient qu'il était en fuite.

Après deux bonnes heures de liberté à errer en ville, il tomba nez à nez avec un des surveillants qui portait le courrier à la poste. Jean aurait voulu partir en courant, mais il n'arrivait pas à détalier. Le surveillant lui parla longuement et finit par le persuader de retourner au pensionnat en lui promettant de ne rien dire. Jean accepta, et ils rentrèrent discrètement. Le surveillant tint parole. Jean rejoignit naturellement les autres pensionnaires qui attendaient leur tour pour prendre sa douche. L'eau était froide, mais bien meilleure qu'une correction.

Pendant quelque temps il se tint tranquille, essayant même de s'appliquer sur ses devoirs. Cela se passait bien, sauf qu'un jour Mac Abbé lui annonça qu'il ne sortirait pas le samedi suivant car il serait collé le dimanche, avec encore pour motif « travail insuffisant en anglais ». Cela mit Jean en rage, et dès la fin des cours il fonça au milieu des externes qui sortaient et se mit à courir aussi vite qu'il put.

Son escapade fut de bien courte durée : il avait à peine atteint la sortie de la ville que la 403 commerciale du frère directeur accompagné de « Tifs raides » l'avait rattrapé. Le retour au pensionnat fut musclé ; Jean se débattait, hurlait, mais il n'était pas le plus fort.

Il traversa la cour fermement maintenu par le frère Aimé tandis que le directeur les précédait pour aller ouvrir son bureau.

L'engueulade, tout comme la correction qui suivit, fut sévère. Jean se retrouva collé le dimanche suivant et celui de sa sortie à venir : ça lui ferait presque six semaines sans pouvoir sortir du pensionnat. De plus, pendant toute cette période il aurait interdiction de parler, et durant les récréations il devrait ramasser les papiers qui traînaient dans la cour. Il devrait en outre faire ses devoirs à genoux dans le bureau du frère directeur. Évidemment, Mac Abbé avait grand plaisir à le conduire, après la classe, chez le directeur. Jean évitait de se faire remarquer lorsqu'il faisait ses devoirs, car parfois le brave frère contrôlait son travail et avait la main leste !

Un jour, alors qu'il se trouvait dans le bureau directorial, il y eut un appel téléphonique. Vu les courbettes que faisait le frère directeur, Jean comprit vite que c'était madame Harrebourg qui appelait ; c'est pourquoi il prêta davantage attention à la conversation :

— Vous savez bien, Madame, qu'actuellement Guillaume est très dissipé : ce ne serait pas une bonne idée de venir les chercher vendredi soir.

— ...

Il n'entendait pas ce que la mère des jumeaux pouvait raconter, mais il comprenait à demi-mot.

— Oui, bien sûr, je comprends votre point de vue. C'est vous qui voyez ; mais si vous voulez mon avis, il vaudrait mieux marquer le coup, cela ne leur ferait pas de mal.

— ...

— D'ailleurs, Georges a toujours des notes assez faibles en mathématiques ; je pense que ça pourrait lui donner une bonne leçon.

— ...

— Vous savez, des mariages, ils en verront d'autres. Je pense qu'il faudrait plutôt profiter de cet événement pour leur envoyer un signal fort : ça ne pourrait qu'améliorer leurs résultats scolaires.

— ...

— Vous voyez ? Nous arrivons à être du même avis. Vous savez, en les mettant tous deux en retenue dimanche, il n'y aura pas de jaloux.

— ...

— Eh bien on est d'accord. C'est entendu : je les garde ce dimanche. Je leur dirai jeudi qu'ils n'iront pas au mariage. Bonne soirée.

Jean n'en croyait pas ses oreilles ; il était abasourdi ! Il ne pouvait pas aller raconter ça à ses amis... Comment un homme d'Église, qui semblait respectable, pouvait être pourri à ce point ? Le salaud ! En plus, il avait l'air tellement content de lui d'avoir pu embobiner madame Harrebourg...

Après cet épisode, Jean effectua sa peine en silence. Depuis sa dernière fugue, dans le dortoir il avait été placé juste à côté de l'alcôve du surveillant ; les jumeaux se trouvaient à l'autre bout de la longue pièce.

Les vacances de Pâques approchaient. Comme tous les autres pensionnaires, Jean avait eu droit aux offices de la semaine sainte. Les curés, leurs bigoteries, il ne croyait plus à ce que l'on voulait lui inculquer. L'après midi du Vendredi saint, il n'y avait pas cours ; les élèves s'étaient rendus à la basilique pour suivre le chemin de croix. Après cet office religieux, il restait une heure à passer avant de partir.

Les valises étaient prêtes et attendaient dans le couloir. Pour occuper cette dernière heure, chaque classe avait été mise en étude. On s'occupait comme on le pouvait. Jean avait relevé le couvercle de son bureau et lisait un album de Tintin. À un moment il sentit le couvercle se dérober de son front : Mac Abbé venait de le surprendre en train de lire une bande dessinée ! Ce fut direct :

— Pour les vacances de Pâques, tu vas faire tintin : trois heures de retenue demain matin.

Voilà, il se retrouvait une fois de plus en colle. Il vit tout le monde partir et dut remonter sa valise au dortoir. L'impression était étrange : le réfectoire était vide, le dortoir aussi. La prière à la chapelle, il ne pouvait pas faire semblant ; il fut obligé de réciter à haute voix ces idioties qui n'avaient pour lui plus aucun sens.

Lorsqu'il fut couché, comme les surveillants étaient partis en vacances, c'est Mac Abbé qui dut surveiller le dortoir. Ça le faisait marrer de le voir faire les cents pas d'un bout à l'autre du dortoir comme un con, son bréviaire à la main. Jean savourait ; certes, il était puni, mais l'autre, obligé de le surveiller, ne pouvant faire ce qu'il voulait, était sans doute aussi puni que lui.

Le samedi matin il attendait devant la classe lorsque Barnabé arriva. Celui-ci lui fit remarquer qu'il avait l'air bien joyeux, à la limite de l'insolence. Finalement, au bout de deux heures Mac Abbé lui dit qu'il pouvait partir car il avait réduit la punition. Sans doute le pardon de Pâques : c'est beau, la charité chrétienne...

Après les vacances de Pâques, Jean passait tout son temps libre à comploter avec Guillaume et Georges pour trouver une manière de s'échapper de ce pensionnat : Jean avait fini par leur raconter l'histoire du coup de téléphone pour le mariage. C'était difficile de s'échapper tous les trois, mais il n'était pas question qu'ils se sauvent à tour de rôle.

Sa première fugue, même si très peu étaient au courant, avait été un échec car il n'avait rien préparé. Quant à la seconde – un passage en force à trois – il valait mieux ne pas y penser : ils risquaient d'être repris très vite. Pour se sauver, la meilleure solution consistait encore à le faire durant la promenade ; il fallait juste trouver le moment opportun, mais surtout aménager un endroit pour se cacher un peu, et ensuite savoir où aller.

Quelques jours avant les grandes vacances ils purent mettre en œuvre leur plan et avaient réussi à se cacher dans un bois. Le peu

de nourriture qu'ils avaient emportée ne suffisait pas, et ce n'est pas les quelques cerises cueillies çà et là qui allaient leur permettre de tenir longtemps. Il fut donc décidé qu'ils iraient d'abord au château, puis Jean rentrerait chez lui.

Ils évitaient les routes, empruntant de petits chemins. Après avoir marché une bonne partie de la nuit ils parvinrent au château au petit matin. Le comte Harrebourg, déjà au courant de leur fugue, commença par les admonester ; mais lorsque Jean évoqua le coup de téléphone au sujet du mariage, le comte comprit que le garçon ne racontait pas des blagues. Ses fils renchérèrent en expliquant ce qu'ils vivaient et subissaient chez les frères Peaux-de-Vache. Alors il téléphona au pensionnat pour dire que les fugueurs venaient d'arriver au château, et que pour les deux ou trois jours restants ses fils ne retourneraient pas au pensionnat.

Madame Harrebourg ramena Jean chez sa mère et lui expliqua la situation. Elle réussit même à la convaincre de ne pas remettre Jean dans cet établissement ; elle se chargerait d'aller récupérer les affaires de ses enfants et rapporterait en même temps celles de Jean.

L'année suivante Jean redoubla, dans un autre établissement. Il était beaucoup plus libre de ses mouvements. Il se remit à faire de la gymnastique à *La Vaillante* pour pouvoir à nouveau participer à des concours, mais un soir il y eut cet accident de bicyclette⁸. Et comme les bêtises avec les autres garnements du village étaient de retour, à la rentrée suivante sa mère le mit en pension très loin du domicile familial. Les curés y étaient aussi sévères, mais plus justes. Il savait que ses retours au village se feraient à Noël, à Pâques et aux grandes vacances. Là-bas, malgré une liberté à nouveau perdue, il se sentait bien et travaillait sérieusement.

Lors des promenades, le troupeau des garçons de Saint-Jo croisait le troupeau des filles de Sainte-Anne en arpentant les grèves ou le chemin des douaniers.

8. Voir poème *Le trou noir* à la suite.

Épilogue

Bien des années plus tard, Jean effectuait son quart sur la passerelle d'un cargo qui remontait d'Afrique vers l'Europe du Nord. Tout en regardant le balancement de la proue au gré des vagues dans une mer assez calme, en repensant à ces années de pension-punition qui l'avaient peut-être aguerris, il ne pouvait s'empêcher de fredonner :

Ma liberté, longtemps je t'ai gardée, comme une perle rare,
Ma liberté, c'est toi qui m'as aidé à larguer les amarres.
On allait n'importe où, on allait jusqu'au bout des chemins de fortune,
On cueillait en rêvant une rose des vents sur un rayon de lune.

Ma liberté, devant tes volontés, mon âme était soumise,
Ma liberté, je t'avais tout donné, ma dernière chemise.
Et combien j'ai souffert pour pouvoir satisfaire toutes tes exigences,
J'ai changé de pays, j'ai perdu mes amis pour gagner ta confiance.

Ma liberté, tu as su désarmer mes moindres habitudes,
Ma liberté, toi qui m'as fait aimer même la solitude.
Toi qui m'as fait sourire quand je voyais finir une belle aventure,
Toi qui m'as protégé quand j'allais me cacher pour soigner mes blessures.

Ma liberté, pourtant je t'ai quittée une nuit de décembre,
J'ai déserté les chemins écartés que nous suivions ensemble.
Lorsque sans me méfier, les pieds et poings liés, je me suis laissé faire,
Et je t'ai trahie pour une prison d'amour et sa belle geôlière.

(Georges Moustaki)

Et comme le disait si bien un poète : « Car le cœur d'un marin au vent se burine. » Il allait se marier prochainement, et assez rapidement changer de vie.

Le trou noir (Pierheim)

Février mil neuf cent soixante-huit,
Fin d'après-midi, il fait déjà nuit.
Il émerge au son d'une lointaine musique.
Que s'était il passé ? Était il amnésique ?

Dans son brouillard, il entendait parler,
Comprenant qu'il ne devait pas bouger.
Peu à peu, il revenait à la réalité,
Voulant comprendre ce qui s'était passé.

Il pensait avoir fait un rêve assez dur,
Se revoquant sans cesse s'écraser contre ce mur.
C'était bien là son seul et unique passé,
Sa mémoire semblait bien effacée.

Depuis combien de temps était il dans ce lit ?
Qui avait bien pu le conduire jusque ici ?
Il n'y avait plus personne pour lui répondre,
Il ne pouvait que rester là à se morfondre.

Ses poignets et ses mains étaient bandés,
Le bras avec la perfusion immobilisés.
Il n'était pas capable de se mouvoir,
Et aurait bien aimé pouvoir se voir.

Sans faire de bruit, une personne entra
Qui semblait venir s'assurer de son état.
Avec la gorge serrée, il essaya de lui dire
Qu'il voudrait s'en aller, qu'on le laisse partir.

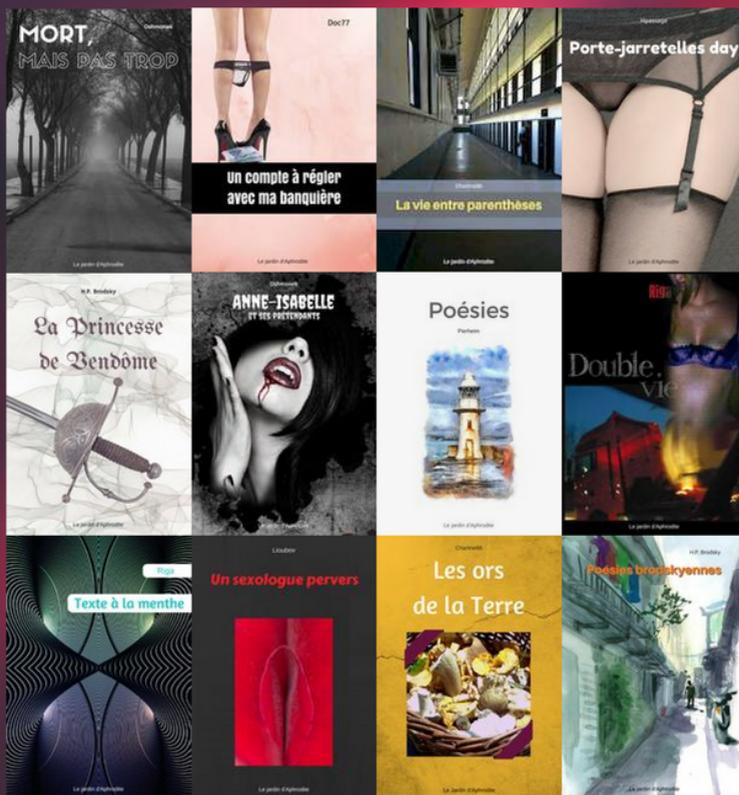
En souriant, elle lui dit : « Pour aller où ?
Vous tenez à peine debout, reposez vous !
On vous garde quelques jours en observation,
Et vous avez aussi de nombreuses contusions. »

On le fit manger, on le lava comme un bébé.
Cette dépendance le gênait, il voudrait décider.
Les examens se poursuivaient régulièrement,
Petit à petit, on retira fils et pansements.

Peu à peu le passé revint en mémoire,
Mais il resterait toujours un grand trou noir,
Avec ces quelques cicatrices tenaces,
Que même le temps jamais n'efface.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

<https://www.le-jardin-aphrodite.fr>



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite